



LES JALOUX

PAR A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE

LE GÉNÉRAL CHARDIN

— Eh ! eh ! camarade, n'êtes-vous pas, aujourd'hui plus que jamais, alarmiste ?
 — Peut-être bien, mon général ; l'honneur dépend du courant d'idées qui l'entraîne, et le sujet que nous traitons...
 — Ce mandit postillon me fait damner... il n'avance pas.
 — Vous qui avez dévoré tant de livres, mon général, dans les trop longs loisirs que vous a créés l'ingratitude...
 — L'ingratitude de qui ? Je n'ai le droit d'accuser personne.
 — Ah ! vraiment ; ne venez-vous pas de snibr quinze ans d'exil pour échapper à une condamnation capitale ? N'avez-vous pas été jugé comme un criminel en 1815, pour avoir servi pendant vingt années un drapeau triomphant ?
 — C'est le drapeau blanc qui a fait mon procès, et celui-là je ne l'ai jamais servi. Je ne saurais donc trouver un ingrat parmi les juges qui m'ont frappé. Tous étaient mes ennemis, non pas mes obligés.
 — A votre aise. Moi, je ne vois pas ainsi les choses. Je dis que les partis doivent non-seulement respecter, mais encore honorer la gloire, et que le devoir des partis victo-

rieux est de récompenser, sans peine d'ingratitude nationale, la vertu qui leur fut opposée. Donc, dans les odieux loisirs que vous a créés l'ingratitude, — avez-vous In, mon général, l'histoire du consul Aurélius ?

— Non, qu'il m'en souvienne.

— Eh bien, ce grand citoyen...

— Pardon, mon ami, je suis désolé de vous interrompre... mais ce misérable postillon dort sur ses étriers ; laissez-moi le pousser un peu... Eh ! l'ancien, je double les guides si tu doubles l'allure, et je triple si tu triples... Enfin ! voilà que nous marchons. Maintenant, mon brave Hector, qu'arriva-t-il à votre consul Aurélius ?

— C'était un bien parfait honnête homme, qui vivait au temps de Marius et de Sylla. Il était doué de deux qualités que les Romains prisèrent le plus : il brillait par la bravoure habile et par l'éloquence ; mais il avait deux travers pernecieux : son grand cœur le portait à chérir outre mesure son prochain et à compter sur la reconnaissance publique. Fidèle observateur des lois que l'intrigue foulait si souvent aux pieds sur le Forum, il passa, successivement par tous les emplois qui conduisaient à la pourpre romaine. Il fut questeur, édile, tribun, censeur, préteur et consul avec Marius. Dans chacune de ces dignités où l'appellèrent des votes à peu près unanimes, il se distingua par le talent et par l'intégrité. Enfant du peuple, né dans la plus profonde obscurité, il semblait que l'éclat de sa renommée dût en faire, selon la belle expression de Tacite, un ancêtre vivant, applaudi dans la rue comme un sénat. Le sombre Marius prit ombrage de sa popularité, et, jaloux de sa gloire, il lui suscita des jaloux. Or, mon général, dans ce temps-là, comme au temps d'Alexandre et comme aux temps bi-

liques, comme aujourd'hui et comme au dernier des siècles, il y avait, il y a, il y aura toujours une innombrable armée prête à entrer en campagne : l'armée des jaloux. Le consul Aurelius avait toutes les Chambres ; il fut tué par ses envieux et tomba dans un tel discrédit que persistant à vouloir servir la république et ne voulant pas croire à l'ingratitude de ses concitoyens, il brigua, pour échapper aux fureurs de Sylla devenu dictateur, les plus modestes emplois. On le vit échouer partout. Et cependant il se présentait avec noblesse aux élections ; il relevait dignement la main, selon l'usage, sa belle robe blanche de rapidité, pour montrer au peuple les vieilles cicatrices dont son corps était coulé. Vaine requête ! Petits et grands lui étaient hostiles. Les petits, surtout, ne lui pardonnaient pas de s'être fait un nom célèbre, et parmi eux, ceux de sa famille mettaient une véritable rage à jeter aux vents la poussière de ses exploits. Cependant, cet homme honnête, ce général d'armée qui avait gouverné des provinces, était resté pauvre, si pauvre que le pain lui manquait quelquefois. Il voulait vivre dans cette misérable détresse, et sollicita la charge de triumvir nocturne, c'est-à-dire l'emploi de surveillant de nuit pour prévenir les incendies. Eh bien, le peuple-roi, assemblé par tribus dans ses comices, le repoussa de cette élevée magistrature, et il se tea, de désespoir, léguant à la charité publique ses enfants affamés. Ses jaloux, alors, lui pardonnèrent. On lui fit des funérailles magnifiques dont le prix l'eût enrichi, et les rostes retentirent des louanges semées à profusion dans son panegyrique. Voilà pour l'histoire ancienne. Les jaloux sont de race imperissable ; ils sont fils du serpent qui tenta notre mère commune, de sorte que la jalousie est la tache originelle du cœur humain ; elle est la cause de tous les emportements...

— Je voudrais bien, mon cher Hector, que des deux chevaux qui nous mèvent, l'un fût jaloux de l'autre et s'emportât ; nous irions plus vite...

— Prenons garde d'arriver trop tôt, mon général.

— Qu'est-ce à dire, esprit laid ? Dois-je redouter d'arriver chez moi, et vais-je faire déplaisir à ma femme en la surprenant par mon empressement ?

— Loin de moi cette pensée. Madame la comtesse est un ange, et vous savez que mon admiration est, à son endroit, d'autant plus vive, que je la rendamine au respect le plus absolu. Mais ce n'est pas la comtesse, seule, qui vous attend au logis.

— Bon ! voilà mes pauvres pays sur la sellette et exposés à vos mordants soupçons. Des gens qui, pendant quinze ans, n'ont fait parvenir au-delà des mers l'expressin vraiment tourbante de leur sympathique affection ; des gens dont bon nombre ont été avec moi à l'école du village, mal peignés et en sabots, qui tous m'ont étonné curieux, impatients et dévoués. Je ne vous ai donc pas lu la dernière lettre de ma femme ?

— Pardon ; je la sais par cœur, notamment le paragraphe à l'adresse de vos pays. Mais tout n'est pas prose dans la vie, et je ne délie, si charmante qu'elle soit, de la prose enthousiaste d'une jeune femme séduite par des dehors qui peuvent bien n'être pas sincères. Vous avez encore de la famille à Rouillac, n'est-il pas vrai ?

— Je m'en flatte : d'excellents parents de loin et d'assez près.

— Vous vous en flattez ? Le mot vous honore, assurément.

— Morbleu ! mon cher Hector, mes parents sont de tout petit peuple, et j'en ai honte.

— Vous avez raison de parler pour vous. Resté à savoir si vos neveux et cousins sont de votre avis.

— Pourquoi non ? tout le monde ne peut pas être comme vous riche et marqué... On sait cela à Rouillac.

— Ne vous occupez pas de moi. Je ne sais rien qu'un misère ratatine, marqué pour le monde et proéminent dans l'armée qui est ma véritable patrie dans la patrie. Mais revenons à vos parents petits et grands ; vous allez donc avoir grand plaisir à leur serrer la main ?

— A les embrasser, parbleu !

— Et vous croyez qu'ils auroient, à cela, même plaisir que vous ?

— Assurément. Je les vois d'ici, les uns ardents, les autres timides ; ceux-ci trop osés peut-être, ceux-là trop empruntés. Ma tante petite femme va bien rire, et moi j'en pleurerai de joie. Ah ! mon cher Hector, le pays, quel grand nom ! la famille, quelle douce chose ! toutes les splendeurs de la haute fortune, tous les enivrants de la gloire, toutes les jouissances de l'ambition satisfont-elles se valent pas les délices que l'un éprouve par les yeux, par le cœur et l'imagination, lorsqu'à travers une échappée de verdure, on aperçoit le clocher de sa bourgade natale, lorsqu'on serre, dans ses bras, l'un des deux aînés de l'enfance et chéris dans les douces de l'exil. Jugez si je vais être choqué par tous ceux-là qui portent barbe grise, et que j'avais laissés sans un poil au menton... et Nicole ! et Jean-Louis ! et Saturnin, l'évêillé ! que sais-je ! Voilà trente-cinq ans que j'ai quitté le pays, le sac du cocher sur le dos. Nous étions six à partir, avec chacun six francs en poche, et seul je reviens... les autres sont morts !...

— C'est peut-être vous qui les avez fait tuer ?

— Ce n'est que trop vrai. Deux en Prusse, deux en Espagne, le cinquième en Russie. On se tapait ferme. J'ai eu la chance...

— D'être fait général de division, commandant de la Légion d'honneur et comte de l'Empire ; avec cela, vous avez trois millions en terres et sur le grand-livre.

— C'est pour le coup que je m'en flatte, car, mon ami, je vais pouvoir faire des heureux, soulager des misères...

— Hum ! hum !

— Vous dites ?

— Rien... je m'enrhume.

— Et vous songez à un consul Aurélius ?

— Peut-être ne me le rappelez-vous pas tout à propos.

— Dans tous les cas, mes millions me sauveront de la honte de solliciter, de pure perte, soit un baron de tabac, soit une place de sergent de ville.

— Il y a des millions qui ne donnent pas toujours le bonheur.

— Oh ! oh ! sur quelle herbe avez-vous marché ce matin ? N'ai-je pas gagné tous mes grades, mon titre et mes rubans au service du drapeau national ?

— Nul ne le sait mieux que moi.

— N'ai-je pas fait ma fortune, par le travail et l'industrie, pendant mes quinze années d'expatriation forcée ?

— Assurément.

— Eh bien ! donc...

— Mon général, réjouissez-vous ; car, parti en blouse de Rouillac, avec un éco de six livres pour trésor, vous y revenez en chaise de poste, général illustre, comte et trois fois millionnaire. Réjouissez-vous ; j'aperçois là-haut le clocher enroulé du village, mais permettez que j'attende plus ample information pour me réjouir moi-même. Ne vous gênez pas, donnez libre cours à vos extases.

— Malheureux ! je vous plains ! Vous n'êtes donc né nulle part ?

— Moi ! faites excuse, je suis né en pleine mer, par les 33-44° de longitude et latitude. C'est tout comme si j'étais né en Bretagne : au-dessus tempête ou calme plat, au-dessous des poissons qui se débattaient par terreur ou jalousie. Telle est ma patrie de hasard, n'est-ce pas la parfaite image des choses de la terre ?

— Ah ça ! n'allez pas chagriner ma femme de votre philosophie désespérée ; vous la dégoûteriez de ma belle France.

— Rassurez-vous, mon général ; je n'ai pas devant tout le monde le courage de mon opinion.

— A la bonne heure. Eh mais ! voilà une avenue superbe. Comme ces ormeaux ont grandi et prospéré... on les plantait quand je suis parti. Cher clocher, le voilà donc ! Et le château ! le vieux château seigneurial !... Dire que c'est là mon bien, mon domaine ! penser que moi, le fils à la virile Tronin, comme on disait alors, je vais entrer et cocher en maître dans le château des comtes de Rouillac, dans ce ma-

noir à pont-levis dont les grosses tores faisaient tant d'ombre, que je n'osais pas m'en approcher la nuit, au clair de lune, quand je courrais pieds nus partout par là... O souvenirs ! ma pauvre mère, où donc es-tu ! Au moins ton âme assisté-elle à ce triomphe de ma conscience et de mon orgueil !

La chaise de poste où s'était tenu le dialogue que nous venons de rapporter en toute fidélité, entra dans une longue avenue de superbes ormeaux qui aboussait au village de Rouillac, situé dans l'un des pittoresques vallons du département du Gers.

De distance en distance, on voyait, appendus aux branches des arbres, des drapeaux et des flammeaux dont le vent perpétuant les gracieuses ondulations : Boninot, et près de l'entrée du village, des ifs chargés de lampous attestant les intentions enthousiastes de la population se préparant à fêter le retour d'un compatriote illustre, et quand la chaise tourna la rampe qui montait au château par un circuit sabbé, les voyageurs virent un flot de populaire accourir au-devant d'eux, agitant chapeaux, bouquets, mouchoirs, et criant comme on criait alors : « Vive Napoléon ! vive la Charte ! vive le général Chardin ! vive la grande armée ! » Et : « A bas les carlistes ! »

— Quelle joie ! quelle journée ! que d'émotions en quelques minutes ! murmura le général avec des larmes dans la voix. — Direz-vous encore qu'ils sont insensibles, ingrats et jaloux, mon cher ami ?

— Crier ne prouve rien, répondit le capitaine. Un jour le consul Aurelius monta, lui aussi, au Capitole...

Le général n'entendit pas ce mot de mauvais présage, il avait abaisse les vitres de sa voiture, et, penché à son corps, il saluait de la tête et des deux mains en répétant d'une voix altérée par l'émotion :

— Bonjour, mes enfants ; bonjour, mes amis ; oui, vive l'Empereur ; oui, vive la Charte et vive l'armée !

— Prenez garde, lui dit le capitaine en le tirant par son habit, que vos pays ne vous reprochent, un jour, d'être passé trop cavalièrement près d'eux, sans daigner descendre de votre carrosse pour les saluer d'embrassades.

— C'est vrai, j'aurais dû m'arrêter... Pissillon, halte !

— Trop tard, mon général, nous voilà chez vous.

Quelques mots sur les deux personnages qui voyageaient au mois d'octobre 1830 dans cette chaise de poste que nous avons vu rouler sur la route d'Agen à Auch, et tourner le plateau du village de Rouillac, pour arriver à l'antique manoir des comtes de ce nom.

Jean-Jacques Chardin, fils d'un pauvre journaliste de la commune de Rouillac, avait dix-huit ans lorsqu'il partit, avec les volontaires de 1792, pour prendre rang dans l'armée de Dumouriez. Le patriotisme, le courage et bientôt le talent de Chardin le mirent tellement en évidence qu'il parvint promptement les échelons subalternes de la hiérarchie militaire. Étude des officiers célèbres de nos guerres de la république, heureux dans toutes ses ramifications, il fut fait colonel en Égypte, général de brigade à Marengo et général de division à Austerlitz. L'Empereur le tenait en grande estime et l'honora, en toute occasion, de cette familiarité qui, pour des soldats fanatiques de leur glorieux souverain, était la dernière et la plus entraînante expression de la faveur.

Commandant de l'ordre de la Légion d'honneur et comte de l'empire, le général Chardin était de la pléiade de ces divisionnaires illustres dont les noms sont cités à toutes les pages de notre histoire guerrière. Il avait la valeur des Guindin, des Fiant, des Gérard, des Lassale, des Montour, des Colbert ; il avait la vertu du sage Drouot et, non moins, sa modestie.

Compris dans les proscriptions de 1815, le comte Chardin passa au camp funèbre de Waterloo aux États-Unis, où son activité, sa renommée, son savoir, lui assurèrent un sympathique accueil.

Ruiné par la chute du prisonnier de Sainte-Hélène, il ne lui restait plus de son brillant passé, de ses riches dotations et de toutes ses dignités, qu'une épée condamnée au fourreau, qu'un titre dont la haine aveugle lui faisait un reproche dans sa patrie. Le général, trop jeune alors pour ne pas lutter contre l'adversité, se jeta dans l'industrie, et y fit une fortune aussi honorée que rapide. Il venait d'épouser, à Charleston, une charmante jeune fille française, quoique née en Amérique, lorsque la révolution de juillet 1830 rompit les liens de son exil. La belle comtesse Chardin aurait voulu connaître la France, et la baronne de la Perche, sa mère, désolée du désordre de se rapatrier ; aussi, les apprêts du voyage ne furent-ils pas longs.

Le général, sa femme et sa belle-mère arrivèrent au Havre dans les derniers jours de septembre.

Après un court séjour à Paris, le comte, que le roi et le ministre de la guerre retenaient, malgré lui, fit à sa femme une galante surprise. Il lui mit entre les mains une liasse de papiers qui étaient les titres de propriété du château de Rouillac, et la pria d'aller installer sa maison sur une terre dont il lui faisait hommage, et qui valait un million.

La comtesse était justement fière de son mari. Ce fut avec empressement, avec reconnaissance, qu'elle prit la route de Rouillac, où le général lui promit de la suivre dès qu'il se serait acquitté des devoirs que le gouvernement réclamait de son expérience et de sa popularité.

La baronne de la Perche accompagna sa fille, non sans regretter Paris et sans gémir, tout bas, de la vie provinciale qu'elle avait en perspective. Mais elle se promit bien de ne pas s'immobiliser dans ce coin perdu de la Gascogne où, quoique châtelaine, la belle comtesse, disait-elle, ne pourrait jamais s'acclimater.

Nous ne tarderons pas à la voir en face, cette baronne de la Perche, grande, sèche et maîtresse-femme dont il sera loyalement parlé dans le récit que nous entreprenons ; revenons au général Chardin et au capitaine de Chalouze.

En 1830, le général avait cinquante-six ans. Fort bel homme dans sa jeunesse, il lui en restait quelque chose, surtout en distinction. Son intelligence était remarquable, sa bonté à toute épreuve, ses penchants fort simples, sa générosité avouée, quoique silencieuse, sa patience et sa douceur évangéliques. Comme tous les hommes noblement trompés et partis de bas pour arriver très-haut, il était doué d'un rare bon sens, mais trop souvent, il négligeait les avis de la raison pour céder aux entraînements de son cœur, si bien que, pour n'avoir vu nulle part des êtres indignes de ses bontés, il était de ces heureux qui ont le bonheur de faire beaucoup d'ingrats et la sagesse de ne les point compter.

Visage noble, de mise sévère, et d'une démarche un peu raide, par suite d'une blessure qui le faisait très-légèrement boiter, le général ne cherchait pas à se rajeunir, quoique sa femme eût vingt-deux ans à peine, il portait ses cheveux gris, presque blancs, avec une sincérité que la baronne de la Perche taxait de fatuité lorsqu'elle était dans ses jours de joyeuse humeur.

Hector de Chalouze, marquis de vieille roche, était de cette race un peu tracassière qui suivit Lafayette et les Lameth en Amérique.

Son père, officier sur la flotte du comte d'Estaing, avait accepté avec enthousiasme les principes de la révolution, et, comme son oncle, comme tant d'autres, il avait expié sous le couteau son dégoût des saturnales de la liberté. Elevé à l'étranger, le jeune de Chalouze avait seize ans, lorsqu'en 1793 il demanda du service au souverain dont la mission providentielle était d'achever par le génie, la justice et la gloire, l'œuvre de notre régénération sociale. Aide de camp du général Chardin, M. de Chalouze s'était fait estimer par un brillant courage et par ce genre de sagesse qui se développe d'autant plus que grandit autour d'elle la violence du danger.

Esprit cultivé, il riait avec grâce et toujours dans la mesure d'une exquise élégance. Sa bonhomie était vraie ; sa mise négligée se ressentait de l'insouciance qu'il mettait

à traiter beaucoup de choses dont tant de mortels affairés font besoin importante. Son sourire était pétillant de finesse et disait une foule de jolies choses, alors même que ses lèvres se taisaient. Ceux qui le jugeaient mal, pour n'avoir pas sa s'éluder, le croyaient voltairien, parce qu'il prenait d'habitude l'état gracieux des papillons du dix-huitième siècle; mais il n'en était rien, et s'il se précipitait sans ouvertement contre ce que les grands prêtres ennuieux de la morale appelleraient toujours, fussions-nous à l'âge d'or, — les débordements du vice, c'est qu'il pardonnait beaucoup à l'humaine fragilité. Riche et grand seigneur d'origine, autant par ses aïeux que par sa valeur personnelle, il se trouvait placé dans cette sphère d'où l'homme peut juger, en haut comme en bas, ses semblables, et les apprécier sans parti pris. Aussi, les jugements qu'il portait, quoique fréquemment éclairés de fuses philosophiques, étaient-ils empreints de bienveillance. Il n'était implacable que pour l'ingratitude et l'envie, et cela parce qu'il avait vécu, très-jeune, dans un temps où de trop détestables jaloux avaient éclaboussé, comme à plaisir, le vaillant honneur et le génie malheureux.

Le capitaine de Chalouze avait voulu, comme son général, se faire tuer à Waterloo, mais il était sorti sain et sauf de cette héroïque bagarre, et, s'estimant atteint par la condamnation qui flétrissait le comte Chardin, il s'était exilé volontairement pour fuir et la franche rançune des royalistes, et la bassesse fardee de certains couverts.

Encore un coup de crayon, et nous en aurons fini avec le portrait de ce personnage important de notre histoire. Le marquis de Chalouze se défilait quelque peu du mariage.

— Les femmes ne me sont nullement suspectes, disait-il; mais je suis loin d'être sûr de moi, et je reste garçon.

Ce n'en était pas moins un grand cavalier, opposant un visage frais, épanoui, largement accentué; un estomac joyeux et un cœur peut-être volage, mais assurément discret, aux trente-cinq années qu'il, déjà, semait de quelques marguerites ses cheveux blonds. Les dames le préféraient tout haut, nous n'osons pas dire tout bas, à bon nombre de dandys, — le mot faisait image à cette époque où la superbe langue de Molière commençait à s'imbiber de poisons britanniques, — et, parmi elles, les plus prévoyantes, seules, s'avaient des menaces de son ombonpoint naissant, capable, hélas! de déparer tout tût des formes agréables. Cela dit, nous en savons assez pour nous présenter, nous aussi, au château de Rouillac, où bien des gens et bien des choses nous donnent véritablement la curiosité d'accourir.

II

Le château de Rouillac se montrait, de loin, sous un aspect imposant. Il datait du quinzième siècle et on brillait pas par l'élégance. C'était une lourde masse de maçonnerie flanquée de quatre grosses tours carrées dévorées par le lierre qui s'attaquait si violemment aux murailles abandonnées. Le dernier des comtes de Rouillac avait disparu dans les plus mauvais jours de la Terreur, et le registre d'écrout de la Conciergerie constatait que, le 30 juillet 1794, il avait porté sa tête sur l'échafaud permanent de la barrière du Trône.

Ce n'était pas, du reste, un homme regrettable. De mœurs dissolues, il avait dissipé sa fortune longtemps avant sa fin tragique, et, presque inconnu à Rouillac, qu'il n'habitait plus depuis son enfance, il s'était jeté dans les partis extrêmes de la Révolution.

Enfin, il avait siégé à ce terrible tribunal où la féroce d'un groupe de misérables déshonora la plus noble de nos institutions libérales, en faisant du jury l'épouvante de la justice.

La terre de Rouillac, entamée de tous côtés par les créanciers du dernier comte, avait été reconstruite, en partie, par un acquéreur des biens nationaux; et, quoique diminuée d'importance, elle passait, à juste titre, pour l'un des plus beaux domaines de l'Armagnac, lorsque le général Chardin

eu fit l'achat. Rien ne manquait au manoir de l'attirail des castels féodaux : large fosse, pont-levis, meurtrières ébréchées par le temps, plates-formes où avaient retenti les pas pesants des sentinelles à l'époque des guerres de religion, souvenir d'un long siège entrepris par Montluc, et légendes dramatiques, y compris l'incendie allumé par les patriotes de 1792; tout y était, ou debout avec les murs géants, ou couché dans le poétique désordre des traditions orales.

Ici, du haut des terrasses, la vue s'étendait et s'égarait dans l'immensité du bassin du Gers et jusqu'aux bleus horizons où se dressent les Pyrénées. Les propriétaires qui s'étaient transmis le château depuis la mort de son dernier seigneur, en avaient supprimé les jardins, les pièces d'eau et toutes les décorations improductives. Le sol était excellent, et le blé, la vigne, les fruits, y renaissaient comme en terre promise. De vastes prairies enveloppaient le coteau sur lequel était bâtie la citadelle des comtes, et un grand bois de vieux chênes magnifiques masquait, de sa sombre verdure, le côté le moins accidenté de ce site majestueux, qu'enfermait, d'ailleurs, une enceinte murée, restaurée depuis peu. Lorsque madame de la Perche et sa fille arrivèrent à Rouillac, elles furent saisies, chacune, d'une impression différente. La jeune comtesse éprouva comme un frisson de volupté en admirant le panorama qui se déroulait sous ses yeux, et, du premier jet, sa généreuse imagination médita de tout refaire dans ce pays fertile; où l'utile avait détrôné l'art. Madame de la Perche, au contraire, se déclara formellement qu'elle achèverait de ruiner ce château lézardé, plutôt que de s'en faire une prison perpétuelle; et le soleil se couchant dans les vapeurs enflammées de l'horizon, et la lune courant à travers les padouas des grands chênes n'eurent pas le pouvoir d'adoucir sa maudite irritation.

Au jour fixé pour l'arrivée du général Chardin, et dès la matinée, les notables de Rouillac et environs s'étaient réunis au château. Madame de la Perche, qui s'était emparée, comme d'un privilège incontestable, du gouvernement de la maison, avait fait livrer, à ce qu'elle appelait le populaire, l'uno des salles basses, décorée par elle, en vanteux plagiat des splendeurs princières du moyen âge, du titre de salle des gardes.

On voyait là : le maire, ceint d'une belle et neuve écharpe tricolore largement enroulée sur un habit noir qui avait assisté aux pompes de deux révolutions; l'adjoint au maire, paysan futé comme son patron; un conseiller d'arrondissement, le maître d'école, le garde-champêtre, et une dizaine de petits particuliers ayant pignon sur rue à Rouillac ou des mémoires dans la commune. Tout ce monde, mêlé de femmes, exprimait son impatience par grand nombre de gestes et dans le patois animé d'un pays où l'esprit naturel a la verve que chacun sait.

Madame de la Perche avait dédaigné de se montrer dans cette salle qui offrait, en échantillons, le pittoresque fretin de la bourgeoisie de l'endroit. Le général Chardin comptait deux cousins, deux cousines et un neveu dans cette assemblée, et il en coûtait beaucoup à l'orgueilleuse dame de reconnaître publiquement cette quasi-parenté. Aussi, était-elle restée confinée avec sa fille dans les appartements du premier étage, où l'on nous permit de nous introduire.

— Il me tarde bien, ma chère enfant, disait la baronne à sa fille, que le comte nous vienne débarrasser, une fois pour toutes, de vos paysans... Je crois, en vérité, qu'ils sont ici comme chez eux. Le château est envahi, conquis, et mon pauvre Jupiter ne sait plus où se fourrer pour échapper, tant bien que mal, aux émanations de ces malotrus. Fi! l'engueule!

— Chère mère, il faut cependant vous résigner. Ce qui vous déplaît n'est rien, comparé à ce qui vous attend. Quant au digne Jupiter, ajouta la jeune femme en caressant de ses doigts filés un svelte et grand lévrier couché en sphinx près de madame de la Perche, vous le coloniez, ce me semble, car il a fait bonne grâce à mes cousines Rosier, à mes cousins Bernard et à mon neveu Landry, lorsque je les lui ai présentés pour la première fois. — N'est-ce pas, beau chien?

— Ah ! s'il pouvait mordre à son aise, quelle besogne il aurait sur vos terres, ma chère Sydonie. Je ne sais vraiment pas comment vous pouvez sourire à tous ces plats et sots visages qui grouillent autour de nous. C'est grâce d'égalité...

— Moi, j'ai des goûts champêtres. J'aime les bœufs, les moutons, les chèvres, les poules, les dindons...

— Je vous passe les dindons, mais non pas cet arrière-ban de cousins et de cousines, complété par un neveu qui fait frémir. Autrefois, on habitait la campagne, ma fille, et j'ai entendu dire par votre grand-mère qu'on y pouvait passer trois mois à la condition d'y vivre royalement et non, comme vous en êtes menarée, nez à nez avec des rustres disposés à manger dans votre main et peut-être dans votre assiette.

— Le général est l'enfant chéri du pays comme il en est l'orgueil. Voulez-vous que la pauvreté de sa famille et des compagnons de son premier âge m'humilie ? Ce serait m'estimer bien bas auprès d'un galant homme dont je porte le nom glorieux. Ce serait m'exposer au mépris de tous ces braves gens, décidés à trouver dans mon mari un modèle, un protecteur, un père, un orache.

— Très-bien ! vous voilà partie ; et, certes, je ne vous arrêterais pas quand je voudrais m'y essayer. Aimez la séquelle des Rosier, des Bernard, Landry et consorts, aimez M. le maire et son adjoint, mettez le docteur par dessus le marché, dans votre charitable cœur, comptez sur la reconnaissance de tous ces bons citoyens, et permettez-moi de vous plaindre en me consolant, avec Jupiter, de la mauvaise compagnie où je le vois, après vous et moi, fourvoyé.

— Allons, maman, allons ! combattez votre mauvaise humeur ; vous reviendrez sur le compte de ces bonnes gens. Après tout, je ne les aime que tout juste ce qu'il en faut pour plaire au général. En cela, j'accomplis un devoir, et ce devoir, vous ne vous efforcerez pas, j'en suis sûre, de me le rendre difficile. D'ailleurs, connaissons-nous assez bien tout ce monde pour nous faire une opinion sur le compte de chacun ? En dehors de ma famille, n'avez-vous pas distingué des personnes qui se recommandent par un cachet particulier : le docteur Parmentier et Marinette, sa charmante fille...

— Quelque chose de rare ! s'écria la baronne avec un sourire dédaigneux. D'où sort-il, ce vilain petit vieux Parmentier, avec son museau de fouine et son faux air de détroqué ?

— Ne le faites pas si laid, car il a pour moi l'air aisé, le maintien d'excellente compagnie et le visage empreint d'une mélancolie et douce sérénité... Enfin, je trouve en lui... mon Dieu, c'est difficile à dire ce que je lui trouve encore, quand je vous vois si fort animée contre sa modeste personne...

— Dites, dites, ne vous gênez pas, puisque je parais destinée à entendre, ici, de singulières appréciations.

— Vous ne vous fâchez pas ?

— Je m'en garderai bien ; ce serait peine perdue.

— Eh bien, en vous regardant de très-près, en vous vieillissant beaucoup... en vous enlaissant tout mesure, il me semble que ce que j'ai entendu dire à mon neveu Landry n'est pas très-éloigné du vrai.

— Écoutez, interrompit la baronne dont les lèvres frémissaient d'une muette colère : ce barbier de village me ressemble peut-être ?

— Dame ! il est permis de s'y tromper... examinez-le bien.

Un domestique entra et annonça que le docteur Parmentier demandait à présenter ses devoirs à madame la baronne et à madame la comtesse.

— Qu'il vienne ! s'écria impétueusement madame de la Perche.

Le docteur entra dans le salon, et, marchant droit à la baronne, il s'inclina galamment devant elle ; puis, se tournant vers la comtesse, il la salua avec une aisance pleine de gracieux respect. Le docteur Parmentier avait à cette époque soixante-six ans révolus qu'il portait vertement.

Haut de taille, droit, maigre, osseux, il se distinguait de la race méridionale par beaucoup de calme dans la physiologie et une grande dignité de maintien. Son front chauve était couronné d'un cercle de cheveux blancs, et ses traits, d'une rare finesse, exprimaient avant tout la bonhomie. Il était venu se fixer à Rouillac, avec sa fille, alors fort jeune, dans les premières années de la Restauration, et il avait, à juste titre, dans tout le pays, la réputation d'exercer son art au profit des pauvres.

Il habitait une modeste maison dont on ne parlait qu'avec certain mystère, car elle s'ouvrait rarement aux visiteurs, et on s'était demandé, souvent, de quoi pouvaient vivre le père, la fille et leur servante, lorsqu'il était notoire que la clientèle du docteur ne payait guère les soins et les fatigues dont il était prodigue envers elle. Néanmoins, la mise du bonhomme Parmentier, celle de Marinette et celle de leur unique servante, la fidèle Cazille, étaient toujours décentes et fraîches, toujours rehaussées par une irréprochable propreté, ce luxe des humbles et des gens qui se respectent. Le docteur portait, du matin au soir, la cravate blanche professionnelle mais inconue, avant lui, dans les campagnes. Il montait un bidet des Landes pour ses tournées communales, et ce bon petit cheval montrait à ses côtes bien remplies, à son poil luisant et fin, à son pas décidé comme à sa mine éveillée, qu'il était à la fois satisfait de sa litière et de son râtelier. Mademoiselle Marinette devait être fort occupée de ses devoirs domestiques, car on la voyait peu dans les rues du village, et on la surprenait jamais assise aux portes de ses voisins. Elle assistait scrupuleusement aux offices et ne s'arrêtait pas aux demi-mots flatteurs qui l'acclamèrent à son passage pour vanter, non sans timidité respectueuse, sa beauté pure et s'age, ou son incomparable modestie.

Lorsqu'il entra dans le salon des rhétoriciens de Rouillac, M. Parmentier était en culotte courte, bas blancs, souliers à larges boucles et habit des grands jours. Ainsi vêtu, le chapeau sous le bras, l'épingle au jabot, la jambe fine et tendue, il aurait pu poser pour un portrait de grand-père à l'époque où nous plaçons le début de cette histoire.

— Savez-vous ce que me dit la comtesse ? commença brusquement madame de la Perche. Elle raconte, et se fait, en cela, l'écho des grands physiologistes de Rouillac, elle raconte que nous nous ressemblons, vous et moi...

— Madame la comtesse a une grande réputation de bonté, répliqua modestement le docteur.

Et il attacha sur madame de la Perche un regard qui semblait demander grâce pour l'impertinence de la comparaison.

— Il n'y a pas, que je sache, insista la fière baronne, ombre de parenté de vous à moi, quoique nous soyons en train de ramasser par ici des cousins à la douzaine.

— Pardon, madame, répondit finement le docteur, il y en a deux, Adam et Eve... mais c'est si lointain !

— Que nous n'en parlerons plus, reprit madame de la Perche avec quelque confusion.

Puis, voulant adoucir ce que son apostrophe avait eu de désobligeant :

— Comment se porte mademoiselle Marie-Antoinette ? dit-elle avec un peu de miel aux lèvres.

— Marinette se porte à ravir, Dieu merci ! madame, et elle vous saura gré de l'intérêt que vous lui témoignez.

— L'intérêt que nous lui portons est vif, naturel et commandé par le charme qui est en elle, ajouta la comtesse, en priant, du geste, le docteur de s'asseoir.

— Pouvez-vous donc, demanda la baronne avec quelque intention de perfidie, changez-vous le beau non sanctifié de Marie-Antoinette contre celui de Marinette ? C'est tomber, de plein gré, du trône à la ferme.

— Hélas ! madame, la reine sanctifiée par le martyre, ainsi que vous l'avez dit, pour être tombée d'aussi haut est tombée bien plus bas.

Le docteur baissa les yeux, un nuage passa sur son front, et il reprit presque aussitôt, sans paraître troublé :

— Je me nomme Marie Parmentier, ma femme s'appelle

lait Antoinette; notre fille a reçu, au baptême, nos deux noms qui n'en ont fait qu'un, et les bonnes gens de Rouillac trouvant, comme de juste, ce nom beaucoup trop long, se sont plu à l'abréger par une appellation qui n'est pas sans grâce. Que m'importe à moi! Marinette est mon trésor, et, son nom troué sur mes lèvres, elle n'en reste pas moins tout entière dans mon cœur. D'ailleurs, trouvez-vous, madame, que ce petit mot, caressant pour l'oreille comme un sursourire de berceuse pour les yeux de son nourrisson, soit mal porté par l'humble fille d'un pauvre médecin des mémoires?

— Non pas, se hâta de dire la baronne, quoique le docteur se fût directement adressé à madame Chardin; le nom est gentil, léger, champêtre, et sa fraîcheur va décidément comme un bouquet des prairies au timon éternel de mademoiselle Marinette.

— Je ne sais pas de votre avis, chère mère, ajouta la comtesse les yeux fixés sur le visage, en apparence impassible, du docteur. Mademoiselle Marie-Antoinette est une très-jolie femme, et, à ce titre, tout lui va, bijoux, fleurs, toilettes, jusqu'au petit nom qu'on lui donne; mais si les jolies femmes embellissent tout ce qu'elles portent, il n'en est pas moins vrai que c'est à différents degrés. Or, Marinette est mignon pour mademoiselle Parmentier, mais Marie-Antoinette serait préférable, parce que le beau sord mieux que le joli à son genre de distinction.

Pendant qu'elle parlait, la comtesse remarqua que le front du docteur s'éclairait d'un jet de lumière, et elle s'applaudit, au fond de son excellent cœur, d'avoir, par une louange, méritée d'ailleurs, ronsolé l'amour-propre paternel assez méchamment froissé par la sèche exclamation de la baronne.

— Prenez garde de me rendre vaniteux, madame, répondit Parmentier, c'est une maladie dont je n'ai jamais guéri personne, ni hommes... ni femmes! ajouta-t-il avec une nuance d'intimation courtoise qui fit tomber ce dernier mot, comme un sarcasme involontaire, sur la tête de la trop superbe baronne. Mais, continua-t-il sans donner le temps de trouver justice à son propos, c'est trop nous occuper d'une fillette indigne de tant d'attention. J'ai sollicité l'honneur de vous voir, mesdames, pour vous demander si vous êtes fixées sur l'heure de l'arrivée du général.

— Nous l'attendons à toute heure.

— Alors, permettez que ma vieille expérience vous donne un conseil ou plutôt un respectueux avis. Vous ne connaissez pas encore le caractère des habitants de nos contrées. Ce sont gens à tête chaude et bon cœur, d'ignominie vive et de susceptibilité chatouilleuse, ils sont tout bons ou tout mauvais.

— Tant mauvais, soit! interrompit la baronne, — et cet est le vol, de reste, à certains murs de ce château noirs par l'incendie qu'allumèrent les bons enfants de 1793.

— Eh! non! Dieu, reprit le docteur en souriant avec une sorte d'amertume, qui sait, madame, si les malins du château, à cette époque, valaient mieux que les méchants qui ont secoué leurs torches sur les murailles dont vous parlez?

— Quelle horreur et quel blasphème! s'écria madame de la Perche.

Puis elle ajouta sans peser l'injure que lançait son apostrophe :

— Pour en oser parler, monsieur, compiez-vous donc, alors, parmi les patriotes de ce charmant village?

— Ma mère, dit la comtesse avec inquiétude, ma mère, calmez-vous!

— Je n'habite ce pays que depuis douze ans, madame, répondit le bonhomme Parmentier avec une sérénité douce et ferme; mais je suis du temps dont vous parlez, et j'ai entendu dire que le comte de Rouillac ne méritait guère qu'un jour vous vous attendrissez sur les dévastations de son château, pas plus que sur son sort.

— Vous savez tout cela, chère mère, interrompit la comtesse. M. de Chabrous vous a raconté que l'ancien seigneur de Rouillac s'était déshonoré longtemps avant sa mort et que sa mémoire est justement maudite; ainsi, M. Parmentier n'exagère en rien le dégoût qu'un tel homme doit inspirer à ceux qui s'occupent de ses scélératesses.

— C'est vrai, tristement vrai, dit le docteur; aussi permettez-moi de reprendre mon discours. J'avais l'honneur de vous faire observer que les gens de ce pays sont généralement rusés, orgueilleux, susceptibles et prompts à s'enflammer. Or, si vous succédez sur ce domaine à une famille qui, par ses hauts faits, les méfaits du dernier de ses tuteurs, et, ne craignons pas de l'avouer, l'ancienneté de son aristocratie, s'est attiré la haine du bourgeois et du paysan, profitez de la leçon qu'on donne les incrédules, ne vous faites pas d'ennemis en éveillant des jalousies : elle ne pardonnerait rien au général Chardin, pas même sa gloire.

— Mais en vérité, s'écria la baronne, je ne sais à qui vous en avez, docteur. Et quoi? nous arrivons à peine, et nous voulons menacer de dégoûter à messieurs du peuple et de la bourgeoisie. Peut-on savoir quel mal nous avons fait aux patriotes et jacobins de Rouillac?

— Vous ne vous occupez pas d'eux, et ils s'occupent de vous. Pour arriver dans ce salon, j'ai traversé une salle où votre dédaignait à parqué des gens qui sont vos alliés, et si je ne suis permis de vous donner un avis salutaire, c'est que j'ai entendu ces mêmes propos, certains lazzi pailots, première hostilité d'une petite guerre dont les suites sont à redouter. Vous avez dans le pays, madame la comtesse, trois cousines, deux sœurs et un neveu. dont je ne dirai ni bien ni mal; mais quoique tous soient les obligés de votre mari, quoique tous professent à haute voix pour le général une admiration enthousiaste, gardez-vous bien de leur donner instinctivement, comme on dit, le bon Dieu sans confession. Ce ne sont pas gens parlés, et comme ils ont beaucoup d'intelligence, — en Gascogne tout le monde a de l'esprit plus ou moins, — tâchez de ne pas les mettre contre vous. J'ai fait mon devoir en vous prévenant; si je ne suis fait comprendre, vous serez à l'abri des ravages de la vindicte jalouse, mal conjuguée et empoisonnée s'il en est, et vous aurez rendu à notre illustre général un secourable service.

En achevant ces mots, M. Parmentier se leva, salua et se retira. Madame Chardin demeura silencieuse et pensive, son beau front penché sur l'une de ses mains.

— Qu'est-ce que je disais, commença la baronne : ce vilain maraud d'eau chaude et de saignées n'est-il pas un rusé? Ou vivons-nous? quelle insupportable familiarité! Ah! ma pauvre enfant, j'aurais fait tout naïvement le mégalisme! Mais aussi, tu l'aurais voulu!

— Cet homme, répondit la comtesse, a droit à mon estime, à ma reconnaissance; il vient de justifier mes pressentiments et de régler pour l'avenir ma conduite. Je ne serai pas sourde à ses conseils, etc.

Des cris non moins se firent entendre au dehors. Dans le tumulte des pas précipités et des voix confuses, les mots : « Le voilà! le voilà! c'est lui! » arrivèrent à l'oreille de la comtesse qui s'éleva vers la porte du salon.

— Eh bien! ch bien! demanda madame de la Perche avec étonnement, où courez-vous donc?

— N'entendez-vous pas que le général approuve?

— Est-ce une raison pour perdre la tête, et ne pouvez-vous pas l'attendre paisiblement, dévotement?

— Dévotement! interrompit en riant la comtesse : mais, chère mère; j'aime mon mari, moi, et je veux être la première de sa famille à l'embrasser.

— Sans rhâlé! sans chéran! cria madame de la Perche à sa fille qui venait de disparaître. Après cela, continua-t-elle en grommelant, les femmes de ce temps peuvent-elles se plaindre de l'éducation des hommes, lorsqu'elles s'entendent si peu à les former... — Que disiez de cela, Jupiter? Il paraît que nous allons en voir de grises à Rouillac, en Armagnac, mon bijou.

Le chien superbe, réveillé par la voix adoucie de sa maîtresse, enveloppa madame de la Perche d'un regard olympien, et releva tout aussitôt ses yeux comme pour commander, à tout hasard, soit la résignation du dédain, soit le calme de l'indifférence.

III

La chaise de poste du général arriva, grand train, par l'avenue d'ormeaux séculaires qui décoraient, sur quatre rangs, la façade aristocratique du château, franchit le portail à piliers massifs, où des lions de marbre avaient jadis porté le vieil écusson des comtes de Rouillac, et s'arrêta dans la cour d'honneur au pied d'un vaste perron en fer à cheval, qui conduisait aux appartements du rez-de-chaussée.

Le détonnement des grelots résonnait encore, lorsque le général, impatient de se jeter dans la foule des amis accourus pour le saluer, s'élança hors de sa voiture. Il fut reçu par sa femme qui, s'étant fait place au premier rang des curieux, tomba dans ses bras, et le tint étroitement pressé sur son cœur.

— La bonne farce ! dit tout bas l'un des assistants, nommé Saturnin Bernard, à une femme de taille majestueuse qui se trouvait près de lui : comme s'ils n'avaient pas le temps de se faire des mamours. Ne devrait-il pas songer à nous, qui l'attendons depuis vingt ans, plutôt qu'à son épouse ?...

— C'est vrai tout de même, mon cousin, répondit la grande et forte femme ; avec ça, ces rejoinders publiques ne sont guère convenables pour les yeux de la jeunesse. L'aimerais mieux montrer autre chose à ma fille ; la décence y gagnerait.

— Gagnons que tu l'appelles Bernard, Saturnin Bernard dit l'Éveillé, s'écria le général en marchant droit au personnage que nous avons désigné.

— C'est vrai, mon général.

— Embrasse-moi donc bien vite, alors, puisque je t'ai reconnu.

— Monsieur le comte, balbutia Bernard avec le trouble de l'admiration étudiée.

— Imbécile ! je ne suis pour toi ni comte ni général, je suis ton cousin, le fils à Toinon... M'embrasseras-tu ? Où est ta femme ?

— Mon épouse relève de maladie, et comme elle veut venir ce soir au château, elle évase ses forces.

— A la bonne heure... Tiens ! tiens !... je vous... je te reconnais aussi, toi... ne me dis pas ton nom... tu es... attends un peu... tu es Cornélie Rosier...

— Pour vous servir, mon général, répondit Cornélie en exécutant la grande révérence à laquelle elle s'essayait depuis que le comte Chardin avait annoncé son débarquement au Havre.

— Tu veux dire pour m'aimer, comme n'aimait ta chère mère, la vieille Cathonin !... Pauvre cousine ! c'est donc bien vrai qu'elle est morte !

— Oui, mon cousin, dit Cornélie d'un ton sérieux qu'on pouvait attribuer aux douloureux souvenirs de la pitié filiale.

— Je t'ai tendrement pleurée ! ha-ha, dans mon exil ; mais, Dieu merci ! elle t'a laissée en belle santé. L'espère que tu t'en es donné de grandir et de te fortifier !

— On fait ce qu'on peut, monsieur le général, riposta Cornélie en se tirant mal d'un gros rire qu'elle espérait rendre aimable, tout menteur qu'il était dans son esprit et sur ses lèvres.

Le général allait répondre, lorsque le capitaine de Chalouze, le tirant par son habit, lui glissa ces mots à l'oreille.

— Vous avez déjà deux fois coupé la parole à M. le maire qui tient à vous lire un discours ; regardez sur le perron.

Le comte leva les yeux, et aperçut un homme qui, tête nue et le nez enfilé de lunettes vertes, l'écharpe au côté, le geste prêt à partir, tenait à la main une longue pancarte enroulée des trois couleurs, et ressemblait, du poste élevé qu'il s'était choisi, à un chef d'orchestre sonnant, de son archet, la profondeur du silence de l'auditoire.

— Bonjour, mon cher maître, cria gaiement le général, vous êtes, et je vous en félicite, trop jeune pour que nous nous connaissions, mais si vous me connaissiez, vous sauriez que je suis un homme simple, ennemi des compliments. Ainsi, pas de discours, je vous prie...

— Illustre général, commença le magistrat, noble comte, honneur et gloire de ce pays, que ma faible voix ne saurait assez louer si elle se bornait à raconter votre histoire, soyez le bienvenu parmi nous. Enfin, vous nous êtes rendu ! vous nous revenez, les mains ensanglantées par les fers de l'exil, le cœur élargi par le malheur, et il nous est permis de vous contempler à la lumière même de vos exploits.

— Mais... murmura le général.

— Patience donc ! souffla tout bas le capitaine ; si vous n'êtes pas forcé d'écouter, pour Dieu ! faites au moins semblant d'entendre.

Sans tenir compte de l'interruption, le maire continua d'une voix rouflotte :

— C'est à nous qu'appartient la joie de vous faire oublier les injures de l'ingratitude. Plus vous aurez souffert des iniquités de la tyrannie, plus nous nous ingérons à vous verser les douceurs de la reconnaissance et de la piété nationales. Ici, vous n'aurez que des amis, qu'une famille et, de ce jour même datera votre règne sur les cœurs. Salut donc au général de division comte Chardin, fils de ses œuvres, salut au glorieux compagnon de Napoléon le Grand, salut au vaillant soldat couronné par la victoire dans cent combats livrés aux quatre coins de l'univers, salut au héros des Pyramides, de Mirengo, de Wagram, de Waterloo...

— Mais, saperlotte ! c'est moi qui vous salue, s'écria le général à bout de récitation. Mon cher maire, vous en avez beaucoup trop dit déjà pour ma modestie. Faites-moi grâce du reste, je vous promets de lire votre discours à tête reposée. Vous arrivez, pardieu ! comme un ange. Mes amis, entrons au château. C'est là que je veux vous présenter ma femme et causer avec chacun de vous.

— Soit ! fit le maire en roulant son papier, sans laisser paraître le dépit de son amour-propre blessé. Puis, s'adressant à demi-voix à Saturnin Bernard :

— Votre cousin est modeste comme un grand Romain, dit-il.

— Bah ! riposta le cousin Bernard en clignant de l'œil, peut-être bien que ça lui passera... Faudra voir.

Le général se dépêcha de franchir les degrés du perron, et, se plaçant sur la porte, il appela du geste tous ses convives pressés en cercle dans la cour. On lui obéit, et il put arrêter au passage ceux qu'il croyait reconnaître : les vieux au souvenir, les jeunes à certain air de famille.

— Mon cousin, dit la grande et forte femme dont nous avons déjà parlé, je vous présente Lucrèce Rosier, ma fille !

— Et un beau brin de fille ! interrompit le général en baisant au front sa jeune cousine, qui répéta en cette occasion les révérences qu'elle avait apprises à l'époque de sa première communion. Est-on bien sage ? aussi sage que jolte ?

— Nous avons les principes de la famille, répondit la puissante Cornélie, et ce n'est pas pour rien que nous nous appelons Lucrèce.

— Bravo ! fit en riant le général.

Puis il ajouta d'une voix paternelle :

— Nous te marierons, ma nigoune, au brave garçon que tu sauras choisir.

Lu rève salua de nouveau et garda le silence, ce qui fut pris, en sa faveur, pour excès de timidité.

— Mon général, commença Saturnin Bernard, permettez qu'à mon tour je vous présente mon héritier Jules, l'unique espoir de mes vieux jours.

— Un savant ! dit le comte en serrant la main du jeune homme avec cordialité.

— Pour ça, oui, s'écria Saturnin. Le gaillard ne perdra jamais son latin, je vous le garantis ; il en sait trop long.

— Quel âge a-t-il, mon ami ? demanda le général.

— Vingt-quatre ans.

— Je te félicite sur tes bonnes études ; c'était la meilleure manière de me témoigner ta reconnaissance, et je suis fier d'avoir soigné à l'envoyer au collège.

— Je n'oublierai jamais que je vous dois tout ce que je suis, que je vous devrai tout ce que je pourrai devenir, répondit modestement le jeune homme.

— Ne parlons pas de ça, répliqua le général, en remarquant que Lucrèce Rosier attachait sur son cousin Jules un regard charmé.

— Eh bien ! pour lors, fallait pas qu'il en parlât, fit observer Saturnin Bernard à sa cousine Cornélie. Est-ce rigolant, pour un père, de s'entendre dire en public qu'on a payé pour lui l'éducation de son fils.

— C'est vrai tout de même que la modestie ne paraît pas être son fort, murmura Cornélie.

— On n'est pas parfait, basarda le maire qui prêtait l'oreille à ce discret colloque.

— Où donc est mon neveu Landry ? demanda le comte.

— A la chasse, général, répondit le docteur Parmentier. Comme je sortais de chez moi, je l'ai rencontré, le fusil sur l'épaule, et il m'a dit vouloir vous offrir le premier gibier tué, sur vos terres, en votre honneur.

— J'aurais préféré le voir ici. Vous, monsieur, n'êtes-vous pas le docteur Parmentier ?

— Oui, général.

— Je vous reconnais à tout le bien que j'ai entendu dire de vous, car il semble que vos vertus soient peintes sur votre visage. Ah ! docteur, nous serons bons amis, n'est-ce pas ? et, dans mon faible pouvoir, vous m'associerez à vos charités ?

— C'est-à-dire, général, que je me déclare incapable, sous ce rapport, de soutenir votre concurrence.

— Vous avez de la famille... une fille charmante, à ce que m'a écrit ma femme. Vous me permettez d'aller lui rendre mes devoirs. Mais ce n'est pas tout qu'un médecin, il en faut deux... où est notre curé ?

— Dans une métairie où mon art n'a malheureusement plus rien à faire pour un pauvre homme dont l'âme était aussi malade que le corps. Vous parlez de vertus, général, et vous exagériez mes faibles mérites. La vertu vraie, sans tache, évangélique et militante, s'est incarnée, je crois, dans la personne du vénérable curé de Rouillac. Il était capitaine aux dragons d'Espagne.

— En vérité ! s'écria le comte : les dragons d'Espagne ont été les plus formidables cavaliers de leur temps. Ils seront, pour la postérité, des guerriers légendaires ; mais ils ont tant tué, tous, tant qu'ils étaient, que je ne peux me faire à l'idée d'en retrouver un sous la robe noire d'un ministre de paix.

— La grâce à de touchants mystères, répondit humblement le docteur, et je me garderais bien de les vouloir sonder. Le curé Dubois a certainement tué moins d'hommes qu'il n'a sauvé d'âmes, et, dans ce moment, il fait, à n'en pas douter, une de ces cures célestes qui doivent épouvanter Satan.

— Vous me donnez grand désir de le connaître. Ma première sortie sera pour lui. J'espère que ses saintes occupations ne l'empêcheront pas de venir dîner aujourd'hui avec nous. Vous avez fait vos invitations, n'est-ce pas, ma chère ?...

— Oui, mon ami.

— Eh bien ! mes enfants, à tantôt ! Heure militaire ! Je dis cela pour ceux qui arrivent en retard, me voleraient mon plaisir. Ainsi donc, à six heures !... La cloche ne sonnera que pour les paresseux.

Les bonnes gens de Rouillac se retirèrent en faisant force saluts, qui de la main, qui de la tête, qui du pied. Le docteur ferma la marche, et il entendit le maire inviter les dames Rosier et MM. Bernard à venir se rafraîchir.

— Vous avez raison, monsieur le maire, lui cria-t-il, car il y a loin d'ici à six heures.

— Dame ! répondit le magistrat, pour des estomacs habitués au coup de midi ! il a oublié ça, le général, qu'on dîne à midi chez nous.

— Il a oublié ça, et pas mal de choses avec, marmotta Saturnin Bernard à l'oreille de Cornélie, faudra voir...

— A votre service, docteur, reprit le maire.

— Merci, j'ai déjeuné tard... Ob ! je suis homme à précautions... A ce soir.

— Ma foi, messieurs et dames, dit le maire, lorsque les Bernard et leurs cousines furent entrés dans une pièce blanche à la chaux et de forme incorrecte, qui servait de salon ; je ne suis pas général de division, comte de l'Empire et millionnaire, je n'ai pas surtout l'honneur de vous être apparenté, mais je n'en saisis pas moins l'agréable occasion de vous offrir n'importe quel pour attendre l'heure du dîner des gens comme il faut.

— C'est que nous n'avons encore rien pris, Lucrèce et moi, avoua madame Rosier. Nous pensions déjeuner au château. N'est-ce pas, Lucrèce ?

— Sans doute, répondit la jeune fille, fort occupée pour le moment à regarder en dessous son cousin Jules, qui, lui, regardait au plafond.

— Jeannoton, cria le maire à une fille qui écumait, du salon à la cuisine et à l'écurie, les charges multiples de la domesticité, apportez-nous ce que vous avez là-bas... Rien de fameux, mais tout de bon cœur, ajoutez le magistrat en souriant à ses hôtes.

Jeannoton dressa une table en bois blanc sur des pieds en forme d'x, convrit ce meuble primitif d'une nappes commune, mais blanche à ravir, et y déposa, non sans vanité, une superbe coque, gâteau à l'ailis dont le boulanger de Rouillac avait le monopole ; une pyramide de raisins, la moitié d'un gâteau de Savoie, couronné d'une lyre et de colombes en sucre rouge, des noix, du fromage de Hollande et l'une de ces énormes bouteilles, de la contenance de deux litres, qu'on appelle des pots, au loin, sur les deux rives du Gers et de la Garonne.

— Et rien de plus ? demanda le maire de ce son de voix qu'affecte l'opulence, lorsqu'elle joue l'humilité.

— Vous ne voulez donc pas que nous puissions dîner, s'écria madame Cornélie... moi, d'abord avec des noix et du pain tendre, je mangerais à la fin de mal. Lucrèce, passe-moi la coque et prends du massepain, chèbre enfant, tu dois tomber d'inanition.

— Mais non, maman, je n'ai pas faim...

— Bon ! interrompit Saturnin Bernard, c'est ce que Jules me répond matin et soir : « Je n'ai pas faim. » La drôle de jeunesse que nous avons dans ce temps-ci, mon Dieu ! de quoi ça vi-t-il ?

— D'air pur, dit le maire saisissant un pétiolement des yeux de la jeune Lucrèce. On ne s'en porte pas plus mal sur le tard, n'est-ce pas, madame Rosier ?

— Je n'ai jamais connu ce régime, riposta Cornélie qui passait pour avoir, au berceau, épaisé deux nourrices.

— Sur le tard, comme vous dites, ça ne va plus guère ; l'estomac devient paresseux... Dame ! on ne peut pas être et avoir été.

— Bah ! reprit le maire, en changeant de cuisine... Voilà le coquin Chardin qui apporte tout exprès des millions pour vous remettre en appétit.

Saturnin fit un signe pour arrêter les propos imprudents. Ce signe désigna Jules, le jeune savant, et voulut dire :

« Taisons-nous devant lui. »

La conversation prit un autre cours. Après avoir écouté quelques banalités, Jules se leva de table.

— Est-ce que tu rentres à la maison ? demanda Saturnin.

— Oui, la mère est seule depuis longtemps déjà.

— Maman, si j'allais voir madame Bernard ? dit naïvement Lucrèce.

— Tu ferais très-bien, ma petite, j'irai te chercher... Jules te conduira... Vous permettez, Saturnin ?

— Pard ! c'est tout boubouier pour monsieur mon fils.

Lucrèce sauta sur son chapeau, prit le bras de son cousin et sortit du salon avec la joie guillerette d'un oiseau mis en liberté.

— A quand le mariage ? s'écria le maire.

— Le mariage de qui ? demanda Cornélie.

— De vos enfants, qui mangent du bout des lèvres et se dévorent des yeux.



Cornélie consulta son cousin d'un regard en dessous et ne répondit pas.

— C'est leur affaire, dit Saturnin ; et, prenant un air bonhomme, il offrit des noix à Cornélie que cette réponse venait de lancer dans de vagues réflexions.

— Maintenant que la jeunesse n'est plus là, reprit le maire, parlons un peu de S. Exe. Monseigneur le comte Chardio. Quel bel homme ça devait faire, hein ! madame Rosier ?

— Je ne l'ai pas connu, dit assez aigrement Cornélie. Il est parti que j'avais cinq ou six ans.

— Pour bel homme, c'en était un, commença Saturnin, mais, comme dit un auteur grec que mon fils cite souvent, la beauté de l'homme passe comme celle de la femme, et si l'utile manque à l'agréable... vous comprenez... au jour de la débacle il ne restait plus grand'chose.

— Oui, reprit le magistrat ; mais saperlotte ! c'est le drôle de mot qu'affectionne le général, et il le répète à chaque instant, — les millions sont chose utile, et le cousin en a deux qu'il montre, sans compter celui qu'il cache.

— Peuh ! fit Cornélie.

— Faudra voir si tout ça est bien assis, observa Bernard.

— Comment, bien assis ! réclama le maire : la terre de Rouillac, à elle seule, vaut plus d'un million, et elle est payée.

— Payée, payée, payée !... murmura Saturnin.

— Pour ça, interrompit Cornélie, j'ai moi-même vérifié les quittances chez le notaire à Miradoux.

— Faudra voir encore, que je vous dis ! Les quittances ne sont souvent que des chiffons, et les fortunes d'Amérique, voyez-vous, ça ressemble des fois à des ombres : de loin, c'est colossal : de près, ça s'évanouit. Et puis, mes amis, encore une citation que fait, par-ci par là, mon fils... ce latin, celle-là !... Le gaillard parle toutes les langues mortes ! « On connaît les riches à la dépense. »

— Connue la citation ! interrompit le maire, on la fait une fois par jour, en patois, à Rouillac.

— Permettez que je l'achève : On connaît les riches à la

dépense qu'ils font de simplicité, de courtoisie et de générosité.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne sais pas si le général de division comte Chardio est ce qu'on appelle, pour de vrai, un homme simple, courtois et généreux ?

— Simple, je ne dis pas, observa le maire ; il m'a arrêté dans la lecture de mon discours ce matin, et un homme comme lui aurait dû penser que je tenais à me faire honneur de mon travail et de mon petit talent. Il a en peur, sans doute, de m'entendre applaudir, et il voulait que le triomphe entier de la journée fût pour lui seul. Donc, la simplicité n'est peut-être pas sa première qualité...

— Avec ça qu'il est malin, je vous en réponds, dit Cornélie. Avez-vous remarqué qu'il vous a interrompu juste au moment où vous aviez terminé le chapitre de ses louanges ?

— C'est encore vrai, mais il ne me paraît manquer ni de courtoisie ni de générosité.

— Allons donc ! s'écrièrent à la fois Cornélie et son cousin.

— Il n'a seulement pas fait arrêter son équipage en montant la côte de Rouillac, où il y avait foule pour le saluer, continua Bernard.

— Il a eu l'inconvenance de demander à ma fille, en public, si elle était sage. Est-ce permis, des questions comme ça ?...

— Il n'a eu de miel aux lèvres que pour le docteur et le curé, reprit Bernard ; le docteur, parce qu'il a cru voir en lui un muscadin de l'ancien temps ; le curé, parce que... parce que... suffit, je m'entends ! Vous êtes encore en écharpe, monsieur le maire, et malgré les trois journées de juillet, on n'a pas, hélas ! toute liberté devant le pouvoir.

— Dites toujours, ne vous gênez pas, nous ne sommes point au conseil municipal.

Cornélie prit la parole avec animation.

— Le cousin a raison : ce gouvernement, que nous

avons fondé par une juste révolution, menace déjà de tourner à la dévotion.

— Aux calotius ! murmura Bernard.

— Comme l'autre ; et nous avons vu avec peine, nous tous de la famille, le général Chardin, on fils de giberne et de poudre à canon, un volontaire de 92, poser aux sacristans... Moi, Cornélie Roster, j'en ai eu mal au cœur !

— Il y a du vrai dans tout cela, dit le maire ; mais, gardez-vous d'exagérer...

— Quant à sa générosité, interrompit Bernard, inutile de vous rappeler comment il m'a jeté à la tête les quelques sous que lui a coûtés l'éducation de mon fils, etc., etc.

— Nous recevoir sans rien nous offrir, à onze heures du matin, lorsqu'il s'est fait attendre depuis l'aurore, ajouta madame Roster ; un verre de piquette ne l'aurait cependant pas ruiné, ce millionnaire.

— Hum ! si la sentence latine de votre fils est juste, dit le maire avec l'apparence de la réflexion, il se pourrait bien, dans le fait, que le comte Chardin... Hum ! hum ! qui sait si le château est réellement payé ?

— On le saura bien. En tout cas, mon fils...

Le plucheur du salon fut ébranlé par le poids d'un pas incert et pesant, et la porte du salon, posée d'une main ferme, livra passage au général Chardin, qui entra gaîment.

— Monsieur le maire, dit-il, je viens, en administré qui connaît ses devoirs de courtoisie, saluer en vous la première autorité de la commune.

— Comment, monsieur le comte, un tel honneur... Vous me voyez confus... Prenez donc une chaise. Je suis si mal meublé pour recevoir un grand seigneur...

— Un grand seigneur qui a des sautois dans ses armes, mon cher maire ! ce vous servez donc jamais de ce mut avec moi, Simplicite, telle est ma devise.

— Et politesse, dit en souriant Cornélie.

— Politesse n'est pas qualité, ma cousin, c'est obligation. La commune n'est pas plus riche que ses voisins, n'est-ce pas, mon cher maire, et l'hiver sera peut-être dur ?

— Nous le craignons.

— J'ai destiné à nos indigents dix mille francs, que je vous apporte. Vous réunirez le conseil et vous mettez en délibération le mode d'emploi de cette offrande trop inodeste, si je consulte mon amour pour mon cher pays.

— Simplicité, générosité : mon général, voilà votre devise toute trouvée, s'écria Bernard avec un bel élan d'enthousiasme.

— Bah ! laissons cela, cousin, et allons ensemble voir la femme. Je lui dois au moins cette petite attention.

— Eh bien ? demanda le maire à Saturnin Bernard pendant que le général sortait de la maison en causant avec Cornélie.

— Eh ben !... dame !... il a peut-être écouté derrière la serrure... Ces vieux soldats, c'est des malins... Faudra voir, monsieur le maire, faudra voir !

Le même jour, quelques minutes avant six heures, le général entra dans le grand salon où devaient se réunir ses nombreux convives, et il n'y trouva que madame la baronne de la Perche et le capitaine de Chalouze.

IV

Le capitaine possédait l'art de déridier le front superbe de la baronne ; il contait avec verve, et, tenant à se conserver les bonnes grâces de madame de la Perche, il ne se faisait pas faute, en tête-à-tête avec elle, de s'écarter des discours d'innocentes méchancetés. C'était un infailliable moyen de lui plaire.

— Vous arrivez trop tôt, général, s'écria la baronne ; M. le marquis (madame de la Perche affectait, par respect pour elle-même et par bienséance politique, de ne jamais désigner le capitaine par son grade, mais toujours par son titre nobiliaire) M. le marquis m'allait raconter une histoire

que vous ne voudrez pas entendre, quoiqu'elle promette.

— Et pourquoi cela ?

— Au fait, vous avez l'esprit trop droit pour vous fâcher.

— Me fâcher ! interrompit le général ; rassurez-vous : j'ai tant de joie au cœur aujourd'hui que je délè Chalouze et ses boutades. De quoi s'agit-il ?

— Alléz, marquis, recommencez votre narration ; vous, général, soyez sage.

— Je vous disais donc, reprit le capitaine, et que, tout au début de ma carrière, j'entraî dans un régiment commandé par un colonel en très-grande réputation de bravoure et d'honneur, qui devait ses belles épaulettes à son épée, rien qu'à son épée. Ce fils de ses œuvres, ce preux, cet ancêtre avait longtemps croupi dans les bas grades avant la révolution, mais un honorable entêtement, consolation de sa résignation, semblait lui prédire qu'il y aurait, dans les immortels principes de 89, quelque chose qui le pousserait.

— Ils ont poussé tout le monde, vos immortels principes, s'écria la baronne, les uns en haut, les autres en bas, et beaucoup sont montés qui auraient dû faire la culbute.

— Vous ne ferez rien de plus avant d'opinion, continua le capitaine, mais je respecte infiniment la vôtre. La démolition de la Bastille donna raison à mon futur colonel. Néanmoins, ce ne fut pas sans peine que ce digne soldat gagna son bâton de maréchal. Figurez-vous qu'il avait le corps couvert de cicatrices, un bras et un œil de moins, la tête blanche, vingt campagnes, quarante années de haroais et la peau tannée comme un tambour...

— Lui homme à nooirer, interrompit encore la baronne.

— Lorsqu'il vint à passer, par hasard, dans son pays, où il n'avait pas reparu depuis son premier départ pour l'armée... continua de Chalouze.

— Belle occasion de tuer le veau gras, dit le général.

— Vous allez voir. J'ai assisté à cette scène solennelle, et loin d'en avoir eu les larmes aux yeux, j'avoue que j'en ris encore quand s'arrête mon souvenir. C'était un pays de luups, pays perdu de montagnes, de collines et ravins, avec d'affreuses routes bordées de campagnards ignorants, qui, n'ayant jamais vu de pompes militaires, prenaient des poses d'Esquimaux pour nous regarder, la bouche ouverte. Le colonel, j'ai oublié le détail de ce signallement, était un homme exact, esclave du devoir et d'infatigable discipline. Sa longue et laborieuse expérience des choses de ce monde lui avait appris que le temps est donné à la création, non pour le gaspiller, mais pour le dépenser avec économie. Aussi, marchait-il muet en main dans la vie, sans s'aventurer en quoi que ce fût.

Lorsqu'il vit que sa feuille de route allait lui faire traverser son pays natal qu'il avait ardemment et maintes fois désiré revoir, il sentit une première atteinte d'orgueil en songeant aux haillons de son enfance, et il éprouva quelque vanité à contempler l'or de son vaillant uniforme. Il se savait une nombreuse famille à laquelle, d'ailleurs, il faisait largesse chaque année, et depuis longtemps, mû par son lin, et il se mit à chercher le moyen le plus simple de revêtir convenablement tous ses parents éparés dans les cinq ou six communes où, depuis son élévation, son nom avait singulièrement grandi.

Prendre un court congé, devancer son régiment et l'attendre à la porte de son village, fut l'idée qui, tout d'abord, lui vint à l'esprit, mais il la repoussa comme une faiblesse. Ce serait de l'ostentation, se dit-il, et n'ayant jamais quitté le drapeau, je ne me donnerai pas le ridicule de m'en écarter pour me procurer une satisfaction dont la discipline pourrait souffrir. Il dicta à son secrétaire une circulaire à l'adresse de tous ses collatéraux, leur donna rendez-vous à l'un de ses gîtes d'étape, et fit route, la conscience forte d'un devoir accompli.

La veille du jour où nous devions atteindre l'étape désignée, nous reçûmes l'ordre d'un changement de direction. Il fallut renoncer à passer dans ce cher village chéri pour de touchantes rencontres. Le colonel fut véritablement grand ce jour-là : son front ne trahit aucune des émotions

de son cœur. Quoique nousussions, dans une seule marche, sortir du département, il parut renoncer avec la fermeté d'un stélique, aux embrassements de tous les siens, commença le pas accéléré et partit comme pour la gloire, sans regarder derrière lui. De leur côté, les cousins, neveux et petits-neveux, ne se tenant pas d'aise à la pensée de revoir la seule illustration qui eût anobli leur obscurité, s'étaient réunis et portés comme un seul homme, en avant du gîte assigné par le colonel. Bien leur en prit, car ils rencontrèrent le régiment juste au moment où nous faisions une halte, avant de tourner le dos à notre direction primitive.

À la vue de ce groupe ruisselant comme pour une noce, orné de rubans et de bouquets, composé de jeunes gens et de vieillards, de frimousses chargées de nourrissons et de filets aux yeux dégoûtés, le colonel dit à l'un de ses adjudants :

— Ah-z voir ee que veut cette assemblée.

— Moe colonel, répondit avec joie l'adjudant revenu de sa mission : c'est votre famille; elle vous demande à grands cris.

— Faites débarrasser la route, répliqua le colonel, il faut que nous formions les faisceaux, et le pavé ne m'appartient pas, il est à l'Empereur.

Les parents accoururent et se précipitèrent jusque sous les jambes du cheval du colonel qui demeura impassible. L'épée à la main, il commanda l'alignement, fit former les faisceaux, donna dix minutes de repos à sa troupe, rengaina son glaive, descendit de cheval et tomba dans les bras d'une vingtaine de paysans et de paysannes qui nous donnèrent, à nous tous respectueusement rangés en cercle, le spectacle touchant de leur vertueuse ivresse. Il y avait, je le répète, quarante ans que notre digne chef n'avait vu une nièce et de cousin, et chacun de nous fut témoin de ses pleurs d'attendrissement. Il vida ses poches dans les petites mains des maris, baisa gaillardement sur les joues les tendrons et serra veritablement les mains des anciens qui prétendaient le reconnaître, à la simplicité comme à la générosité de son excellent cœur.

— Allons, Jean-Louis, disaient les patriarches, quitte pour huit jours ton beau régiment et viens-t'en au village, nous avons à festoyer.

— Huit jours! s'écria le colonel; comme vous y allez!

— Tu verras toutes les maisons redoublées à neuf et pavées; le maire te fera un grand discours; la jeunesse dansera des bourrées...

— Impossible! ce sera pour une autre fois.

— Eh bien, quatre jours, rien que quatre?...

Le colonel tira sa montre, une belle grosse montre, précieux cadeau d'un maréchal d'empire. Son visage exprima un soupçon d'inquiétude.

— Douze minutes, dit-il, j'ai dépassé ma permission; tambour, route! Le tambour de service obéit, et un long roulement rappela les troupes aux faisceaux.

Vingt milx se récrièrent dans une émue protestation, et d'appels suppliants.

— Rompez les faisceaux! commanda le vétérân.

— Jean-Louis, cher neveu, mon cousin, restez, restez! recommencèrent les braves gens; et les enfants pleuraient à fondre en eau.

— Marche! commanda encore le colonel, et les tambours battirent.

— Nous ne l'avons pas seulement embrassé, Jean-Louis. Nous sommes trop vieux, tu ne nous reverras plus!... C'est impossible que vous parliez ainsi!... mon cousin, mon neveu! mon parrain! mon ami! crièrent tous à la fois les colatéraux s'obstinant, en cercle épais, autour du cheval de nos héros : ne feras-tu rien pour ta famille?...

— Sapeurs, ordonna l'aîné de la voix qui l'employait dans les fracas des batailles, faites retirer ma famille.

Il se fut en fêder à la ferre. Sa famille égarée, le colonel gagna majestueusement, et au pas, la tête de sa troupe, mais il observa un morne silence que nul n'osa troubler.

Après vingt minutes de marche, il se tourna vers son adjudant-major et lui dit :

— Pauvres gens, je ne croyais pas tant les aimer. Ah! monsieur, la famille coûte cher... En a-t-on?

— Non, mon colonel; je suis le dernier des miens.

— Je vous en félicite... Ne vous reproduisez pas.

— Et si le monde finissait?

— Le ne serait, pour le bon Dieu, qu'une petite affaire à recommencer.

Le capitaine en était là de son histoire et le général en riant de bon cœur, lorsqu'un laquais en livrée veste, richement galonnée, ouvrit à deux battants la porte du salon, par un passage, deux à deux, les trois Bernard, Cornélie Rusier, La-rée Rusier, le beau neveu Landry et M. le maître de Bouillac.

La baronne, comme clouée dans son fauteuil, fit un petit geste d'impératrice pour chaque révérence et chaque salutation; puis, se penchant vers M. de Chalouze, elle lui dit tout bas :

— Que n'avens-nous ici quelques sapeurs, marquis!

— Ils vous priveraient d'un grand plaisir, baronne.

— Et duquel?... bené réléste!

— N'allez-vous pas travailler à faire vous-même maison nette de tous ces loupes-cerviers?

— Moi! m'occuper d'eux! Dieu m'en préserve!

— Et comme le succès de ce que nous entreprenons est un fruit savoureux...

— Vous croyez donc que je réussirai? demanda fièrement la baronne.

— Madame, pour femme qui veut, on doit toujours parier trois contre un.

— Ah! si vous m'aidez...

— Je n'ai pas dit non.

— Très-bien! très-bien! nous reviendrons sur ce sujet, répondit madame de la verche en souriant sous un vaste éventail qu'elle maniait avec l'importante dextérité d'une grande dame andalouse.

Pendant ce discret dialogue, le général faisait à chacun de ses hôtes le plus curvil aveu.

Madame Bernard, femme laque, nerveuse, maigre et bilieuse, avait, à cause de sa santé délicate, des droits à certaines attentions privilégiées que, d'ailleurs, elle paraissait reconnaître avec beaucoup de gratitude.

— Comment allons-nous depuis ce matin, maman Bernard? lui demanda le général en la faisant asseoir près de la baronne, qui l'honora d'un sourire majestueux.

— De mieux en mieux, mon cher Jean, répondit la bonne femme, et c'est à votre bienvenue que je dois ça; vous portez bonheur dans le pays. A propos, ajouta-t-elle avec quelque humilité, ne vous fâchez pas, cousin, si je vous appelle Jean tout court? ça m'est parti comme une fièvre.

— C'est bien me connaître et me faire plaisir, ma cousine. Ici, à Bouillac, je suis Jean Chardin, rien de plus; si ce n'est votre meilleur ami à vous tous.

— Peut-on descendre ainsi! machonna entre ses dents la baronne.

— Eh bien! Landry, continua le général, es-tu remis des fatigues de ta chasse?

— La fatigue ne me connaît pas, mon oncle, et dix lieues derrière mes chiens ne m'ont jamais fait peur.

— Que n'as-tu porté le mousquet, mon garçon; avec la vigueur et la tournure, je t'aurais rudement poussé.

— On ne se bat plus, général; vous avez fait toute la besogne du siècle, et le mieux est de planter ses choux lorsqu'on est, comme moi, sans ambition.

— Avec ça, qu'il en manque d'ambition, le gredin! dit Bernard, le père, à l'oreille de Cornélie Rusier.

— N'est-ce pas? répondit Cornélie; il vise au son, mais pas au...

La jeune comtesse entra dans le salon et fit, de la porte, l'une de ces jolies révérences qu'on ne saurait apprécier, tant elles empruntent d'aisance et de grâce à la personne elle-même, révérences qui, tout d'abord, charment un en-

tonnage, fût-il décidé aux hostilités. Madame Chardin eut un mot aimable pour chacune de ses cousines, et, se tournant vers son mari :

— Je comptais être grondée, dit-elle, car je croyais être en retard..

— C'est vrai que l'heure militaire n'est pas de règle chez le général, observa tout bas Saturnin Bernard s'adressant au maire, j'aurais dû me lester tout à fait à votre collation : c'est à mourir de faim que monsieur le comte nous a invités.

— Mais je vois que nous ne sommes pas au complet, continua la comtesse.

(On annonça monsieur le curé de Rouillac.

— Il ne nous manque plus que le docteur et sa charmante fille, dit le général.

— Je suis chargé de les excuser, répondit le curé : Mademoiselle Antoinette est souffrante, et, quoique sans inquiétude sur son compte, son père n'a pas pu se résoudre à la quitter.

— Il a fort bien fait, observa sans façon la baronne; nous eussions été treize à table.

— Un valet en habit à la française vint annoncer que madame la comtesse était servie.

— Et on met dans les journaux que les titres sont abolis! murmura le maire de manière à être entendu de Bernard, son voisin.

Bernard, sans de pitié mélancolique, haussa les épaules et prit la direction de la salle à manger avec un empressément que justifiaient vingt-quatre heures de demi-diète calquée.

Le beau Landry s'avança gaiement vers la comtesse pour lui offrir son bras, à titre de plus proche parent, mais elle lui désigna madame de la Perche et tendit la main au maire, pendant que la fière baronne, repoussant Landry, non sans hauteur, prenait le bras du curé et passait royalement devant la famille entière du général.

Il y eut, autour de la table, un assez long moment de confusion. On n'était pas, à Rouillac, une idée bien nette des préséances et, dans les repas privés, comme dans les banquets patriotiques dont il y eut profusion durant la canicule révolutionnaire de 1830, on faisait fi de la hiérarchie sociale. Chacun s'asseyait comme il pouvait; les forts mangeurs et les francs buveurs se choisissant d'habitude pour se caser en large, devant les plus grosses pièces et les plus vieux bouchons.

Aussi vit-on Bernard et sa femme Aglaé, les dames Rossier et monsieur le maire, tournoyer comme des papillons devant l'élégant converti de la comtesse Chardin.

A cette époque si loin de nous déjà, par les progrès que la vapeur a répandus partout, on ne se servait ni de lampes ni de bougies, non-seulement à Rouillac, mais encore dans les centres méridionaux beaucoup plus importants. La chandelle était le dernier mot de la lumière domestique, et les yeux n'étaient pas faits à l'éclat des lustres.

Les convives du général, éblouis par les reflets d'une superbe argenterie, sur laquelle de hauts candélabres versaient des flots d'étincelles, se heurtaient les uns les autres en cherchant à se poser quelque part.

Le vieil habit de monsieur le maire, la longue lévite bleue de Saturnin Bernard, le bonnet étagé de Cornélie, les rubans aurore d'Aglaé et le gilet jaune à la Robespierre de Landry, firent triste figure au miroitement de ces feux qui se croisaient sur une nappe chargée de fleurs, et sur les moules dorées de l'antique salle à manger des comtes de Rouillac. Tout ce frusquin du sexe mâle, tous ces affluents de la grâce villageoise endimanchée passèrent, instantanément, à l'état de friperie, et ceux qui s'en étaient parés avec gloire au coucher du soleil, en furent comme humiliés dans la sphère lumineuse où la belle comtesse, la superbe baronne, le général et son aide de camp semblaient se trouver dans leur propre élément. Jules Bernard, seul, en sa qualité de savant, portait la cravate blanche et un habit qui faisait l'admiration de sa tendre mère. La comtesse, dont le cœur était pénétré d'autant d'esprit que de bonté,

devina rapidement la cause du trouble de ses convives; elle en mordit, avec dépit sa joie livide rose, et, rencontrant un malin regard du capitaine de Chalouze, elle convint en elle-même qu'elle aurait dû prévoir la situation, recevoir son monde en excluant son luxe habituel, et chercher du moins, par l'étude d'une toilette de circonstance, à dissimuler son élégance naturelle. Mais est-il au monde chose plus difficile, pour une jolie femme, que de travestir le charme qu'elle tient du Créateur.

La femme doit plaire, c'est l'une des missions qu'elle a le devoir d'accomplir en vertu de sa destinée; aussi les femmes les moins fidèles à cette mission mettent-elles encore un art infini à se parer pour séduire, même sans le vouloir, peut-être sans le savoir. Leur demander de combattre leur influence naturelle et de faire, de leurs propres mains, tort à leur beauté, c'est demander miracle, et le miracle n'est pas plus permis de nos jours, à la plus belle moitié du genre humain qu'à l'autre.

Il n'aurait, d'ailleurs, dépechés-nous de le dire, pour être sur-le-champ d'accord avec nos lectrices, si madame Chardin avait mis une robe de laine montant jusqu'au cou, et jeté sur ses cheveux presque blancs l'un de ses riches bonnets de nuit; si elle eût oublié, sur sa cheminée, le peu de bijoux qu'elle portait avec une merveilleuse négligence, il lui serait arrivé sans doute ce qui arrive aux coquettes rusées, elle y aurait gagné, voulant y perdre. Que fait le coquillage à la perle, que font les ronces à la violette, et le nid poudreux à l'hirondelle?

Pendant que madame de la Perche riait sous cape de l'embarras des convives de Rouillac, le général leur venait en aide avec sa rondeur accoutumée.

— Jadis, nous ne faisons pas tant de façons, hein, Bernard? s'écria-t-il, lorsque sur son indication, chacun fut placé. Dame! c'est qu'alors nous mangions à la gamelle, breuxx quand la gamelle en tenait pour tous.

— La gamelle à du bon, riposta Bernard, car elle vous a fait illustre, mon général... Mets ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus, ajouta-t-il tout bas et en s'adressant à Cornélie Rossier, sa voisine de droite.

— Bien tant, répondit de même Cornélie; faut lui rappeler, de temps en temps, qu'il est le fils à la pauvre Tolon.

— C'est vrai ce que tu dis là, reprit le comte sans avoir vu malice au propos; et je m'en ferais gloire si je pouvais être orgueilleux.

— Qu'est-ce qu'il est donc? observa Saturnin en soufflant à grand bruit sur le potage, auquel il avait déjà, par deux fois, brûlé son palais.

La famille du général avait apporté au dîner un féroce appétit. A l'exception de Jules Bernard, qui mangeait pen, et de Lucrèce qui ne mangeait pas devant témoins, le neveu, le cousin, les cousines travaillaient à belles dents. Ils eurent quelque inquiétude dès le début en voyant des corbeilles de fleurs tenir, sur la table, la place des plats rêvés par leur gourmandise; ils éprouvèrent quelque gêne à se servir lorsque les valets leur présentèrent, décorés de noms modernes, des mets pour la plupart ignorés dans le pays; ils firent bien, de ci, de là, certaines grimaces lorsqu'on leur offrit des préparations au beurre, accoutumés qu'on est en Gascogne, et depuis le dégoût, à la graisse d'oie; mais ce qu'ils absorbèrent de victuailles, durant le premier service, jeta dans l'esprit de madame de la Perche un germe de sérieuse épouvante.

— Ces pens-là mangent comme boivent les dromadaires, dit-elle au capitaine de Chalouze; les pierres du château y passeront.

— J'en ai peur, répondit sans rire le capitaine. Regardez la république Landry, Bernard et Cornélie...

Quelle dévorante activité!

— Le mot est charmant, marquis!

— Je déteste les mots et n'en fais qu'à Rouillac; aussi sont-ils mauvais. Voilà un dîner qui coûtera cher au général.

— Mais non; rien n'y est rare, si ce n'est les invités.

— Vous verrez, madame, ce que votre luxe et vos usages de bonne compagnie vous feront d'ennemis au sein de votre famille.

— Dieu vous entende, marquis, et que la fin de ce vilain monde arrive!

La baronne allait continuer sur ce ton qu'encourageait le capitaine, lorsqu'un domestique présenta au curé Dubois, sur un plateau de vermeil, un billet écrit au crayon.

— Le messager de M. Parmentier attend la réponse, dit le domestique.

Le curé ouvrit le billet précipitamment. Son calme et noble visage se couvrit de pâleur, et il s'éleva en se levant:

— J'y vais, j'y cours... Ah! mon Dieu, quel malheur!

V

— Que se passe-t-il donc? demanda le général.

— Permettez que je vous quille, répondit le curé... Joignez toutes vos prières aux miennes... Tenez, madame, lisez.

M. Dubois remit à la comtesse le papier qu'il avait froissé dans ses doigts, et il sortit en courant de la salle à manger. Les convives, les yeux tournés vers madame Chardin, attendaient avec anxiété l'explication du mystère.

Nul ne mangeait plus; le silence était profond.

La baronne se pencha vers le capitaine et lui dit:

— Au moins, voilà du nouveau; nous allons périr de monotonie.

— « Elle se meurt! mon ami, elle se meurt! lut tout haut la comtesse: elle repousse mes soins, c'est-à-dire qu'elle ne me reconnaît plus, mais elle vous demande et vous appelle à mains jointes... Venez, venez vite... je deviens fou! »

— Ciel!... Marinette! s'écria Landry.

— Est-ce possible! murmura Jules Bernard avec l'accent d'un douloureux effroi; et, disant cela, il baissa la tête comme un homme écrasé par une catastrophe inattendue.

Madame Chardin regarda tout à tour, et avec compassion, les deux jeunes gens qui venaient de trahir un même et tendre sentiment pour la malheureuse fille du médecin.

— Nous aurons avant peu de la tragédie, observa la baronne de manière à n'être entendue que du capitaine de Chalouze; je croyais qu'il s'agissait de marier la vertueuse Lucrèce et l'intéressant Bernard...

— Il est vrai qu'on en a beaucoup parlé et que les jeunes gens ont du goût l'un pour l'autre, répondit le capitaine.

— Apprenez donc à lire sur les visages, mon cher marquis: regardez l'œil flamboyant de mademoiselle Rosier, et dites-moi si, en ce moment, elle n'enrage pas du cri parti du cœur de son cousin; si, tout à la fois son âme, comme vengée d'un outrage, ne se réjouit pas de la mort prochaine d'une rivale.

— En effet, il y a de la fureur et de la joie sur les traits de cette jeune fille qui, d'ailleurs, ne m'a jamais paru aussi belle.

— Jeunesse et méchanceté, reprit la baronne avec dégoût; c'est la beauté du diable au grand complet... quel que chose de rare en vérité!

Ces observations étaient justes. Médiocrement émue par l'état subitement désespéré de mademoiselle Parmentier, — à l'exception de sa fille et du capitaine de Chalouze, la baronne détestait tout le monde à Rouillac. — Madame de la Perche avait pu étudier avec calme le jeu des physiognomies sous le coup de foudre qui venait d'éclater, et elle avait saisi l'épouvante, la colère et la joie tour à tour reflétées sur le front virginal de l'ardente et jalouse Lucrèce.

Mademoiselle Rosier n'était plus à ce qui se disait autour d'elle. L'œil fixe, le sourire contracté, la lèvre frémissante, elle semblait se faire violence pour retenir des larmes prêtes à couler, un cri qui l'étouffait. Une ivresse dont l'explosion l'aurait déshonorée, car Marinette était l'ange du village, et quiconque eût osé se réjouir de sa mort se serait exposé, à coup sûr, à la malédiction publique. Ma-

dame de la Perche fut seule à voir ou à deviner tout cela, et, dans la surprise qu'elle en éprouva, elle se promit d'assister avec un malin plaisir au spectacle des chamailleries et manœuvres de l'amour campagnard.

— Si cette pauvre petite s'en tire, dit-elle au capitaine en parlant de Marinette, nous aurons des tournois divertissants où subits et bouquets joueront forte partie, où Cupidon travesti sera plus plaisant qu'Arlequin...

— A Rouillac, tout est gascon, même l'amour, répondit Chalouze: prenez garde d'être jouée, baronne, en assistant à la comédie.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends qu'en Armagnac, et surtout ici, il ne faut pas tout croire de ce qui frappe les yeux et les oreilles, sous peine d'être dupé, et il faut s'attendre à tout pour n'être étonné de rien. Il est certain que M. Bernard et Landry ont laissé voir qu'ils aiment mademoiselle Parmentier, mais s'ils ne l'avaient laissé voir que pour le donner à croire...

— Et pourquoi?

— Je n'en sais rien; je suppose tout, même l'invasemblable et l'absurde. Quant à mademoiselle Rosier, j'oserais parier qu'elle est réellement éprise de son cousin Bernard. L'œil de la lionne a parlé... cependant il faudra voir, comme dit fréquemment M. Bernard, le père... Mais, chère madame, cessons de parler bas, je m'aperçois qu'on nous épie, et, demain, on pourrait dire, dans Rouillac indigné, que nous avons été insensibles à l'infortune de la maison Parmentier.

Le repas qui, grâce à la bonhomie du général, à l'aimable esprit de la comtesse, aux boutades de madame de la Perche et à la verve gasconne des invités, promettait beaucoup d'entrain, fut, au contraire, fort triste. L'affreuse nouvelle plana jusqu'au dessert, sur la nappe; on mangea ferme, on parla peu; ce fut comme un festin d'enterrement. L'excellente comtesse dépêcha de demi-heure en demi-heure des messagers au village, mais aucun d'eux ne rapporta un peu d'espoir. La pauvre Marinette était toujours au plus mal.

— Ce qui me rassure, dit à voix haute la baronne au moment où on se levait de table, c'est que je n'ai pas entendu les cloches; car j'imagine qu'on sonne l'agonie à Rouillac!...

— L'agonie!... Madame, s'écria Landry avec une sorte de terreur, y pensez-vous?

— Ah! ce mot est cruel! murmura Jules Bernard en passant près de la comtesse qui, pieusement partagée entre son neveu et son cousin, se retourna pour adresser à Jules Bernard la moitié du signe d'encouragement qu'elle avait fait à Landry.

Lucrèce Rosier marchait derrière son cousin Bernard, elle l'entendit, frissonna et gronda en elle-même:

« — Il trouve le mot cruel! ah! si les cloches sonnaient mon agonie, à moi, comme il s'en réjouirait... quelle déviance!... horreur! »

— Vous êtes insensé, mon pauvre marquis, dit la baronne, en acceptant, dans le salon, la tasse de café que lui offrait le galant capitaine; j'ai brutalement paillé de cloches et d'agonie pour étudier à fond Landry, Bernard et consorts, et j'ai décidément mis le feu aux poudres. Si la petite s'en tire, je me répète avec intention, nous aurons du tapage à Rouillac, et nous pourrions nous croire à la représentation de l'un de ces gros drames anglais qu'on nous jouait si mal à Charleston... vous vous le rappelez? sur quatre personnages, il y en a presque toujours trois qui meurent de mort violente.

— Si vous saviez comme on se porte bien en Gascogne, répondit en riant Chalouze. Ah! mon Dieu! autre scène... Regardez donc... Voici mademoiselle Lucrèce en défaillance.

Lucrèce Rosier venait, en effet, de tomber évanouie dans les bras de sa robuste mère, qui jeta plusieurs cris lamentables, et appela au secours comme on crie au feu.

La comtesse Chardin avait innocemment causé ce nouvel accident. Si, comme bon nombre de guerriers illustres, le

général eût été superstitieux, il aurait pris en dé fiance l'amour surré de la patrie, et ne serait pas resté vingt-quatre heures de plus à Rouillac. Mais, malheureux-ement pour lui, et c'est prend la forme d'un paradoxe, le héros n'avait peur de rien. Il accourut, aidé sa cousine Cornélie à transporter Lucrèce près d'une fenêtre, et lui prodigua ses soins, de concert avec les assistants, — moins la baronne, qui se tenait dévotement à l'écart, — jusqu'à ce qu'elle eût repris ses sens et entr'ouvert les yeux.

— C'est singulier, dit-il, pour ma première réunion de famille, je ne suis pas heureux.

— Mon enfant, mon cher amour, que l'est-il donc arrivé ? demanda Cornélie d'une voix calme, tout en relevant les inégalement cheveux noirs qui ruisselaient en désordre sur les joues et les épaules de sa fille.

— Quelque chose aura contrarié sa digestion, dit d'un ton assez aigre la baronne, occupée d'une Gazette à l'autre bout du salon. Les filles ont l'estomac capricieux comme le cœur : donnez lui du thé.

— Je ne sens beaucoup mieux, murmura Lucrèce... de l'air... de l'air... laissez-moi respirer.

Et elle se précipita sur la balustrade de la fenêtre qu'elle étreignit de ses mains violemment crispées.

— Tenez, observa Saturnin Bernard, on est donc Jules ? est-ce qu'il serait parti ? l'avez-vous sorti, Agathe ?

— Il y a beau temps, répondit la sèche épouse du cousin Bernard ; il n'a seulement pas pris de café, et il n'était qu'à vingt pas du château quand Lucrèce s'est trouvée mal.

— Il se tuer de travail, dit glorieusement Bernard ; car c'est pour courir à ses bouquins qu'il nous aura faussé compagnie. Ah ! les savants, quels entêtés !

— Rassurez-vous, répondit la comtesse, mon cousin ne pâlit pas sur ses livres et ne mourut ; il est allé, de ma part, prendre des nouvelles de mademoiselle Antoinette. Les domestiques ne s'acquittent pas toujours très-bien de leurs commissions, et j'ai...

— Je vous remercie, madame, interrompit Lucrèce en se tournant vers la comtesse avec une fautive vivacité, car Marmette est ma amie et son état m'inspire de mortelles inquiétudes.

— Excellent cœur ! dit le général, voilà la syncope expliquée.

— Hélas ! non, ça n'est pas touchant ! murmura la baronne avec dédain. Il faut qu'on se batte et qu'on s'égorge pour que la gloire ait le sens commun.

— Pâture, s'il vous plaît, riposta gaiement de Chardine, je lui suis non venant, car bientôt on s'égorgera peut-être, mais à coup sûr on se battra.

Lucrèce essaya d'émouvoir l'éclat brulant du regard qu'elle avait attaché sur madame Chardin, puis elle se retourna face à la fenêtre, où, tout en reprenant haleine par un long soupir, elle s'efforça de voir au loin d'un des ténérêts.

La fenêtre s'ouvrait sur le village, et la maison du docteur Parmentier, si liée sur une prairie que bordait les premières habitations de Rouillac, se trouvait juste dans la direction de cette fenêtre.

C'était cette maison que cherchaient les yeux enflammés de Lucrèce, non pour y voir la pauvre agonisante, mais pour y surprendre le cœur infidèle de Jules Bernard.

La comtesse ne prit pas garde à l'étrange chaleur que mademoiselle Rosier venait de mettre à l'interrompre et à la remontrer ; elle ignorait, quoique ce fût le secret de tout le monde à Rouillac, l'attachement de Lucrèce pour son cousin ; le projet de mariage du la baronne, amie des caresses, était instruite, ne lui avait pas été révélé ; de sorte qu'elle fut complètement trompée et sur la cause de l'évanouissement de Lucrèce et sur l'explication qui venait d'en être donnée. Voici ce qui s'était passé :

A peine rentrée dans le salon, madame Chardin s'était approchée de Landry pour lui dire, d'un ton où perçait un charitable intérêt :

— Votre neveu, mon neveu, qu'il vous est permis d'aller fumer votre cigare, et, s'il faut vous en priver, je suis femme à m'y résoudre.

— Merci, merci, mille fois, ma tante... puisque vous le permettez... c'est une faiblesse, mais impérieuse habitude... il faudra que je m'en corrige un jour ou l'autre... merci ! Et le beau neveu, battant en retraite sur ces mots décousus, avait incontinent disparu.

— Pauvre garçon ! avait pensé la comtesse, comme il court ! au moins a-t-il pu faire luire un rayon de joie dans sa sombre douleur. A l'autre, maintenant.

— Mon cousin, alla-t-il dire à Jules Bernard, mes domestiques ne me comprennent pas toujours, et ceux que j'ai envoyés chez le docteur Parmentier ne m'ont pas satisfait. Si j'osais vous prier d'aller vous-même aux informations...

— J'obéis, madame, j'obéis, interrompit précipitamment Bernard.

— Restez longtemps s'il le faut, ajouta la comtesse avec une douceur intelligente, apportez-moi beaucoup de détails, et surtout de bonnes nouvelles... mademoiselle Antoinette m'intéresse au plus haut degré.

Comme Landry, Bernard avait pris le chemin du village ; mais comme Jules ne se joignait pas.

Landry s'était mis à courir ; aussi arriva-t-il effaré, haletant, suffoqué à la maison du docteur, tandis que Jules Bernard, marchant à petits pas, et s'arrêtant même de temps à autre, ne s'y présentait que bien tard après son cousin.

Il y a bon nombre de villes, au nord comme au sud, où les gens s'invitent à dîner principalement pour ramener et jouir de quelques heures d'agréable abandon. A Rouillac, dont Dieu nous garde de dire du mal, on ne connaissait pas encore, au début de ce siècle, ces stratagèmes raffinés de l'esprit, et il est notoire que même en 1830, année marquée par beaucoup de progrès sociaux, l'hospitalité ne s'y entendait pas de cette façon. C'était pour se voir, mais à l'œuvre, que les robustes appelaient de l'Armagnac se conviaient. Le dîner durait bien, il est vrai, cinq ou six heures d'horloge, on y chantait au dessert, mais le coup de l'étrier se prenait à table et la déroute commençait aussitôt.

Les hommes s'en allaient soit à pied, soit à cheval. Les femmes, venues de loin, s'en retournaient en croupe de quelques braves cavaliers, et il n'était pas rare, la moindre corièrie étant alors un mythe, de voir certains chevaux juretics et longs d'échine, porter, de la première à la queue, sur une auréole, tout le patriarcal personnel d'un même foyer domestique.

Fidèles à l'usage, les convives du général Chardin se retirèrent, non pas l'un après l'autre, mais tous ensemble, dès que mademoiselle Rosier eut annoncé que, complètement remise de son indisposition, elle pourrait marcher. La comtesse lui offrit de la faire reconduire en voiture, et Cornélie Rosier, qui n'aurait pas été fâchée de monter, pour la première fois de sa vie, dans un carrosse, en dépit de ses grands principes égalitaires, insista vainement pour que cette proposition fût acceptée. Lucrèce s'y refusa absolument ; elle mit même quelque agrément à se refuser, et n'eut remercia qui tout juste la gracieuse châtelaine de Rouillac.

Les servantes de M. le marquis de la maison Bernard, de la maison Rosier, qui avaient précipitamment saccagé la desserte à la cuisine, s'armèrent chacune d'une grosse lanterne et prirent les devants. C'était au cliquetis de leurs sabots que se firent les dernières réverberations, et madame de la Perche, accourue à une fenêtre, dit en voyant défilier hommes et femmes en deux groupes :

— Il paraît qu'il la politesse n'exige pas qu'on donne le bras aux dames.

— Ma chère mère, répondit le général, je compte d'un peu sur vous pour façonner ces braves gens aux manières de la politesse.

— Monsieur, riposta l'altière baronne, je ne m'essaye jamais à l'impossible.

— On s'en aperçoit bien ! murmura timidement le général dont le courage, illustré dans cent combats, n'avait, en aucune circonstance, affronté une discussion avec sa redoutable belle-mère.

— Plus habile que moi, continua madame de la Perche,

vous aurez, dans votre aimable famille, de jolies occasions de vous signaler. Mais, je vous en prévins, il faut un ange pour dégrossir chacun de vos cousins, s'il en faudra deux pour le neveu... Qu'on m'amène Jaspier! s'écria la bonne personne après avoir soulé un domestique.

En aide de camp consommé, le capitaine de Chalouze se hâta de secourir son général qu'il voyait embarqué dans une scène de belle-mère.

— N'avez-vous pas envoyé M. Bernard chez le docteur Parmentier? demanda-t-il à la comtesse.

— Oui, et je commence à m'inquiéter de sa longue absence. Il serait déjà de retour si la malade...

— Il aura rencontré son cousin Landry, interrompit madame de la Perche, et ces deux messieurs mêlent sans doute leurs larmes dans quelque coin.

— Ah! chère mère, dit la comtesse, pourquoi parler ainsi de l'affreux malheur d'un pauvre père.

— Je respecte infiniment la douleur de M. Parmentier, reprit la baronne, et je déplore le sort de sa fille, mais j'ai peine à ne pas vous railler, vous mon enfant, lorsque je vous vois d'une si belle naïveté à l'endroit des Rosier, Bernard et Landry. Vous avez deviné que MM. Bernard et Landry en tiennent pour mademoiselle Marinette, et vous les avez charitablement envoyés au chevet de la malade...

— Que nous racontiez-vous donc là? demanda le général étonné.

— Quant à vous, monsieur le comte, dit la baronne, votre rôle de chef de famille est de ne rien deviner. Vos petits parents vous auront mangé tout entier que vous ne vous en serez pas aperçu.

Puis s'adressant vers sa fille, elle ajouta :

— Mais n'avoir là ni sur les traits ni dans les yeux de la belle Lucrèce que vous avez dessinés en elle une ennemie implacable et furieuse, c'est ne pas être femme et je ne vous en fais pas mon compliment.

— Une cunéie! recommença le général : et pourquoi donc?

— Parce qu'elle aime son cousin Bernard, ce petit prodige, cet avocat en herbe qui menace d'éclipser M. Berzyer, ou de présider la cour de cassation... Ah! vous avez fait de la belle besogne, ce soir, ma chère Sydonie.

— Et quant elle l'aimerait, ce qui est d'ailleurs à savoir, reprit le général pendant que la comtesse relâchait, le fruit pénétré sur l'ivoire d'une de ses mains. Quant elle l'aimerait, où serait le danger pour nous? ce mariage me va...

— Monsieur mon gendre, vous savez commander aux hommes, répliqua madame de la Perche, et vous en avez été récompensé, mais vous n'entendez rien au gouvernement des femmes, et peut être en serez-vous puni? Ce mariage vous va, dites-vous; je trouve le mot charmant! mais s'il ne va pas à votre cousin Bernard, le savant Bernard, et si votre femme qui vient, très-étourdiement, de favoriser l'attachement tendre, mais ignoré jusqu'à ce jour, dudit Bernard pour mademoiselle Marinette a soulevé contre elle la colère jalouse de mademoiselle Rosier, m'allez-vous pas avoir une belle tigresse sur les talons? J'avoue, pour mon compte, que cette grande fille tombée en pâmoison pour si peu me fait peur. Elle a le sang chaud, l'œil méchant, la lèvres passionnée, le cœur violent, et s'appelle Lucrèce par-dessus le marché... Avec un mon comme celui-là, il me semble qu'on doit jouer du couteau.

Le général se mit à rire.

— Ma mère a raison, dit la comtesse, j'ai fait sans le vouloir une sottise qu'il faudra réparer.

— Tout cela ne nous donne pas des nouvelles de la pauvre malade, reprit le général, et si je n'étais pas rompu de fatigue, j'irais ce soir même chez le docteur.

— Je vais y descendre, dit madame Chardin, nous devons ce témoignage d'intérêt à M. Parmentier.

— Ce sera très-bien à vous, ma chère Sydonie; faites attention.

— La nuit est superbe, la lune se lève, j'irai à pied... Voulez-vous m'accompagner, capitaine?

— A vos ordres, madame.

— Eh bien, partons.

La comtesse se fit apporter un chapeau, s'enveloppa d'un manteau doublette, prit le bras de M. de Chalouze, et sortit après avoir embrassé sa mère qui, de très-bonne heure, se retirait tous les soirs dans sa chambre.

— Prenez garde aux chiens enragés, cria par la fenêtre la baronne.

— Vous calomniez nos chiens gascons, dit gaiement le général en s'armant de son boucior.

— Je leur en fais mes excuses, monsieur, mais il se pourrait qu'à Rouillac ils fussent un jour mordus par les hommes.

— Permettez-moi, baronne, de vous souhaiter une bonne nuit et de vous révers, reprit le général, qui jamais n'avait eu tant d'audace et d'ironie.

— Grand merci, riposta madame de la Perche; dormir ici, c'est déjà fort heureux, car dormir, c'est oublier.

Et elle se retira majestueusement, précédée de Jupiter, qui bâillait de sommeil et d'ennui.

Quand madame Chardin et le capitaine de Chalouze arrivèrent sur la promenade qui, nous l'avons indiqué, aboutissant à la maison du docteur Parmentier, deux hommes se jetèrent derrière un gros arbre pour les épier. La comtesse et son cavalier passèrent très-près de cet arbre.

Lorsqu'ils en furent assez éloignés pour ne pas entendre marcher derrière eux, les hommes qui les avaient guettés sortirent de leur cachette, et l'un dit à l'autre :

— Auriez-vous cru ça, monsieur le maire? est-ce assez effrayant? Dans quel ténis de corruption vivons-nous, et que nous verra-t-on des mœurs pures de la république!

— En effet, c'est violent, mon cher monsieur Bernard, répondit le magistrat, et la jeunesse du pays ne peut que perdre à de si mauvais exemples! Après tout, il n'y a peut-être, et même probablement, de coupable que l'apparence...

— Sortir la nuit avec un homme... en tête-à-tête... quand on a pour mari un vieux brave échappé! Gascons que pendant ce temps-là le général écrit ses mémoires. Quelle abomination! et qu'en va dire madame Bernard, honte du ciel!

— Cachez-lui cette rencontre... moi je n'en parlerai à personne, pour l'honneur de votre famille.

— Bien obligé; mais, voyez-vous, ça et toutes les avanies qu'on nous a fait avaler à ce diner depuis la soupe jusqu'à l'eau chaude où j'ai cru que cette vieille baronne allait laisser deux ou trois dents à force de se gargariser, c'est trop fort; et, quoique bon enfant, on n'est pas de bois.

— Quant à ce qui est du diner, je ne l'ai pas trouvé mauvais, reprit le maire, qui était au moins doué d'un estomac reconnaissant.

— Vous n'êtes pas difficile! rien à l'ail, rien à la graisse, des légumes, des petits morceaux, beaucoup d'argent sur la nappe et presque rien dans les plats, quatre ou cinq verres pour boire du vin qui ne soûlerait pas un morle, et six liquides dressés à vous retirer l'assiette au moment où l'on y cherche sa vie. Vous appelez ça dîner, vous; à la bonne heure! Ce n'est pas l'opinion de ma cousine Cornélie. La pauvre femme en mourra!... Parlez-moi, par exemple, de ce luxe écrasant et insolent... c'est pire que chez le préfet, parole d'honneur... Un homme qui ne portait pas de bas lorsqu'il était enfant... Pouah! l'orgueil, voyez-vous, monsieur le maire, c'est abominable et ça conduit à l'âlaine des calamités, comme dit mon fils.

— Il est sûr, répondit sentencieusement le maire, que ce n'est pas le bonheur.

— Témoin ce que nous venons de voir... Fant-il être simple pour donner à sa jeune femme, quand on est riche, un aide de camp joli garçon... Mais que c'est donc vexé, mon Dieu!

— Bah! on n'en sait rien; personne n'en parle et la petite vie va son train.

— Personne n'en parle! on n'en sait rien! marmotta Bernard, c'est bientôt dit ça, mais...

Les discours avaient descendu et remonté la promenade; ils entrèrent dans le village, où, vu la gravité de leur entretiens, ils ne parlèrent plus qu'à voix basse et nul n'entendit ce qu'ils s'étaient dit, pas même nous, chroniqueurs des événements qui s'ensuivaient, car nous les abandonnâmes en ce moment pour entrer à petit bruit chez le docteur Parmentier.

VI

La maison de M. Parmentier était modeste, mais charmante de simplicité, de fraîcheur et de propreté. À l'exception d'une chambre dite d'ami, qui n'avait jamais été occupée, on n'y trouvait place que pour trois personnes : le docteur, sa fille et leur servante. Au rez-de-chaussée, un cabinet de travail et de consultations près d'une petite bibliothèque remplie d'excellents livres, la salle à manger pouvant contenir, à l'aise, six convives, la cuisine et le salon de compagnie, chaque pièce s'ouvrant sur un jardin d'humble dimension, mais soigné, verdoyant, enbaumé, telle était la distribution de la partie publique, pour ainsi dire, de cette mignonne habitation.

La maison n'avait qu'un étage où se trouvaient quatre chambres : celle de l'ami, celle du docteur, celles de Marinette et de la bonne Cazille, communiquant entre elles par une simple portière en damiers bleus.

Quoique mademoiselle Parmentier n'eût qu'une chambre, pour son propre usage, dans la répartition totale des appartements que nous venons d'énumérer, il était aisé de voir qu'une élégante et sereine volonté régnait, seule, du haut en bas de cette calme et riante habitation. On devinait, à première vue, qu'une intelligente réflexion, qu'un goût délicat, qu'une adorable candeur s'adonnaient ensemble à l'amour des êtres du logis.

Le jardin, bien dessiné, bien sablé, faisait l'admiration des curieux par la variété de ses fleurs, et conviait aux printanières festins tous les papillons du voisinage; le salon, orné de quelques-uns de ces vieux meubles en bois de chêne dont la mode a, pendant vingt ans de ce siècle, dépouillé la province au profit de la capitale, avait cette couleur à la fois artistique et sévère qui, sans atténuer au luxe, dédaigne la médiocrité.

Deux tableaux religieux, d'une valeur certainement ignorée à Rouillac, étaient appendus aux murailles tapissées d'un papier gris frangé d'argent sur ses bordures.

Ces tableaux, copies d'excellents maîtres, représentaient, l'un la trahison de Judas, l'autre la guérison miraculeuse du lépreux.

Selon l'usage rigoureusement suivi dans les petites villes du Midi, et à plus forte raison dans les villages, le salon ne s'ouvrait qu'à de très-rare occasions, et la lumière n'y pénétrait que par des contrevents entre-bâillés.

Aussi, les fleurs artificielles posées sur la rhéminée de marbre blanc, dans d'assez jolis vases de porcelaine ouvragée, conservaient-elles la vivacité de leurs couleurs et la pureté trompeuse de leur dessin; aussi, les meubles menaçaient-ils d'être éternellement neufs sous leurs chemises de toile écarlate bordée de lisérés rouges. La glace encastrée de gaze défilait les mouches, et le plancher, — le parquetage est encore inconnu à Rouillac à l'heure où nous écrivons, — défilait la poussière, grâce au vigilant balai de Cazille.

Ce salon sous cloche, si bien éponné, tant protégé, si bien défendu jusque dans ses approches, avait été envahi dès que la nouvelle du danger qui menaçait mademoiselle Parmentier s'était répandue dans le public.

Les premiers accourus avaient d'abord discrètement sonné à la grille du jardin fermée au loquet. Ne recevant pas de réponse, ils s'étaient glissés dans le jardin, puis dans la maison. Avec cette sorte d'autorité sans gêne que se donne la pitié secourable, ils avaient enjambé les marches de l'escalier pour aller mettre une oreille, un pied, un

œil dans la chambre où Marinette se mourait entre son père et sa servante épouvantés.

N'osant pas pousser plus loin, ils étaient enfin venus se rabattre dans le cabinet, la bibliothèque, la salle à manger et le salon dont ils se firent les hôtes par droit d'assistance, et, au vrai, par toute curiosité. Qui n'a pas vu le feu prendre à une maison loin de la force publique! Aux premiers cris d'alarme, chacun du dehors se précipite. Les généreux et les braves grimpent sur le toit, les bonnes gens à tête froide font la chaîne, les curieux à tête chaude montent aux appartements, s'y promènent effarés, jettent les meubles par les fenêtres, les détruisant pour les sauver, et s'écagent à outrance ce que les pompes auraient préservé. De telle sorte que l'incendie a réellement deux foyers : l'un de flammes dévorantes qu'on étouffe assez souvent, l'autre du bras ravageur qu'on ne maîtrise jamais. Aussi, tout compte fait, on pourrait se demander lequel est le sinistre, dans un incendie de ce genre, du sauvetage ou du feu.

La bonne Cazille avait d'abord quelque peu rudoyé tous ces fâcheux; mais remise par degrés des premiers excès de sa terreur à l'endroit de sa chère demoiselle, elle s'était dit qu'il fallait être douce à tout le monde. Alors, faisant effort sur sa nature nerveuse, elle s'était résignée à servir à la fois tous ces intrus, et elle leur avait livré le salon de ses maîtres, comme une garnison vaincue cède les murs où elle a capitulé.

Peu lui importait, dans ce moment douloureux, que tel se plongeât dans un fauteuil, qui n'aurait jamais dû s'asseoir que sur un escabeau; que son plancher fût croûté, râclé, défilé, mis au vif par des semelles bardées de clous à têtes pyramidales; qu'on osât s'armer de flambeaux pour regarder de près, au risque d'enflammer la gaze de la glace ou la soie des cordons de sonnettes, ou les évangéliques peintures de Judas et du lépreux; peu lui importait que l'on touchât à tout, qu'on se carrât partout avec accompagnement de réflexions niaises, de propos mal placés, de soupçons malséants, de questions absurdes et de conversations devenues barbares à la longue. Elle alluma tout ce qu'elle avait de chandeliers, fit du feu pour les friileux, car la nuit était fraîche; et, laissant carte blanche aux bavards, elle remonta prestement à son poste, au chevet de mademoiselle Parmentier.

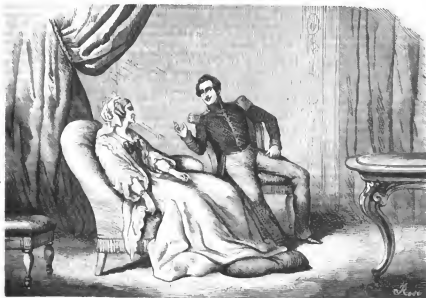
C'était une brave et bonne femme que cette servante à tout faire, et nous demandons permission d'en tracer un portrait rapide, car nous prévoyons qu'elle aura bonne part de rôle dans la présente histoire.

Cazille avait quarante ans bien sonnés. Elle avait été jolie, et le souvenir lui en était vaguement resté. Elle portait, sur l'oreille, le mouchoir dont les filles se coiffent tout du long de la Garonne, comme les crânes portent le chapeau, et elle avait une façon de poser un poing sur la hanche qui donnait à réfléchir aux plus hardis.

Rieuse et d'assez folle humeur, elle était douée d'une sensibilité telle que, comme aux petits enfants, il lui arrivait maintes fois de boire une larme dans un gros rire. De taille moyenne, elle était plus svelte que les femmes de son âge dans sa condition; de robuste santé, elle brassait, elle sentait et lestement, la besogne de deux hommes; son teint était légèrement bistre, son œil vif, ses dents blanches comme celles d'un nègre, et sa parole rapide à faire frémir quiconque eût en la prétention de discourir au pair avec elle.

Sage, discrète, dévouée sans frein au docteur, femme à se faire conper en morceaux pour mademoiselle Marie-Antoinette, qu'elle avait allaitée, il n'y avait pas assurément dans le monde connu prohibé plus réelle que la sienne. Ajoutons, et ce sera fini, qu'elle était d'une intelligence fort aiguisée, et que, revenue de toute roquette, elle s'ajustait néanmoins avec éclat, les dimanches et fêtes, peut-être bien pour avoir le droit de se négliger absolument les autres jours. Avec ce contingent de vertus et de qualités, Cazille, très-aimée de ses maîtres, était peu en faveur dans Rouillac. Ceux de sa classe la jaloussaient.

Au nombre des étrangers accourus pour avoir des non-



velles de mademoiselle Parmentier, il y en eut un qui reçut de Cézille meilleur accueil que les autres; et, il faut le dire, la pâleur de son visage, le trouble de son regard, l'émotion de sa voix lui méritèrent cette faveur spéciale.

— Ah! monsieur Landry, s'était écriée Cézille en le voyant entrer comme une ombre dans le corridor qui aboutissait à la chambre de la malade, le malheur est sur nous, la maison va s'écrouler.

— C'est donc vrai, bien vrai? demanda Landry d'une voix enrouée par le désespoir.

— Le pauvre monsieur vient de s'enfermer dans la bibliothèque, où il pleure, que ça fait pitié...

— Il a donc perdu toute espérance?

— Je n'ai pas dit ça, bonté du ciel!

— Alors, pourquoi l'abandonne-t-il?... Laissez-moi la voir, rien qu'à travers la porte entrouverte... Cézille, je vous en prie... rien qu'une minute!...

— Impossible! M. le curé est avec elle.

— Elle n'a donc pas perdu connaissance?

— Je n'en sais rien; tantôt elle dit de drôles de choses, tantôt elle raisonne comme avant sa maladie... mais quelle maladie, monsieur Landry, quel coup de foudre! est-ce donc possible des malheurs comme ça? ma bonne sainte vierge Marie, mère de Dieu!

— Et le docteur ne s'est pas prononcé sur cette crise épouvantable?

— Mou Dieu, si! je ne sais plus trop comment il appelle ça... mais ebot! j'entends remuer et je vais voir... descendez au salon, j'irai vous y chercher s'il n'y a du mieux.

— Au salon, où sont tous ces indifférents! Non, ma bonne Cézille, vous me trouvez dans le jardin, sur la grosse pierre du fond... C'est là que je l'ai vu assise pour la dernière fois, ce matin même... Hélas! quel affreux rêve!

— Pauvre garçon! murmura Cézille en voyant Landry descendre à petits pas l'escalier. Je crois l'avoir bien

compris aujourd'hui... Aussi, que le ciel nous protège, et nous verrons...

Landry était assis à l'endroit indiqué lorsqu'il vit entrer Jules Bernard. Loin d'en être jaloux, il éprouva une sorte de rafraîchissement à reconnaître que chacun s'intéressait à sa bien-aimée.

Notre nature est ainsi faite, que dans nos joies excessives comme dans l'excès de la souffrance morale, nous ne savons plus distinguer le bien du mal, le vrai du faux, et bénissons, à pleines mains, aussi bien nos ennemis que nos amis. Jules Bernard et son cousin Landry ne s'aimaient cependant pas et se fréquentaient peu. Hétons-nous de dire, toutefois, que mademoiselle Parmentier n'était pour rien dans la froideur qui séparait ces jeunes gens.

Leur méintelligence tenait à une défiance mutuelle et purement instinctive.

Jules Bernard entra dans le salon, s'approcha du feu et prit langue, afin de s'acquitter de la commission de la comtesse.

Quelle que soit la gravité des situations, l'homme est tellement enclin à fuir les aspects alarmants, désagréables et même sérieux de la vie, qu'il s'efforce d'y faire diversion. Voyez les gens conviés à un service funèbre; ils arrivent, l'air contristé, et prennent, tout d'abord, une attitude de circonstance; mais à peine quelques froids saluts échangés, d'un bout à l'autre du cortège, l'œil observateur surprend des signes d'allègement, l'oreille perçoit des mots étrangers à la lugubre cérémonie, et si les devoirs rendus au défunt prennent, d'aventure, aux vivants plus de temps qu'il n'est d'usage, on se déride à le porter en terre assez gaîment. Ce n'est pas indifférence, c'est un vœu satisfait de la nature, laquelle est assez sage pour nous commander l'oubli, véritable flu de toute chose en ce meilleur des mondes!

Jules Bernard était fuet pour ne pas dire grêle. Pâle de visage et de nature bilieuse comme sa mère, il ne jouissait d'une santé passable qu'à force de ménagements. Doué

d'une intelligence facile et prompte, il était au fond plus doué de perspicacité que de grands moyens. Travailleur assidu, il avait fait de bonnes études, mais comme il pêchait par le cœur, son esprit ne s'était nullement développé dans le rayonnement de son savoir.

Dans une réunion d'hommes réellement capables, il n'eût été qu'un homme médiocre; à Rouillac, il passait, bien entendu, pour un aigle. Son visage avait assez de caractère, car ses yeux reflétaient beaucoup d'ambition et surtout la haine des supériorités.

Il se méitait avec assez de goût, parlait peu, jouait la modestie et le désintéressement, tandis que sa pensée, dévorée d'envie, escaladait tous les sommets qu'affrontait son imagination. De taille moyenne, de maintien étudé, de formes assez aristocratiques, il avait enflammé le cœur de sa cousine Lucrèce, et n'avait pas, à ce qu'il paraît, découragé l'ardente passion de cette jeune fille jusqu'au jour où nous entrons au vif de ce récit.

Lorsque Jules Bernard fut questionné, de droite et de gauche, les personnes qui, le chapeau sur la tête, faisaient salon chez le docteur, il vint, pour la seconde fois, présenter la semelle d'un pied passablement délicat au foyer de la cheminée, et dit de l'air sentencieux qu'il prenait d'habitude :

— Elle est au plus mal, nous n'en saurions douter, mais le ciel est bien bon pour ses anges, et nous ne devons pas désespérer. Comme preuve, messieurs, regardez ce beau tableau.

Le jeune savant prit une lumière et éclaira vivement la toile où le moribond de l'Écriture se dépoillait de sa lépre sous le doigt du Sauveur.

— Eh bien, oui, s'écria l'un des assistants; vous qui savez tout, monsieur Jules, expliquez nous ce tableau s'il vous plaît. Nous avons chacun tous ensemble pendant plus de trois quarts d'heure sur le sujet. Qu'est-ce que c'est que ce magot difforme et repoussant? Cadot dit que c'est le mauvais riche, moi je dis que non, puisque Notre-Seigneur lui tend la main. Madame Tartas prétend... les femmes voient le diable partout... que c'est la tentation de saint Antoine. Je dis que non encore une fois, car je connais saint Antoine; je l'ai vu sur ce grand virgati, à la cathédrale d'Aurillac, et il ne ressemble pas plus que moi à Notre-Seigneur. Mettez-vous d'accord, monsieur Jules.

— Évangile selon saint Matthieu, répondit le docteur Bernard, comme s'il eût parlé du haut d'une chaire : « Eu ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande multitude le suivit. — Or, voilà qu'un lépreux vint à lui et l'adora, lui demandant sa guérison. Jésus le toucha, disant : Sois guéri, et à l'instant sa lépre fut guérie. » Ah ça! vous êtes donc des Sarrasins, ajouta le savant que la mine ébahie de son auditoire fit sourire. Est-ce pour ne rien apprendre que vous allez aux sermons de M. le curé? L'autre tableau représente la trahison de Judas Iscariote qui vendit son Dieu pour un sac d'argent, et qui, do renoué, un beau jour se pendit.

— Continue il en sait long! se dirent les badauds.

Puis, l'un d'eux, doué de quelque imagination, observa tout haut que s'il avait un salon et de quoi le recubier de peintures, il aimerait des sujets plus régalants...

— Chacun prend son plaisir où il le trouve, interrompit la dame Tartas, et le docteur est bien libre d'avoir chez lui ce qui lui plaît. Or, je sais, moi, qu'il ne voudrait à aucun prix ces deux tableaux. Tenez, le pauvre vieux père Lataste, qui est mort aujourd'hui à la mairie de Perron, me l'a dit cliq ou six fois : M. Parmentier a chez lui deux images qu'il sauverait, avant tout, si le feu prenait à son salon. Et comme je lui demandais ce que c'était que ces images, il m'a toujours répondu, moitié riant :

— « Je n'en sais rien; mais j'ai souventes fois le matin, et souventes fois le soir, surpris M. Parmentier faisant sa prière, tantôt devant l'une et tantôt devant l'autre de ces peintures, et je vous réponds qu'il priait dru... »

— C'est connu, ça, que le docteur est très-dévo, dit le sieur Cadot.

— Il est connu aussi, avança une bonne femme qui tricotait vaillamment dans un coin, que le père Lataste ne se gênait pas pour faire des inventions et jaser sur son prochain. Si le docteur a de la piété, il n'en avait guère lui, Lataste, et que, au contraire, il offensait par ses jurons tous les saints du calendrier, depuis saint Basile jusqu'à saint Sylvestre. Mon pauvre père m'a dit bien des fois que le vieux Lataste avait mené une vie de chenapan dans sa jeunesse. Devenu caduc, il ne pouvait plus faire le mal que du bout des lèvres, et certes il s'en donnait de jaser à tort et à travers.

— Comme vous prenez feu, madame! s'écria Jules Bernard.

— C'est que je n'aime pas voir attaquer ce qui est bon. M. Parmentier est le bienfaiteur du pays, et il ne devrait pas y avoir une bouche pour médire de lui, surtout quand sa pauvre fille se meurt.

— On ne dit pas de mal de lui.

— Si fait! on a l'air de trouver mauvais qu'il soit dévot, qu'il prie le matin devant le tableau de Judas, et le soir devant le lépreux, comme si ces deux histoires de la Sainte-Ecriture pouvaient avoir quelque chose de commun avec les souvenirs d'un brave homme tel que lui...

La parole s'arrêta glacée sur les lèvres de la bonne dame, et le son de sa voix s'éteignit comme à la poursuite des mots qu'elle avait prononcés. Un léger frémissement courut dans l'auditoire, où les plus civilisés se découvrirent et se levèrent.

La porte avait mollement tourné sur ses gonds, et le docteur Parmentier s'était présenté silencieux, roide, immobile, turt d'une pierre, comme un fantôme. Les yeux pour ainsi dire sans lumière, mais fixement tournés vers la personne qui venait de le déleurer, il avait entendu et paraissait encore écouter au généreuse riposte.

Après un court silence plein de souci pour quelques-uns et de drôlerie inquiète pour tous, le docteur dit lentement et d'une voix d'ou juchissail un fla d'amertume :

— Eh! quel, mes amis, vous vous occupez de moi, quand là-haut... il s'arrêta et reprit : Oui, je prie matin et soir devant Judas qui est le renard et devant le lépreux qui est la reconnaissance. Quel mal y voyez-vous et pourquoi tant de curiosité? Qui de vous n'a pas au cœur le sujet d'un repentir? Lequel de vous ennuie n'a pas dans l'âme une raison de béner Dieu... Sans la mort qui plane sur cette pauvre maison, je serais je vous êtes, ni plus heureux que le moins affligé, ni plus à plaindre que le plus malheureux... Je prie, dites-vous!... Ah! si le Seigneur ne me reprenait pas ma fille, comme je prierais alors! Et que vous pourriez médire!...

Un cri perçant retentit au haut de l'escalier. Le docteur rerouut la voix de Cazille et s'élança du salon avec l'impétuosité du désespoir.

— C'est la lui! dit Jules Bernard avec un soupir emphatique; je ne puis pas voir ces scènes-là, elles me font une peine furrible!

Il sortit sur la pointe des pieds. Près de la porte, il se heurta contre Landry, qui avait entendu l'appel de Cazille et se précipitait, sous trop savoir où il pourrait arriver. Les deux cousins n'échangèrent pas une parole. Dans son trouble et sa terreur, Landry n'avait pas reconnu Bernard, qui continua paisiblement sa route. Comme il traversait le jardin, il entendit marcher et parler en avant de la grille, et s'arrêta pour mieux écouter.

— Puisque la porte n'est pas fermée, entrons sans nous annoncer, disait la comtesse au capitaine.

— Ma belle cousine! pensa Bernard, il ne faut pas qu'elle me vole ici.

Et il se jeta derrière un buisson de élématis.

Madame Chardin et M. de Chalouse passèrent à quelques pas du guetier.

— Mourir par une si belle nuit lorsqu'on a tant de jeunesse et d'aveur, disait la comtesse... n'en frissonnez-vous pas? Mal, j'ai peur! Ah! l'annoy, mon cher capitaine, l'annoy! de quels crimes ne peut-on pas l'accuser!

— Il est si riche, répondit Chalouze avec sa pointe habituelle de raillerie, qu'on lui prête de tous côtés; mais vous, tant aimée, vous ne devriez pas le calomnier... de votre part, n'est-ce pas?... de l'usure...

— Ah! ah! se dit Jules Bernard en sortant de sa cachette et lorsqu'il eut perdu de vue la comtesse: ah! ah! nous en sommes déjà là!... une heure avant minuit et courait à deux! Voilà la farce, ô Phébé!... la belle nuit, en effet, pour sa seigneurie Jean Chardin, lieutenant général, comte de l'empire, grand-officier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres, si j'en crois ma trop belle cousine... Très-bien! très-bien!! très-bien!!!

Sur cette triple répétition, graduellement accentuée, Jules Bernard sortit du jardin pour aller nuire, soit au lit, soit en plein air, de formidables projets que nous raconterons, tantôt que mal, dans ces annales de la jalousie.

VII

Lorsque la comtesse entra dans la maison du docteur, elle fut effrayée de la confuse agitation qui s'y produisit. En effet, le cri de Cazille et le mot sinistre de Jules Bernard: « C'est la hui! » avaient déterminé une sorte de panique chez les uns, et développé jusqu'à la violence chez les autres, cette curiosité bête qui se plait à tout regarder, même l'agonie.

Les discours du salon s'étaient éparpillés un peu partout, et si les allants et les venants, comme des abeilles effarées, attendaient la fatale nouvelle.

Madame Chardin connaissait les êtres du logis, car il y avait peu de jours qu'elle était venue faire visite à Marinette, belle alors d'une santé florissante, et la jeune fille lui avait montré, non sans quelque vanité, les coins et les recoins de cette maison proprement dite elle était assurément la plus charmante.

— Mon Dieu! madame, demanda la comtesse à la première femme qu'elle rencontra, est-ce que j'arrive trop tard?

— Ah! la pauvre chère demoiselle... on dit que c'est fini! et...

— Voyez par vous-même, interrompit Chalouze: nous sommes au pays de l'exagération.

La comtesse monta rapidement l'escalier tout embarrassé qu'il était, et Chalouze, l'ayant vue disparaître, alla l'attendre dans le jardin pour faire le contact des badands qui, déjà, l'examinaient de la tête aux pieds.

Arrivée devant la porte de la chambre de mademoiselle Parmentier, madame Chardin vit un homme agenouillé contre cette porte et l'oreille appliquée à la serrure. Cet homme se leva brusquement et s'écria d'une voix étranglée par l'angoisse:

— Ma tante... ah! c'est bien à vous d'être venue... entrez, entrez vite... je ne le peux pas, moi... je ne le peux pas... ne fermez pas la porte tout à fait... je vous en supplie, ma bonne tante... que je puisse non pas voir, mais entendre!

— Oui, mon ami, oui, répondit la comtesse profondément ému de ce trouble, accusant une douleur si vraie. Je ferai mieux, ajouta-t-elle; attendez-moi, et je vous apporterai une consolation, de quoi espérer.

La jeune femme pesa lentement d'une main tremblante sur le bouton de la porte, et tendit en même temps son autre main à son neveu.

Landry mouilla de deux grosses larmes le gant qu'il venait de porter respectueusement à ses lèvres, et comme la comtesse se glissait dans la chambre de la malade, il embrassa d'un seul coup d'œil, devinant ce qu'il ne pouvait pas voir, tout ce qui se passait dans ce lieu funèbre, où la nature livrait à l'immortelle mort un combat désespéré.

Il eut saisi dans le mouvement, dans le silence, dans l'atmosphère même de cette chambre désolée, comme un

signe, un indre, une lueur de l'intervention divine, et son cœur palpita violemment.

Le poète qui, le premier, a parlé des yeux du cœur, n'a fait que donner au nom à cette lumière dont la flamme brûle en nous, à notre insu, et ne nous éclaire qu'aux rares, mais solennels moments de notre existence. Il y a des jours, et ce sont habituellement des jours de danger, où la vue de l'homme, douée d'une puissance surhumaine, plonge dans des ombres mystérieuses pour y déviler d'imperceptibles vérités. Les grands sentiments dont le cœur est le dépositaire sacré ont seuls le privilège de ces illuminations soudaines; l'amour, la tendresse maternelle, la pitié filiale et la foi, ne sont guidés, à certains moments, que par les yeux du cœur. C'est avec ces yeux que les âmes se devinent et que le mourant voit son Dieu.

Landry ne s'était pas trompé. Une sorte de miracle s'opérait dans la maison du docteur. Mademoiselle Antoinette revenait à la vie, et le regard ébloui, mais lucide, du médecin, venait de saisir un gage de la victoire qui rendait un ange à toutes ses affections terrestres.

La comtesse entra, comme un oiseau, dans la chambre de mademoiselle Parmentier, et se posa en silence au pied du lit, autour duquel étaient groupés le docteur, le curé et la bonne Cazille. Seule, l'excellente femme s'aperçut de la présence de madame Chardin, et la pria, par un geste, de fermer tout à fait la porte derrière elle. Elle eut sur-le-champ, non sans regrets pour son neveu, et, reprenant sa première pose, n'eut pas écarté le rideau qui lui cachait la malade, elle regarda fixement Cazille afin de l'interroger à la muette.

La pauvre servante avait rangé de visage depuis quelques heures. La belle gaieté de son sourire avait fait place à une exaltation nerveuse qui tirait ses joues, les allongeait et les creusait. Ses yeux, enfoncés et rouges pour avoir trop pleuré, avaient un éclat sec et vitreux.

C'est ainsi que la bête fauve attaquée doit regarder son ennemi. Cazille, agenouillée près de sa chère demoiselle, et renversée sur ses talons, semblait regarder, dans la sombre alcôve, la mort, cette énorme affamée des dix-neuf ans de Marinette.

A la question de la comtesse, Cazille répondit à la fois par un léger soupir et par un mouvement du front vers le ciel. Madame Chardin frissonna et se tourna vers le curé Dubois. Ce saint homme, un crucifix dans les mains, prit avec tant de ferveur, que, tout en Dieu, il ne voyait plus rien à ses côtés. Son visage altéré, mais calme dans son altération, ne fut d'aucun secours à l'inquiétude de la comtesse, inquiétude croissante, car ce crucifix sur lequel la foi du père versait la prière paraissait devoir passer bientôt dans des mains jointes et à jamais refroidies.

La comtesse, enfin, arrêta son regard sur le docteur, et un rafraîchissement inattendu courut délicieusement dans tout son être. L'homme du ciel et la servante fidèle ne se doutaient pas encore de ce que le médecin venait de reconnaître, mais la comtesse était de si d'hérétique instinct, qu'elle devint ce que cachait cet enivrement silencieux, et un apaisement lointain, d'un heureux père rappelé, non moins que sa fille, à la vie.

M. Parmentier était enclavé à mi-corps par le chevet du lit contre lequel il s'appuyait des deux bras. Il portait la tête en avant pour mieux suivre, sur le front, sur les joues, sur les lèvres et dans les yeux de sa fille, le phénomène du réveil de la nature. Fréquemment il abaissait l'une de ses mains pour toucher, ou plutôt pour effleurer le poils de Marinette. Quelquefois il se penchait à perdre l'équilibre, pour approcher son oreille du socle de la malade; et ce fut après l'un de ces mouvements, au moment où il se redressait, que la comtesse surprit, sur ses traits ravagés, le frémissement de son esprit, de son âme, de sa chair et de ses os. La malade retirait, lentement, de la tombe le pied qu'elle y avait si précipitamment engagé. — La fille de Jaur resuscitait.

La peinture réussit quelquefois à inonder d'une lumière

mystique le front des martyrs. Le rayon céleste y déchire les nuges amassés par la douleur, et, dans sa douce antréole, il est aisé de voir que l'âme ne souffre pas des tortures du corps, que l'homme a fini, que la béatitude commence! Ce fut ainsi que le noble visage du docteur Parmentier apparut à la comtesse.

Il était resplendissant de clarté divine, et l'extase y régnait. Un voile humide scintillait dans les yeux de cet heureux et malheureux père; sa bouche intait contre l'expression d'un sourire; et bientôt, deux grosses larmes sillonnèrent l'une après l'autre ses joues et tombèrent, lourdement, sur l'oreiller de Marinette.

A ce bruit, le curé leva la tête; mais comme il faisait un signe suppliant pour exhorter le docteur à plus de résignation, il sentit lui-même ses yeux se gonfler, car M. Parmentier le saisit par la main et lui dit tout bas, du cet harmonieux son de voix qu'aucune note ne saura jamais rendre!

— Sauvée! Dieu me sourit!... sauvée!

Cazille entendit ces mots et se redressa brusquement:

— Jésus! mon Dieu! dit-elle, est-ce que vous nous feriez cette grâce?

— Oui, oui! répondit le docteur... j'ose en répondre... Mais pas de bruit... du calme, du repos... Ma bonne Cazille, renvoyez tout le monde, remerciez tout le monde... allez... Ah! madame la comtesse, ajouta-t-il en s'interrompant: mille pardons, je ne vous avais pas aperçue... vous étiez là depuis longtemps peut-être?

Madame Chardin fit un geste affirmatif, et, joignant les mains, elle montra qu'elle avait employé le temps en prières.

— Merci! merci! tout a été entendu là-haut, car c'est de là-haut qu'elle me revient, la pauvre chère bien-aimée... Oh! ma fille! Ma fille! Vous désirez la voir, madame, ne bougez pas... elle n'est point endormie, mais c'est un assaïssement général qui ressemble au sommeil... C'est du repos... Ecartez tout doucement le rideau. Voyez comme elle est toujours belle, malgré sa pâleur et les agitations convulsives de son doux visage... Cazille, mon amie, allumez la veilleuse, éteignez la lampe. Il nous faut presque de l'obscurité. Mon Dieu! tous ces carieux font bien du bruit dans l'escalier... Il nous faut cependant du silence... et un silence absolu.

Le docteur parlait ainsi, par phrases décomposées, l'espoir débordant de son cœur et il avait, lui tout le premier, grand besoin du calme qu'il réclamait pour sa chère malade.

La comtesse avait écarté le rideau du lit et contemplé, avec un frisson de pitié, cette belle jeune fille qui lui apparut comme endormie dans les bras d'une mort sereine. Les yeux de Marinette étaient ouverts, fixes, mais doux et singulièrement agrandis par la souffrance. Ses longs cils remplissaient d'ombre la profondeur des cavités creusées par cette foudroyante atteinte d'un mal dont la cause était encore mystérieuse. Ses cheveux d'or, échappés de la simple cornette qui les avait emprisonnés dès le matin, s'étaient en flots abondants sur son oreiller, sur ses épaules et sa poitrine; la figure, d'un ovale qu'on eût dit découpé dans du marbre, paraissait frappée d'une vague stupeur, et ses lèvres décolorées, chastes interprètes de pensées toujours pures, indiquaient, par de légers frémissements, que, dans cette tête d'ange évanoui, l'esprit vivait, s'agitait, se défendait, et refusait au néant son dernier soupir.

Madame Chardin mit un doigt sur ses lèvres en signe d'obéissance à la recommandation du docteur, et, saluant le bon curé, elle sortit de cette chambre, où il lui semblait que le bon Dieu venait d'entrer.

— Réjouissez-vous, mon cher Landry, dit-elle précipitamment à son neveu qu'elle retrouvait adossé, près de la porte, contre la muraille du corridor; — elle est sauvée...

— N'essayez pas de me tromper, ma tante, ce serait un crime...

— Non, mon ami; non, je ne vous trompe pas. C'est M. Parmentier, lui-même, qui m'a donné cette bonne nouvelle que je suis bienheureuse de vous apporter, croyez-le...

— Ah! ma chère tante, s'il était, par malheur, devenu fou?

— Qui?

— Le pauvre père!

La comtesse éprouva un frisson d'inquiétude. Elle n'avait pas songé à cela, et, se rappelant le triste état dans lequel elle venait de voir la malade, elle pensa que le malheureux amant pouvait bien avoir dit vrai; que le pronostic du médecin pouvait n'être qu'un mensonge de la raison d'un malheureux père devenu fou de désespoir.

— Vous m'effrayez, reprit-elle, et ce n'est pas généreux.

— On a vu de ces horribles phénomènes...

— Fî donc! ne pas croire à la protection, à l'intervention de la Providence, c'est de l'impiété.

— Oh! ma bonne tante, ma bonne tante, s'écria Landry, je ne demande qu'à croire... Pour que la nouvelle soit vraie, je donnerais ma vie, tout mon sang... j'ajouterais mon âme, si je ne craignais d'offenser le ciel dont le secours m'est si nécessaire.

— Vous êtes un brave garçon, mon ami, et vous en serez récompensé... Allons, venez, accompagnez-moi jusqu'au jardin; j'étouffe, j'ai besoin d'air... Votre incrédulité m'a suffoqué.

Cazille apparut au sommet de l'escalier au moment où madame Chardin en descendait les dernières marches, et il fit beau voir comment elle s'y prit pour mettre à la porte tous ces badauds qui avaient continué de tenir séance dans cette maison, d'où le deuil devait sortir sur leurs talons.

La vaillante femme retrouva en peu de minutes toute sa verve et sa rapide loquacité. Elle jeta, dans la niaiserie troupeau des débouverts, les fusées poissées de ses lazars, et, mêlant les compliments aux rouffades, les remerciements à l'ironie, le rire aux soupirs, voire certains jurons aux mâles accents de sa joie impétueuse, elle fit l'intelligent métier de ces chiens qui rassemblent les moutons éparés, et les précipitent, s'escaladant les uns les autres, par l'étroite ouverture de la bergerie.

Ainsi s'en allèrent les bonnes gens du Ronillac, sans demander leur reste, et faisant au contraire joyeuse mine sur cette assurance qui leur était donnée du prochain rétablissement de mademoiselle Parmentier, dont les plus avisés d'entre eux avaient, hélas! entrevu les funérailles. La comtesse, le capitaine et Landry s'étaient tenus à l'écart, dans un coin du jardin, pour assister à cette impétueuse déroute. Cazille les aperçut lorsqu'elle revenait de donner un tour de clef à la grille, et M. de Chalonzeau lui dit:

— Qu'est-ce donc qui vous met si fort en colère, ma chère femme?

— C'est la joie, monsieur, rien que la joie. Figurez-vous que tout ce monde-là n'est venu ici que par curiosité. Comme on ne les reçoit jamais que dans le cabinet, ils se sont empressés d'enlever le salon. Tout est fête pour ces commodes, même les derniers moments d'un chrétien; et je parle qu'il y avait là deux ou trois bonnes dévotes qui, déjà, se plaisaient à voir l'église pleine de cierges pour l'enterrement de notre chère demoiselle.

— Comme c'est naturel! glissa le capitaine à l'oreille de la marquise, et que madame votre mère ritait de cette vérité classique.

— Heureusement, reprit Cazille en pincant à la dérobée la main de Landry, heureusement qu'on nous y verra à l'église, mais pour autre chose... et en belle robe blanche avec un gros bonnet... Grandeur du ciel! madame la comtesse, que c'est donc bon de savoir hors de danger cette chère belle petite, ce doux agneau du Tout-Puissant. Si vous saviez comme ça l'a pris... c'est effrayant tout de même.

— Je l'avais vue ce matin à travers la grille, dit Landry, elle avait de belles joues roses.

— Pardienn! elle les a eues roses jusqu'à deux heures de l'après-midi. Quand le général est venu nous voir, elle était parue gaie comme une alouette, pour la métairie de Perron où le père Latate rendait ses vilains comptes à

M. le curé; quand elle est revenue... dame! elle ne tenait plus sur ses jambes...

Le curé entra dans le jardin, et arrêta Cazille, il lui dit que le docteur avait besoin d'elle, quoique tout allait bien.

— Monsieur le curé, je racontais à madame la générale comment cette terrible et singulière maladie est venue à notre demoiselle.

— Eh bien! allez vite. Je vous remplacerai pour ce récit... Permettez-moi de vous accompagner, madame la comtesse; chemin faisant, je vous dirai ce que je sais de cette mystérieuse et cruelle aventure.

— Je suis peut-être de trop? demanda timidement Landry.

— Non, mon ami, répondit, après quelque réflexion, le bon prêtre; vous êtes discret, vous êtes intelligent, vous êtes bon, vous nous aiderez donc à chercher, à deviner ce que M. Parmentier renonce à découvrir, car le vieux Lataste est mort, et Dieu sait ce qui s'en est allé avec lui!

VIII

La route de Rouillac au château s'enroulait aux flancs de la colline qui dominait la promenade.

Elle était bordée d'une forte haie d'épines et un homme pouvait parfaitement esquisser à l'abri de cette haie sans être aperçu des piteux engagés sur la route. Un sentier de culture courait tout le long des épines sur une terre fraîchement remuée, molle par conséquent et sans sooriété.

Lorsque la comtesse eut quitté la maison du docteur, elle pressa le curé d'achever la narration interrompue de Cazille.

— Je ne demande pas mieux, répondit le prêtre; mais nous sommes ici exposés à tous les vents, gageons la côte; je tiens à ne parler que pour vous seuls.

— Eh bien, commençons-là, lorsque le groupe eut atteint le point de sursucre que la haie dont nous avons parlé faisait au pied de la côte, et par un quartier de roche, avec le plateau de Rouillac, je renonce à deviner la cause réelle de ce grave événement. Ce matin, mademoiselle Parmentier était dans un état de santé parfait, et dans moins d'une heure elle s'est trouvée à la mort.

— Ne sommes-nous pas soumis, tous tant que nous sommes, interrompit de Chalouze, à ces fureurs capricieuses de la nature, et la médecine devrait-elle, pas plus à Rouillac qu'ailleurs, hésiter à reconnaître, par le caractère même du malade, le nom qui lui appartient.

— Ne vous y trompez pas, monsieur le capitaine, reprit avec douceur le bon curé, nous possédons à Rouillac un médecin fort habile qu'on nous envie de très-loin. Donc, ce n'est ni le caractère, ni le nom de la maladie qui sont ici en question. Mademoiselle Parmentier est atteinte d'une méningite cérébrale.

— Ciel! s'écria Landry, qui avait, mais sans le moindre succès, voulu mordre à quelques études médicales : Ce n'est pas seulement grave, c'est mortel, toujours mortel...

— Rassurez-vous, mon ami, dit le curé en souriant, notre médecin de campagne en sait plus long que vous et moi sur ce sujet, et puisqu'il répond de la maladie, nous devons nous en rapporter à lui. Or, voici ce qu'il m'a dit, à l'heure même où il croyait tout perdre.

Je le laisse parler :

« J'ai été pendant quelques instants en défaut; je n'ai pas sur-le-champ reconnu la méningite. J'ai été surpris comme une sentinelle distraite est surprise par un ennemi audacieux et rusé.

« Si l'on s'est agi de tout autre malade que ma fille, je me serais mieux tenu sur mes gardes; mais connaissant à fond le tempérament et le caractère de mon enfant, j'étais à mille lieues du vrai. J'ai cru à un simple accident cérébral. L'erreur ne s'est que trop prolongée, hélas! et quand je vous ai écrit pour vous appeler, c'est que déjà je jugeais

votre ministère plus utile que le mien. Rieuse, l'âme coujournée, sans soucis aucuns, sans préoccupations, s'aimant que son père, ses oiseaux, ses fleurs et nos rares amis, où na pauvre chère Antoinette a-t-elle pu prendre le germe du fléau qui va l'assassiner dans la fleur de son plus beau printemps?

« Où et comment s'est amassé le usage, d'où part ce coup de foudre horrible? Je m'y perds... Ma raison pleure avec mes yeux qui n'y voient plus!... J'étais allé, dans la matinée, par pur devoir professionnel, visiter une dernière fois le métyer de Perron dont l'heure avait sonné là-haut! Ce vieillard conservait tout son jugement et il se sentait près de sa fin. Il désira, cédant à mes conseils, purger, entre vos mains, sa conscience un peu trop chargée, si j'en crois les bavards de la commune; mais il mit une condition à son obéissance : « Monsieur le curé est un saint homme, « me dit-il, et j'ai pleine confiance en lui, mais si vous « voulez que je m'en aille en paix de ce monde, envoyez- « moi mademoiselle Marinette dès que j'en aurai fini avec « mon confesseur. »

« Ce caprice d'un mourant me sembla bizarre, et comme j'hésitais à m'y rendre, le vieux Lataste ajouta :

« — Mademoiselle Marinette est le bon ange du pays; sa douce petite voix fait du bien à tout ce qui souffre, et je suis persuadé qu'après l'avoir écoutée de tout mon cœur, seulement pendant quelques minutes, je serai mieux préparé à paraître devant le grand Juge.

« Il eût été cruel et impie de me refuser à ce vœu. Ma fille, d'ailleurs, est de grand courage; les sinistres approches de la mort ne l'ont jamais effrayée, et je l'ai vue, maintes fois, porter d'elle-même de pieuses consolations aux malheureux que mon art avait condamnés. Je lui fis donc part de la demande du pauvre métyer, et elle se hâta de courir à Perron, d'où vous sortiez, m'a-t-on dit, lorsqu'elle y arriva.

« Quand je revins du château, Marinette n'était pas revenue. L'heure pressait cependant, car le général nous attendait pour dîner, et, quoique ma fille ait dû se faire belle pour cette circonstance, je n'aurais pas voulu que, arrivant en retard, on pût l'accuser d'excès de coquetterie dans ses ajustements.

« Cazille avait préparé toute la toilette de sa chère demoiselle; elle se lamentait, chargeait l'âme du vieux Lataste d'un péché de plus en portait à son compte le reproche qu'allait mériter Marinette, et, finalement, elle me poussa sur le chemin de Perron.

« Tenez, me dit le pauvre père en me montrant dans la chambre de Cazille, où nous causions à voix basse, tout le frais étalage des vêtements que devait mettre sa fille, voilà cette robe blanche, ce petit chapeau garni de bleuets, ces souliers de satin qu'on dirait faits pour Cendrillon; ces rubans, ce bouquet de roses, et cette large ceinture où devait disparaître sa taille élancée. Les voila, ces objets qui, pour la plupart, sont œuvre de ses petites mains délicates autant qu'habiles. Et dire que robe, rubans et fleurs, ne serviraient plus qu'à la parer morte! que tout cela s'effondrera dans une tombe jalouse de sa beauté à elle, de sa candeur, de sa jeunesse, de ses charmes, de son bonheur et de mon orgueil à moi... Horreur, c'est impossible. Et cependant... elle se meurt!... Elle se meurt, et je ne puis rien pour la sauver, moi, son médecin, moi, son père!... moi qui ai tant et tant prié! » murmura ce malheureux homme avec une amertume qui me glaça, car j'y eus surpris la défaillance d'une âme échappant à son Créateur par la révolte de la foi torturée.

— Ah! mon père, vous nous faites frissonner! interrompit la comtesse.

— Je vous certifie, madame, que ma voix ne sait pas rendre la sombre désolation de M. Parmentier. En lui, tout frappait d'épouvante; le savant maudissait l'impuissance de son art, et le fidèle se débattait à son Dieu. Les deux croyances qui l'avaient exalté jusqu'alors l'abandonnèrent à la fois :

« — Médecin, s'écria-t-il comme réveillé en sursaut par l'excès de la douleur, tu n'es qu'un ignorant; chrétien... »

Il n'acheva pas; mais au flet débordant de ses lèvres je pus connaître sa pensée... J'en demandai pardon au ciel pour tant de misère aveuglée !

« — Eh bien ! reprit le docteur après une pause pendant laquelle il était allé, sur la pointe des pieds, écouter la respiration de sa fille; eh bien ! que vous disais-je ?... Ah ! m'y voyez... Donc, Cazille me poussa sur la route de la métairie. Je me mis à graver le coque, et j'étais à moitié chemin lorsque l'aperçus Marinette. Elle venait à moi, donnait le bras, — ce qui m'étonna fort, — à l'un des valets du maître. A mesure qu'elle approchait, son pas me semblait ralentir. Quand je fus à portée de la voix, je lui criai de se hâter. Elle parut d'abord obéir à cet appel; mais sa marche ne tarda point à redevenir traînante et comme gênée. Je pris la course.

« — Que t'est-il arrivé ? demandai-je tout halestant.

« — Rien, père, absolument rien.

« Je remerciai le valet.

« — Le vieux Lataste est mort, me dit Marinette; il est mort sous mes yeux... Ce spectacle m'a fait grand pitié.

« — Quel besoin ce diable d'homme avait-il de l'aller attrister ! m'écriai-je.

« Alors, chose étrange à laquelle je ne me donnai, dans le moment, ni le soin ni le temps de réfléchir, Marinette me regarda avec une indéchiffable expression. Il y avait de tout dans ses yeux : de la honte, du chagrin, de la peur, de la dénoncé, et comme un reflet d'indignation. Singulier mystère, mon Dieu ! C'est maintenant que je me rappelle les attitudes multiples de ce regard, et j'en suis troublé ! Qu'ai-je donc à me reprocher vis-à-vis de ma fille ? Rien, si ce n'est de lui partager l'adoration qu'on doit à la seule divinité.

« Elle répondit ensuite avec sa douceur habituelle à mon exclamation :

« — Ce malheureux et non pas ce diable d'homme a bien fait de tenir à me voir, si j'en juge par le calme apparent de sa dernière heure. Il avait beaucoup de se reprocher, selon son propre avis, et, fiction de mourant, il lui a semé que j'avais mission de renforcer en lui l'espérance et le courage dont son confesseur venait de l'armer... Enfin, ajouta-t-elle avec une mortelle indécision, il est mort... ne parlons plus de lui... marchons vite, puisqu'on nous attend.

« Et elle fit un effort pour presser le pas; mais bientôt, s'appuyant de tout son poids sur mon bras, elle me dit :

« — Je me sens bien fatiguée... pourrais-je aller jusqu'à la maison ? Est-ce que le soleil ne va pas se coucher... il brille et m'éblouit.

« Je la regardai avec frivole, sa figure était légèrement injectée de taches rouges, les artères temporales avaient des battements irréguliers et répétés. C'était le début d'une congestion cérébrale, mais je ne sus pas m'arrêter à cette pensée.

« J'attribuai ces symptômes de désordre à une trop vive émotion, à la précipitation de la marche; puis suis-je et que vous dirai-je... j'étais frappé d'un tel aveuglement, que lorsque je vous priai de m'exposer au château, je m'oubliais encore dans une sécurité perfide.

« Ce fut Cazille qui me tira de ma fatale erreur.

« — La demoiselle est plus malade que vous ne croyez, me dit-elle en accourant dans mon cabinet. Depuis que je l'ai mise au lit, elle se plaint de migraines violentes, ne fait que s'agiter et a du délire. Il y a des nuits qu'elle répète sans cesse, et ses yeux sont, alors, comme des charbonnets ardents, elle qui les a si doux d'habitude, bonté du ciel !

« Je jetai un grand cri, car j'étais ébloui, et je me précipitai dans la chambre de ma malheureuse enfant.

« Là, je vis tout le mal... il était déjà trop tard. Marchant avec son effroyable rapidité, la méningite avait envahi déjà tout le siège cérébral. Le délire passait du calme à l'agitation et, à de rares intervalles, des éclairs de lucie-

dité lui succédaient. — Ai-je parlé ? Ai-je dit quelque chose ? demandait-elle alors à Cazille. Car, phénomène douloureux, ce n'était pas moi, mais sa nourrice qu'elle cherchait des yeux quand la raison lui revenait. Je finissais signe à Cazille de nier le vrai, et la malade paraissait heureuse de cette affirmation.

« Cependant le délire n'était pas muet; il constatait, au contraire, un grand désordre par l'incohérence de propos souvent répétés : « Trois pas à droite... mon lit... Pardon !... » « Ma sœur !... Lui ! pardon, mon Dieu !... Riche, trop riche... lui !... Trois pas à gauche... » « Voilà ce qu'elle disait, et son insistance à demander compte de l'extravagant langage de sa sœur eût renseigné sur la cause de sa maladie s'il y avait eu quelque assemblage raisonnable à faire de ces maux décousus. »

« — Mais sommes-nous bien seuls ? demanda le curé en s'interrompant avec une sorte d'inquiétude. Je crois avoir entendu marcher derrière nous.

« Personne, répondit le capitaine, après s'être retourné.

« Personne, ajouta Landry. Continuez, monsieur le curé; en ma qualité de vieux chasseur, je me connais au bruit des champs; nous aurons fait peur à quelque lapin blotti dans ce fourré d'épines qui longe la route.

« J'ai fini, reprit le curé. M. Parmentier, appelé par Cazille, ne quitta plus le lit de son enfant, et quand nous répétâmes cet entretien, mademoiselle Marinette n'était plus en danger de mort. Aussi, le docteur, tout à la fois, est-il beaucoup moins occupé de la cause de la catastrophe que de son heureuse et prochaine terminaison. « Je ne sais toujours qu'en penser, m'a-t-il dit tout à l'heure en me quittant, et si je ne craignais pas d'offenser Dieu, je croirais que le vieux Lataste, qui a passé, sa vie durant, pour un méchant homme, s'est plu à troubler le cerveau de ma fille par la révélation de quelque crime. D'ailleurs, puisqu'elle revit, nous saurons bientôt la vérité. » En bien, madame, que pensez-vous pouvoir conclure de tout ceci que je vous ai fait ? demanda M. Dubois en s'arrêtant et posant un pied sur un rocher qui, du bord de la route, s'avancant, comme un cap par-dessus la lune, dans le champ voisin.

« J'ai peu de goût pour le merveilleux, répondit la comtesse, et je vois un accident fort naturel dans la maladie de mademoiselle Parmentier. Cette jeune fille aura été frappée par le spectacle de l'agonie du vieux maître, et il est plus que probable, selon moi, que dans ses accès de fièvre chaude, elle aura répété des mots qu'elle avait entendus prononcer par le marquis. Pourquoi donc s'ingénier à se créer des chimères ? N'est-il pas plus sage, monsieur le curé, de se réjouir lorsque Dieu nous laisse ce qu'il semblait vouloir nous prendre. Mademoiselle Parmentier était à toute extrémité, la voilà en bonne voie de guérison; de quoi son bonheur peut-il lui coûter ?

« C'est bien vrai, ma tante ! s'écria Landry, qu'importe la cause du danger, puisque le danger est vaincu.

« Oui, reprit le curé, mais si la cause menace toujours, le danger ne disparaîtra-t-il point ? Il est évident pour moi que Lataste... Mais pardon, l'intérêt que je porte à la famille Parmentier m'allait faire oublier que je suis prêtre, qu'à ce titre, j'ai reçu une confession en *extrema*, et que, si, par un sacrifice, cette confession ne peut plus aujourd'hui être soumise à mon examen et discutée. Néanmoins, mes amis, réfléchissez à tout ce que je vous ai dit. Il me semble que la foudre a grondé sur la tête du bon docteur, mais qu'elle a seulement grondé, puisque mademoiselle Parmentier est sauvée; il me semble que je l'entends rouler encore au loin et je crains son retour.

« Et vous n'êtes pas seul à le craindre, interrompit de Chalouze. Il y a évidemment une lacune dans votre récit. L'écume que vous ne pouvez pas remplir, car le docteur ne vous a pas conté les terribles terreurs de son âme.

« Les terreurs de son âme ? dit la comtesse, mais il n'y a que joie et béatitude dans votre âme envinée.

« Détrompez-vous, madame, le médecin est sûr d'avoir

salué sa malade, le père n'est pas certain d'avoir retrouvé sa fille, et, dans ce doute, quel d'amertume! que de désolation!

— Allons, bien! vous aussi, capitaine, vous voilà dans le noir! s'écria Landry; permettez-moi de croire que, comme moi, vous ne voyez goutte dans cette histoire.

— Mon cher monsieur, répliqua le marquis en souriant, vous avez sur les yeux, et pour cause, un bandeau charmant dont vous faites bien de vous servir. Ne rêdez-chez pas, c'est de votre rôle, mais ne trouvez pas mauvais que, sans vous consulter, monsieur le curé et moi, nous prenions quelque soin de la convalescence de mademoiselle Marinette et de la maladie de M. Parmentier.

Des gens arrivant du château mirent fin à cette conversation qui menaçait de se prolonger fort avant dans la nuit. Le général et madame de la Roche, inquiets de la trop longue absence de la comtesse, envoyaient au devant d'elle.

Le groupe se sépara.
— Que nous a-t-il donc raconté en dernier lieu? demanda Landry au curé tout en cheminant vers le village. Il veut soigner la convalescence de mademoiselle Marinette et la maladie de M. Parmentier.

— Sans doute, répondit gravement M. Duhois, et ce qu'il a dit la prouve en lui un grand esprit de pénétration; à l'heure qu'il est, le père est peut-être plus malade que sa fille, et, à coup sûr, à moins d'un miracle nouveau, les deux infortunés souffriront longtemps l'un et l'autre.

— Mais c'est à croire que la fièvre cérébrale règne dans le pays et que tout le monde en est atteint, s'écria encore Landry. Voilà que vous parlez par paraboles, monsieur le curé, comme si vous étiez en chaire. Expliquez-vous, de grâce, ou bien c'est à mon tour d'entrer à l'hôpital.

— Je ne peux pas m'expliquer avec vous, monsieur Landry, parce que vous êtes partie intéressée...

— Et en quoi?

— N'aimiez-vous pas mademoiselle Parmentier?

— Oui, de toute mon âme.

— Alors... votre votre chemin, mon jeune ami, et voilà le mal. Séjournons-nous, ayez du calme, priez, ayez, espérez et dormez en paix... Je vous promets de veiller sur cette chère maison, qui peut-être un jour sera la vôtre. Adieu!

Landry resta pendant quelques instants immobile et pensif, les yeux tournés vers la maison du docteur, que le dernier geste du bon curé lui avait montrée; puis il alla rôder aux environs de ce logis, sur lequel de noirs présages amassaient des tempêtes, lorsqu'il y faisait entrer, lui, dans les illusions de son cœur, les joies éternelles que rêvent les amoureux.

Au moment où la comtesse et le capitaine de Chalouze s'étaient séparés du curé et de Landry, un homme sortit de derrière le rocher où les promeneurs de nuit avaient fait leur dernière halte. Cet homme hésita pendant quelques instants entre deux directions; puis, regardant la comtesse s'éloigner, il se dit :

— J'en sais assez sur son compte; allons au plus pressé.

Il redescendit la côte, suivant de loin le curé Duhois et Landry, et, dérobant sa marche avec précaution, il tourna le village, dans lequel il rentra par la porte opposée au château. Comme il arrivait devant la maison de la famille Bernard, un homme assis sur le banc de pierre qui était dressé contre la porte de cette maison se leva, et lui dit :

— Tu me fais passer une belle nuit blanche, mon garçon, et j'étais fort inquiet à t'attendre.

— Toute peine a sa récompense; ne vous plaignez pas. Ma mère est-elle couchée?

— Sans doute.

— Alors donne la réveiller. Nous avons à tenir conseil.

— Comment! à cette heure?

— Oui, oui, faisons vite.

— Tiens! eh! mais... il est nu-pieds... quelle folie!

— Si les états avaient des bottes, ils ne prendraient jamais de souris.

— Par cette saison! tu vas attraper une maladie.

— Rassurez-vous; j'ai attrapé mieux que cela. Entrons vite; j'ai ma chausserie, puisque vous y tenez, et je vous rejoindrai chez ma mère dans deux minutes.

IX

Pressé par son fils, Saturnin Bernard entra brusquement chez sa femme qui, vu son état de souffrance, entretenait une veilleuse près de son lit.

— Tu ne dors pas? demanda l'époux.

— J'ai autre chose à faire.

— Quoi donc?

— À réfléchir, pardienne! à calculer, à combiner... Tu es bien heureux, si tu n'as pas de soucis, si tu n'as rien à prévoir, rien à craindre, rien à espérer... Mais pourquoi es-tu debout et quel vacarme fais-tu dans la maison?

— Je n'en suis rien... c'est pour le savoir que je suis venu te réveiller... Jules te demande la permission d'entrer ici?

— Pourquoi tant de façons?...

— Dame! C'est un homme à bonnes manières, lui aussi.

— Qu'il vienne donc bien vite, ce cher enfant; lui serai-je arrivé quelque chose de fâcheux?

— Entre, dit Saturnin en entr'ouvrant la porte.

Jules Bernard se présenta sur-le-champ. Il était en habit noir et cravate blanche, comme nous l'avons vu au dîner du général, mais ses pieds étaient chaussés de pantoufles.

— A la bonne heure! s'écria Saturnin, tu es, au moins, les pieds au chaud, tandis que tout à l'heure...

— Tout à l'heure, quoi donc? demanda madame Bernard, fort étonnée de la toilette à la fois cérémonieuse et négligée de son fils.

— Il va nous dire ça en détail... reprit Saturnin. Allons, mon fils entame la narration, car je suis outragé, parole d'honneur.

— Qu'est-ce que vaut la médaille de son Lataste? commença Jules en se plongeant avec lassitude dans un fauteuil en paille qui était de grand luxe à Roullière, et réservé, comme tel, à la douchette maîtresse du logis.

— Ben! fit Saturnin, j'ai arpenté Perron l'an dernier, ça vaut vingt-cinq mille francs pour qui sait sechaier; pour tout autre, mettons trente mille... encore faudrait voir.

— Eh bien, mes amis, ne voyons rien du tout et dépêchons-nous de donner trente mille francs de rente militaire.

— Minute! s'écria l'éveillé Saturnin. Le bien valait de vingt-cinq à trente mille lorsqu'il n'était pas à vendre. Aujourd'hui c'est bien différent, autres temps autre argent. Le vieux Lataste a deux neveux qui ne sont pas du pays; il serait pressé de partager et de fricoter l'héritage. Perron ne vaut donc plus que quinze à vingt mille.

— C'est juste ça, mon ami, ajouta madame Bernard.

— Je ne m'étonne plus que vous ne soyez pas riches, riposta Jules, car, je le vois, vous n'entendez rien aux affaires. Veuillez me prêter quelque attention.

— Parle, mon chéri! s'écria l'épouse Bernard, qui ne voyait rien de beau, rien de séduisant comme son fils qu'elle aimait avec l'aveugle passion d'un sauvage pour son fétiche.

Madame Bernard se hissa sur son oreiller, croisa ses longs bras sur sa poitrine amaigrie, et comme une couleuvre dressée sur sa queue, elle attendit les premières paroles de son charmer.

C'était, au physique, une laide créature; regard faux, tête à malice, prestance antilopeuse et longue enlure; l'excellente baronne de la Perrière l'avait peinte en deux traits: « Véritable air de singe et faux air de girafe. » Quant à sa valeur morale, nous allons l'apprécier en continuant.

Saturnin Bernard se mit à califourchon sur une chaise; le chapeau campé en arrière et sur l'oreille, le front pâle,

profond, luisant et caressé par trois mèches de cheveux gras, que la brosse visitait aux seules fêtes carillonnées; une main passée sous le gilet, l'autre appliquée contre l'échine, à l'instar du grand homme dont les républicains de 1830 se rapprochaient depuis que les trois journées leur avaient donné un roi, cet homme faisait image vis-à-vis de sa femme, dont il partageait d'ailleurs tous les mauvais instincts. « Qu'on me donne le crayon de Galtot, disait le capitaine de Chakouze, et je livre, au bout d'une potence, ce couple à la postérité. »

— Vous sommes-nous? demanda le chef de famille.

— Devinez qui j'ai rencontré cette nuit, vers onze heures, en tête à tête avec un militaire et courant le guilledou?

— La péronnelle de là-haut, répondit impétueusement madame Bernard; on sait ça... ton père aussi l'a rencontrée, cette sainte-n'y-touche, et M. le maire s'en est passé d'indignation! Dire qu'on est obligé de se taire sur de pareils scandales, parce que cette drôlesse est entrée dans notre famille. C'était bien la peine de l'aller chercher si loin pour qu'elle nous apportât, ici, le poison de ses grands airs, l'insolence de son luxe, la sottise figure de sa mère et le déshonneur de ce pauvre Chardin...

— Eh bien, mais, femme, interrompit l'éveillé Saturnin, si tu n'arrêtes pas, Jules aura de la peine à continuer. La cousine n'est pas seulement une comtesse, c'est une pas grand chose avec! Tant pis pour Chardin; nous n'en mourons guère... Après?

— Je n'ai pas tant d'imagination que vous, recommença Jules Bernard, qui, sans y paraître, avait goûté un grand charme à ce flux d'invectives; aussi, quelque soupçonant le mal, je n'y ai pas cru tout à fait et tout de suite...

— Innocent! murmura la vertueuse Aglaé.

Puis elle ajouta :

— Enfin c'est de ton âge de ne pas croire au vice... va ton train.

— Et j'ai voulu savoir, au juste, où en étaient nos amon-reux.

— Ça se peut qu'ils en soient à la fin, observa Saturnin en soulevant son chapeau comme pour gratter une idée qui lui poussait malaisément.

— Eh! ajouta madame Bernard, si, comme nous devons le croire, ils ont commencé en Amérique... Ces femmes-là ne brillent point par la constance.

— A moins que, reprit Saturnin en jetant sur sa moitié un regard qui se reporta aussitôt sur Jules, à moins que l'objet ne soit un phénix...

— Peut-être bien! riposta Aglaé frappée de l'idée que venait d'ébaucher M. Bernard.

Et, y répondant par un clignement de son œil gauche :

— Quand ces dames ont la chance d'ensorceler un homme de premier mérite, c'est avec les doigts qu'elles y tiennent, et le diable ne le leur ferait pas lâcher. Mais ce n'est pas le fait de l'aide-de-camp; pas de distinction, pas d'esprit, pas de savoir, déjà du ventre, quarante ans et rien qui flatte... le galeux ne durera pas.

— Maisou à louer, observa négligemment le père Bernard; conte ton histoire, mou fils.

— Je n'ai pas cru tout de suite à la chose, reprit Jules, mais je n'en ai eu que plus d'envie de m'éclairer, et pensant bien que la cousine ne passerait pas la nuit chez le docteur, je suis allé m'embusquer derrière la haie qui longe la rampe du Castel pour faire, sans me montrer, la conduite aux tourtereaux, si toutefois tourterelle il y a.

— Bravo! soupira Aglaé.

— J'ai attendu longtemps, et tout autre que moi s'y serait découragé, car la nuit n'est pas chaude et il ne fait pas bon croquer pieds nus le marmot.

— Pieds nus? s'écria madame Bernard.

— Oui, chez mère, mes bottes m'essent trahi en craquant sur des cailloux, et je les cachai dans le fourré. Je les cachai si bien, qu'au retour il m'a été impossible de les retrouver. Faites-moi penser, demain, à les aller chercher.

— Malheureux enfant! s'exposer à une fluxion de poitrine.

— Bah! Enfin j'entendis parler sur le bord de la promenade; on venait à moi; je me fis bien petit et reconnus, au timbre des voix, que le capitaine, M. Dubois et Landry accompagnèrent la comtesse. Ah! mes amis, c'était la jalousie qui m'avait tenu en éveil, car, je vous l'avoue, l'homme ensorcelé dont vous parliez tout à l'heure, c'est moi, et la sœur qui m'a charmé vous la connaissez... Oui, j'aime notre cousine. C'est un crime, je le sais, mais qu'y faire! Ce capitaine, ce marquis, ce vieux jeune homme dont l'impertinente familiarité me fait tant souffrir, ne peut pas me la disputer longtemps... Non, la terre est trop petite pour nous deux. Si la comtesse ne le chasse pas de son esprit pour... je m'entends! l'un de nous disparaîtra de ce monde...

— Veux-tu bien ne pas dire de ces extravagances, interrompit Aglaé; d'ailleurs quelle femme ne serait pas fière de tes hommages... je voudrais voir qu'on te préférât l'importune qui... Sois amoureux, très-bien, si cela t'amuse, il faut que jeunesse se passe, mais un homme de ta force ne peut pas perdre la cervelle.

— C'est trop déjà d'avoir égaré mon cœur; la tête est solide, Dieu merci! Fumée et démon ne parviendront pas à l'entamer. En amour, ce n'est pas soupçonner qu'il faut, mais réussir.

— A la bonne heure, dit gaiement Saturnin; bonnard et papillon, voilà le plan. Il n'y a que les imbéciles qui s'amusement à manger de la luzerne aux genoux des femmes. Depuis Hercule qui filait aux pieds d'Omphale, les hommes forts ont fait bien des progrès et passé la quenouille aux galopins. Il faut être complètement dépourvu d'agréments pour s'attarder aux bagatelles, et ce sont les cœurs sans place qui ont inventé le sentiment.

— Saturnin! grogna madame Bernard avec une feinte prudence.

— C'est juste, ajouta l'Eveillé, en repoussant un peu plus son chapeau en arrière : j'oubliais... que je n'ai rien à l'apprendre. Va de l'avant, garçon.

Jules avait écouté la tirade paternelle dans un singulier recueillement. Ses joues s'étaient animées, ses lèvres avaient frémi et son œil avait lancé de sauvages éclairs. Il se fit une soudaine violence et recommença sa narration d'une voix sereine, s'essayant presque au badinage.

— Je vous disais donc, reprit-il, qu'il ne faut pas être l'esclave, mais le tyran de l'amour. Or, pour dominer ce méchant petit myope vaniteux, capricieux, fanfaron, querelleur et goormand, il faut prévenir ses ruses et rire de son carquois. Pour ce, le basard m'a servi. Pensant que le curé et notre bête de Landry ne suivraient pas la comtesse jusqu'au château, je me mis à marcher, couvert par la haie, à hauteur de la cousine, qui donnait le bras au capitaine! J'attendais qu'on se séparât, mais le curé avait la parole; on l'écoutait avec grand intérêt, et je l'entendais comme si j'eusse été sur ses talons. Le digne homme faisait l'histoire de la maladie de mademoiselle Parmentier; il en raconta la subite et terrible invasion et il m'apprit! lenez, pour bien vous rendre compte de la scène, il faut absolument que je me substitue à notre pasteur : Ecoutez bien!

Jules, doué d'une heureuse mémoire, répéta pour ainsi dire mot à mot tout ce qu'il s'était dit à la montée de Rouillac. L'émouvante douleur du père de Marinette et la nouvelle du rétablissement probable de la belle jeune fille, glissèrent sans bruit sur l'âme égoïste du ménage Bernard, mais ces deux époux, malheureusement assortis, furent pris de curiosité lorsque le conteur parla des mots jétés et répétés par Marinette dans son délire. « Trois pas à droite... mon lit... pardon!... ma sœur!... lui! pardon, mou Dieu!... riche, trop riche... lui!... trois pas à gauche! »

— Qu'est-ce que c'est que ce gâchis? s'écria Saturnin.

— Oui, ajouta madame Bernard; et le docteur qui est sûr d'avoir sauvé sa malade quand le père n'est pas certain d'avoir retrouvé sa fille... Il y a de quoi prendre un cau-



chemar pour le restant de la nuit... Voyons, toi, Jules, toi, mon bijou, qui sais lire dans le ciel comme les astrologues, quelle est ton opinion sur tout ça ?

— Mon opinion est que dès demain, mais dès demain, entendez-vous, il faut que nous achetions la métairie de Perron.

— Et puis après ? demanda le père Bernard, découvrant son chef et le grattant des deux mains, ce qui était chez lui le signe énergique d'un fort travail de tête.

— Et puis après, reprit Jules, nous serons libres, avant que ce soit, de mesurer sous le lit du vieux Lataste trois pas à droite, trois pas à gauche.

— Je ne comprends pas, dit Saturnin.

— C'est cependant bien simple ! s'écria Aglaé ; mais il faut tout de même que Jules soit pénétré d'imagination comme un ange pour s'être arrêté à cette idée-là. Il est clair que Marinette aura appris du vieux Lataste, qui a fait tous les métiers dans sa jeunesse, qu'une cachette existe sous le lit de maître, à Perron. Qu'y a-t-il dans cette cachette ? Nous le saurons quand nous y aurons fouillé, et nous y fouillerons à notre aise, quand Perron nous apprendra. On a fait courir bien des histoires sur le père Lataste, et il a longuement voyagé au temps jadis. S'il avait rapporté un trésor... Dame ! je me souviens qu'il a toujours regardé tendrement la petite Marinette... les vieux, ça vous a des idées impossibles ! S'il l'avait prise pour son héritière, hein !...

— Oui, ma foi ! interrompit l'Eveillée, tout ça peut expliquer la congestion cérébrale de Marinette, qui n'est peut-être pas la fille du père Parmentier... voilà une idée...

— Ah ! cher enfant de mon cœur, dit Aglaé en tendant les mains à son fils, si nous allions trouver là de quoi te faire millionnaire dix fois, vingt fois plus millionnaire que ce grigou de Chardin !

— Bon ! observa Saturnin ; les millions, je les aime ; mais qu'est-ce que Jules trouvera dans la cachette par rapport à sa passion pour la cousine ? Voilà ce que je demande. Comment ce qu'il a entendu dire des « trois pas à droite, trois pas à gauche, » a-t-il suffi pour le détourner, lui jaloux, de la

poursuite de son idole, et le ramener chez nous pieds nus, grelottant, essouffé ? Parole d'honneur, c'est obscur. Dis-moi tes raisons.

— Je les lairai pour le moment, si vous le permettez, car c'est mon secret. Prouvez-moi que vous m'aimez en n'insistant pas.

— Garde ton secret, mon mignon, s'écria madame Bernard ; garde-le, ce n'est pas tes père et mère qui te chagrineront.

— Ainsi, demanda Jules, vous achèterez Perron dès demain.

— Je le voudrais, répondit Saturnin en avançant la lèvre inférieure, mais je n'ai pas le sou. Il y a cependant bien trois cents pistoles à gagner sur l'affaire, au moins trois cents... faudrait voir.

— Que tu es bête avec ton *faudrait voir* qui revient toujours, dit Aglaé ; n'avons-nous pas dix-huit mille francs placés dans la commune...

— La réserve, répondit l'Eveillée ; jamais ! je place mais ne déplace pas.

— Puisqu'il y a trois cents pistoles à gagner, observa Jules avec quelque vivacité : il me semble que...

— C'est bon, l'achète-là, interrompit le vieux renard ; mais, ajouta-t-il en prenant un air contrit, ça coûtera cher, bien cher... à l'amour-propre des Bernard.

— Comment ? demandèrent à la fois la mère et le fils.

— Vous le saurez demain. Quant à présent, bonne nuit ; les coqs chantent, et il est temps, je crois, de s'aller coucher.

Saturnin Bernard se retira d'un pas magistral, et son fils le suivit après avoir embrassé sa tendre mère qui se pâma bientôt dans un sommeil où, selon l'expression populaire, son esprit remua des millions à la pelle.

X

Le général Chardin était très-matinal. Le lendemain de

son arrivée à Rouillac, il se leva de meilleure heure encore que de coutume, tant il avait hâte de humer, sans rémora, l'air vif et pur du pays. Il fit, à petits pas, une longue tournée aux abords du château, goûtant un charme infini à retremper ses souvenirs partout où avait couru son enfance. Il s'arrêta, là pour reconnaître du point de vue, ici pour former un projet, plus loin pour se raconter une vieille anecdote, et il lui arriva souvent d'essayer, sans y songer, des larmes que son cœur faisait jaillir sur son rayonnant visage.

Comme il terminait sa promenade par la grande allée d'ormesaux, il vit venir à lui un homme auquel les gens de Rouillac avaient déjà donné un sobriquet, quoiqu'il n'habitât le château que depuis trois semaines. On l'appelait le gentleman, parce qu'il s'était montré, deux dimanches de suite, à la messe, en petite tenue de cuirassier de l'empire, avec le frac, l'épée et le lampon brassé-carré. Son vrai nom était Nicolas.

Né en Normandie, du côté d'Evreux, Nicolas avait fait, comme trompette de grosse cavalerie, les guerres de l'empire. Complètement illettré, il était resté trompette jusqu'à Waterloo où un bustien lui avait emporté le bras gauche. Il était décoré depuis Wagram, mais cette croix dix fois payée de son sang, il l'avait dû mériter à Austerlitz où, selon son expression, il avait eu l'honneur de charger pour la première fois. C'était un rude soldat. De la seule main qui lui restait, il avait lutté, en se jouant, le fameux Aldeide que la capitale du Gers avait député aux pugilats d'Agen pour les grandes loires d'octobre.

Cette victoire le faisait, depuis, montrer d'un doigt craintif autant que respectueux dans les rues de Rouillac et ailleurs. Le peuple vénère les héros. Pour lui, la force des bras est une sorte de justification des vertus héroïques et domestiques. Avouons qu'il a fréquemment raison.

Homme doux et bienfaisant, Nicolas était, sous l'air champeinois de sa face épanouie, malin et déjoué autant que pas un de ses rudes provinciaux. A Leipzig, il avait pris en rouspe le général Chardin démonté, poursuivi, blessé, et il l'avait transporté sous une pluie de balles, au risque de se noyer vingt fois, d'une rive à l'autre de l'Elster. Le général n'oubliera pas ce brave cavalier. Durant les quinze années de la Restauration, il lui fit passer des sermons qui lui donnèrent, dans son village normand, l'altitude d'un rentier indépendant, et lorsque le château de Rouillac passa dans les mains du comte de l'Empire, Nicolas fut invité à s'y installer en qualité de suisse et de quasi-majordome.

Au moment où le comte approchait de la grille, Nicolas se leva d'un banc rustique adossé à sa petite mai-on, porta militairement la main au front et attendit, à la prussienne, que son général voulût bien lui adresser la parole.

— Comment va ? dit le comte, après avoir rendu le salut : tu prends l'air, toi aussi.

— Oui, mon général.

— Eh bien ! il est fameux, hein, l'air de Rouillac ?.... Espère qu'il te convient. Où donc étais-tu que je ne t'ai pas vu hier ?

— J'étais allé à Lectoure.

— A chacun ses affaires, mon ami ; je n'en ai pas, moi, ou, pour mieux parler, je n'en ai qu'une : jouir de mon bonheur... Ah ! que c'est bon, le pays, Nicolas !

— Quand le pays est bon...

— Hein ? Ma belle Gascogne ne te plaît pas ?

— Si, mon général, tout de même ; mais j'y trouve un défaut.

— Lequel ?

— On y trouve trop de Gascons.

— Fureur ! s'écria le comte en riant, la Normandie manque de Normands, peut-être ?

— Oh ! mais, mouste ! la Blaise qui coule chez nous ne cause pas comme le Geix qui passe à Rouillac. Mon général, il y a des bons et des mauvais partout, à preuve que vous êtes de ce pays-ci, vous le meilleur des hommes, et

que... suffit ! Tout le monde ne vous y vaut pas. Mais, j'oubliais de vous dire qu'on vous attend au château.

— De si grand matin ?

— Les solliciteurs, ça ne se couche pas... voyez plutôt monsieur Saturnin Bernard ! il est venu vous réclamer, il y a plus d'une heure, et je n'ai pas pu le rogéeier ; il est dans votre cabinet... en voilà un qui me ferait toucher, mon général, si j'étais son cousin !

— Mauvaise langue, interrompit le comte, va trouver ma belle-mère, et votre prochain pourra se vanter d'avoir en vous une paire d'âmes.

— C'est dur tout de même, murmura Nicolas pendant que le général s'éloignait, de voir un si brave et si digne homme exposé aux bêtes féroces qui se lèchent les griffes en attendant l'heure de le dévorer... mais, non, d'un petit honhomme ! je sais quelqu'un qui se mettra en travers... Veille au grain, Nicolas.

Le général entra dans son cabinet où Saturnin lisait paisiblement, et patiemment un vieux journal qui avait servi d'enveloppe à un paquet de voyage.

— Bonjour, cousin, commença le comte.

Bernard se leva tout d'une pièce et répondit la bouche en cœur :

— Mon général, j'ai l'honneur de vous bien saluer. Parlez-moi de messieurs les militaires pour se lever de grand matin... Quelle activité !

— Eh bien, et toi, n'es-tu pas sur pied dès l'aurore ?

— Oh ! moi, c'est différent, je dors mal, surtout quand j'ai des idées qui me bouillonnent dans le cerveau. C'est pas pour rien, d'ailleurs, qu'on m'appelle l'Éveillé...

— Et cette nuit ?

— Je n'ai pas fermé l'œil... aussi me tardait-il qu'il fit jour pour venir vous voir et causer un brin.

— Il faut te débarrasser de ces insomnies, cousin ; elles ruinent la santé. Un homme qui, comme toi, a la conscience en paix, doit dormir, et sur les deux oreilles, en vraie tombe d'Allemand.

— Chez l'homme, il y a toujours bataille quelque part, mon général, et la paix de la conscience n'est pas une paix générale.

— Parle pour toi, mon garçon, quant à moi...

— Oh ! vous, interrompit Saturnin en clignant de l'œil avec fauterie, c'est autre chose ; vous avez en poche le nerf de la paix.

— Quoi donc ?

— Eh ! dame ! deux ou trois, peut-être bien quatre millions, à ce qu'on dit.

— Donne-m'en tant que tu voudras, ça ne sera pas de refus... mais du diable si j'y songe.

— Pas même pour faire du bien ?

— Quant à cela, oui. A mon goût, l'argent n'est bon qu'à donner.

Saturnin tressaillit, mais il n'en parut rien, quoique son cœur eût fait un saut de carpe, selon l'expression dont il se servit quand il rendit compte de cet entretien à sa digne épouse.

— Ah ! si j'en avais, moi !... mais qui sait... j'en aurai peut-être bien un jour, et alors, mon pauvre cher enfant...

— Jules ? essaye que son avenir t'inquiète ? un garçon si gentil-m'importe !...

— C'est sûr le tout que d'être lané, il faut encore arriver et sans argent, non d'une pipe ! c'est dur, c'est long, c'est triste ! Voyez-vous, mon général, on ne connaît guère que le petit Poucet qui ait fait son chemin avec des cailloux dans ses poches... encore, c'est des inventions.

— Bah ! et le comte Chardin ?

— Oh ! vous, s'écria Bernard avec un martial élan, ce sont les boulers qui vous ont poussé. Par malheur, on ne tire plus le canon qu'aux invalides. Et puis, d'ailleurs, mon fils vise à la magistrature.

— Je suis là pour l'aider.

— J'y compte bien un peu, mon général, et si je réussis

dans mon projet...

- Quel est ton projet ?
- Danie ! je voudrais marier Jules.
- Oui, oui, j'ai cru surprendre une inclination.
- Vraiment ?
- Il m'a semblé que la petite cousine Lucrèce...
- Ce sont les badiouls qui ont dit cela. Lucrèce est une bonne fille, mais elle est comme nous, elle n'a pas le sou, et il faut que Jules fasse une riche affaire. Ah ! j'en connais une, moi, une riche héritière, et je crois que ça pourrait s'arranger, moyennant que nous aurions une position.
- Conte-moi cela. De quoi s'agit-il ?
- Impossible de vous nommer la personne, Jules m'a fait promettre de garder son secret jusqu'à ce qu'il ait de forts atouts dans son jeu, et comme il est le premier intéressé...
- Soit ! je ne te demande plus rien.

— Je vous disais donc, reprit Bernard, contrarié de la trop grande discrétion du général : je vous disais que, si nous avions une position, les parents de la demoiselle se laisseraient tenter, et j'ai rêvé toute la nuit à cette bienheureuse position... Ah ! quel enlèvement de tête !

— Si tu ne m'expliques pas mieux, je ne te comprendrai jamais. As-tu fait un beau rêve ? Y puis-je quelque chose ? Saperlotte ! parle-moi français.

— Le rêve est superbe, et vous y pouvez tout. Voilà ce que je suis de français, mon général.

— Ça c'est du gargon, cousin.

— Vous voulez en savoir plus long ? Eh bien ! tant pis ! je ne risque, et si madame Bernard se fâche, vous m'aidez à lui faire tête. Voici la chose : je passe pour avaré dans le pays, parce que, sur son sou, j'ai amassé quelques mille francs. Et, comme il arrive toujours, on me croit riche quand je ne suis qu'à l'abri du besoin. Cette réputation-là suffit à mes vœux, mais elle ne satisfait pas les parents de la demoiselle recherchée par mon fils. Il leur faut du bien au soleil, et je n'ai que mon tout petit domaine. Donc, si j'achetais de la terre, ça n'enrichirait personne. Seulement, il faut de l'argent pour acheter, et je ne peux avoir de l'argent qu'en dépouillant mes petits capitaux, ce qui serait révéler ma pauvreté.

— Enfin, voilà qui est clair, interrompit avec rondeur le général, tu viens me demander l'argent qu'il te faudrait.

— Je viens vous demander si vous ne pourriez pas me prêter de quoi payer comptant la métairie de Perron, qui appartient aux héritiers de défunt Lataste.

— Combien ?

— Ça pourra faire 25,000 francs.

— On n'a pas toujours 25,000 francs dans son tiroir. Achète toujours, tu auras la somme dans quarante-huit heures.

— Mon général, pourrai-je jamais vous remercier assez ?

— C'est bon, ne me remercie pas du tout, mais prends ce conseil : quand tu auras à me demander quelque chose, va droit au but ; je n'aime pas à perdre mon temps en paroles inutiles.

— Ah ! que c'est bien un caractère de soldat !... Mon général, c'est entendu : cinq du cent et d'avance, sans quoi je n'accepte pas...

— Très-bien... très-bien... Qui est-ce qui se promène donc par là-bas dans l'allée ? demandait le général.

— C'est la comtesse, ma belle cousine, répondit Bernard d'une voix mielleuse ; elle cause avec monsieur le capitaine... Ah ! j'ai vu ! la vaillante femme pour se lever si bon matin ! Quel exemple pour nos dames de Rouillac !

— Ils vont sans doute chez le docteur s'informer de la pauvre malade... allons les joindre.

— Volontiers, d'autant plus, mon général, que...

— Et puis ?

— D'autant que, voyez-vous, cousin, je ne sais pas si je dois vous dire ça.

— Vas-tu recommencer les périphrases ?

— On est assez bégayé à Rouillac... si vos jaloux s'avisent de trouver mauvais que votre jeune et jolie

femme se promène comme ça... le matin... ou le soir... avec un beau capitaine... Ah ! vous ne serez jolies... joliment furi, mon général... vous me cassez le bras.

— Acheve donc, cousin ; mes jaloux, dis-tu, pourraient s'avisier de trouver mauvais que la comtesse Chardin se promène le matin ou le soir avec un beau capitaine ! Et puis après, saperlotte ! après ?

Le général s'était arrêté sur le seuil de son cabinet, et il serrait comme dans un étou le bras du malheureux Bernard, qui, l'œil ébaï, contemplant en tremblant le front redoublé de son cousin.

Jamais face humaine ne lui avait offert plus rapide et plus inattendue métamorphose. Les joues serènes, le sourire affaibli, les yeux bienveillants du vieux guerrier ne portaient aucune empreinte de cette plénitude qui était leur caractère habituel. L'air eût du déclin descendu jusqu'au dégoût, le rayonnement de l'une de ces terribles émotions de l'âme que la langue vulgaire mais expressive appelle des culbutes blanches, venait de donner au calme et doux visage du général un aspect dont Saturnin Bernard eût grandement raison de s'effrayer.

— Monsieur le comte, balbutia le pauvre homme, je ne...

— Il n'y a pas de route ici, cousin, interrompit le général ; il n'y a qu'un bon parent prêt à écouter tes solennels avertissements. Il paraît qu'on jase à Rouillac, hein ?

— Je n'ai pas dit cela, Dieu du ciel !

— Qu'as-tu donc voulu dire ?

— Que je connais les mauvaises langues... les enu-cars,

et qu'au prix de tout mon sang je ne voudrais pas voir naître belle cousine exposée aux médisances.

— Eh bien, mon cher Bernard, reprit le comte en desserrant les doigts qui meurtrissaient le bras de Saturnin, si tu entends l'un des chiens de Rouillac japper sur les talons de ma femme, garde-toi de la défendre, mais avertis-moi et justice sera faite... Tu m'as compris ?

— Pardienne ! soupira l'évêillé : nom d'un petit bonhomme, quelle pouille vous avez, mon général !

— Bah ! j'ai voulu rire. Adieu, ton argent sera, dans quarante-huit heures, à ta disposition.

— Vous ne venez pas dans l'allée où se promène ma cousine ?

— Non. Puisqu'elle cause avec mon aide de camp, c'est qu'elle a besoin de lui parler, et je n'ai pas, moi, l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Le général s'était entièrement calmé ; il prit un journal et se plongea dans un fauteuil en disant :

— Au revoir, cousin, je vais lire les gazettes.

— Viens bonjour ! pensa Bernard lorsqu'il se vit dehors ; lis la gazette, c'est ton droit. Ils sont tous les mêmes : jaloux comme des dindons, aveugles comme des quinze-sing ! Plus souvent que je t'avertirai... Ce gredin-là m'a entamé la peau.

Notre homme fit un léger croquerie pour ne pas rencontrer la comtesse, car il était pressé de rentrer au logis ; mais il l'examina pas moins, de loin et avec l'œil aigu de la méchanceté. La jeune femme et le capitaine, se promenant à petits pas et causant avec quelque animation, ne s'apercevaient nullement de la présence d'un espion.

— Qu'on se donne le bras, la nuit, pour éviter les mauvais pas, se dit Saturnin, ça s'explique et se pardonne ; mais en plein soleil, sur du gazon et en public, c'est indécent.

— Mes enfants, cria le rigide Bernard en entrant dans la salle où sa femme et son fils l'attendaient pour dîner ; vite un morceau sur le pouce et je pars pour Miradoux. Jules, tu pourras res jours-ci faire, sous le lit de défunt Lataste, les trois pas à droite et les trois pas à gauche, car la métairie de Perron nous appartient-elle avant le coucher du soleil. J'ai les vingt-cinq mille francs.

— Vrai ? interrompit Aglaé avec ravissement.

— Il en a bien eût à mon orgueil ! déclama Saturnin ; démontez plutôt.

Saturnin ramonta sa visière au château et l'engagement pris par le général de prêter les fonds nécessaires à l'achat de la métairie.

— J'ai dû sauver mon amour-propre, ajouta-t-il, par la fable d'un projet de mariage de Jules avec un impo-
 — C'est au mieux, interrompit Jules, les projets de ce genre se font et se défont facilement ; ainsi mon mariage avec Lucrèce. J'espère bien, ma chère mère, que vous reprendrez ma parole. Cette union devient impossible avec l'avenir que j'ai devant moi.

— Sans doute, répondit Aglaé, mais tout n'est pas rose chez les Rosier, et la Lucrèce vous donnera du fil à retordre.

— Qu'importe ! je saurai bien détourner sa colère.

— Par exemple, dit Saturnin, si tu as un sentiment pour la comtesse, sois prudent et ne te fais pas deviner par Lucrèce, car elle te dénoncerait au général, et, alors, mon garçon, je ne te verrais pas blanc ; ce guerrier farouche te couperait en deux ! Il a le cœur jaloux de Vulcain et le poignet du dieu Mars. Sa Vénus n'a qu'à se tenir tranquille.

— Et cependant, observa Aglaé, le capitaine se porte bien.

— Je ne voudrais pas être dans sa peau, répondit Saturnin ; car tôt ou tard quelqu'un vendra la mèche, et faudra voir !...

Jules Bernard ne disait mot, mais il écoutait avec réflexion. Aglaé le vit sourire lorsque son père parla des dangers qui attendaient le marquis de Chalouze, et comme elle crut saisir dans ce sourire un excès de cette témérité que professent tous les amoureux, elle éprouva un frisson de terreur et de vanité tout à la fois. Aussi, quand Saturnin eut enroué son bidet et pris la route de Miradoux, madame Bernard, jetant ses bras au cou de son fils, lui dit avec une tendre émotion :

— Ce n'est pas vrai que tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— De qui parlez-vous, ma chère mère ?

— De cette femme indigne de toi, de cette fière et coupable comtesse !

— Vous verrez.

— Comment ! je verrai.

— Oui ; ne m'interrogez pas pour le moment, car j'ai tout un monde dans la tête, et ce monde n'est encore que le chaos. Toutefois, rassurez-vous, je ne crains ni la colère de Lucrèce ni le grand sabre du général.

— Mais, enfin, l'aimes-tu ?

— Si vous me promettez non-seulement de ne pas gêner mes projets, mais encore de les aider aveuglément, je répondrai à votre question.

— Je te jure de ne faire qu'un avec toi.

— Eh bien ! écoutez et gardez cela pour vous. Il y a dans ce moment, à Rouillac, trois femmes : la comtesse, Marinette et Lucrèce. Je n'en aime aucune pour le quart d'heure. Mais tout me dit là, — ce terrible auteur du drame que nous avons à raconter, posa un doigt non sur son cœur, mais sur son front, — tout me dit là, répéta-t-il, que très-prochainement j'aimerai l'une de ces trois femmes avec les entraînements d'une irrésistible passion. Vous voilà avertie ; si vous fûtes cas de ma vie, taisez-vous.

— Bonté divine ! s'écria madame Bernard. Je tremble et ne comprends pas.

— La cachette de Perron dissipera ténèbres et frayeurs. Allons, chère mère, patience et confiance, je vais prendre des nouvelles de Marinette. Il faut songer à tout.

XI

A quelque temps de là, lorsque les délais légaux furent écoulés relativement à l'ouverture de la succession Lataste, la famille Bernard prit possession de la métairie de Perron, et le savant Julius s'installa, de sa personne, dans le maigre logis d'où l'âme du défunt s'était envolée, non pour un monde meilleur, selon la réputation qu'elle avait sur la terre, mais pour un séjour de probable expiation. M. et madame Bernard dirent partout que leur fils travaillait à un

grand ouvrage, qu'il avait besoin de paix et d'isolement, et ils expliquèrent comme ils purent cette émigration du toit paternel.

Le jour même de cette élection de domicile qui occupa fort les désœuvrés de Rouillac, il y avait fête et joie chez le bon docteur Parmentier. Marinette entra résolument en convalescence, et son père levait la sévère consigne qu'il avait maintenue jusque-là autour du lit de sa chère malade. Cazille, autorisée à égarer mademoiselle Parmentier par la réception de quelques amis, s'était appliquée, avec une tendresse de mère nourrice, à la toilette de la belle resuscitée ; ce fut ainsi qu'elle l'appela pendant longtemps, pour l'avoir crue morte à plusieurs reprises dans un seul jour.

Marinette, en revenant à la vie, lentement, mais sans rechutes, n'avait, à la grande joie de son père, aucun souvenir des accidents de la terrible maladie dont la cause était un mystère pour tout le monde. Les affections cérébrales laissent trop souvent des traces funestes pour que le docteur ne dût pas craindre d'abord un incomplet rétablissement ; mais il se rassura peu à peu, car Marinette s'entretenait aisément de la grosse peur qu'elle avait faite autour d'elle, questionnait, non sans sourire, sur ses divagations délirantes, et ne paraissait prendre qu'un médiocre intérêt aux récits qu'elle avait une intention pour ainsi dire marquée, l'excellent curé Dubois faisait, maintes fois, des derniers moments du vieux Lataste.

Aussi un jour, le curé prenant à part le docteur, lui avait dit :

— Je vous conseille, et ce sera sage, d'abandonner tout désir comme tout espoir de savoir à quel attribut la maladie de votre fille. Vous autres médecins, vous voulez tout expliquer, et vous avez grand tort. Parce que mademoiselle Marinette a été frappée au sortir d'une maison où son bon cœur l'avait appelée à consoler l'agonie d'un malheureux très-imparfaitement réconcilié avec le ciel, — je le crains, — vous vous êtes imaginé qu'elle a pris là le germe de son mal, et vous vous échauffez la cervelle pour inventer des choses inimaginables. Les réponses de votre fille à mes questions, l'indifférence qu'elle met à m'écrire quand je lui parle de Lataste, tout vous prouve surabondamment que la vie mal famée comme la fin peu chrétienne de ce vieux pécheur ne sont pour rien, ou pour bien peu, dans la catastrophe que la bonté du Seigneur et la puissance de votre art ont si heureusement conjurée. La santé est revenue, réjouissez-vous et ne persistez pas à rechercher des causes dont l'effet n'existe plus.

Approuvant le curé, M. Parmentier avait abandonné ses recherches, et lorsque la baronne de La Perche lui demanda par pure malice :

— Mais enfin, docteur, la science ne pourra-t-elle pas savoir si le métayer Lataste est mort, oui ou non, d'une maladie contagieuse ?

Il répondit :

— Pardon, madame, la science est fixée : la méchanceté ne se communique pas, mais on en meurt, et bien des gens devraient y prendre garde.

Donc, au jour marqué pour le premier essai de ses forces, Marinette s'abandonna aux coquetteries maternelles de Cazille, qui lui fit une charmante toilette de convalescente, la posa dans un grand fauteuil à tapisserie, l'emmitoufla chaudement, lui mit un coussin sous les pieds, lui balsa les mains et recula de quelques pas pour contempler ce cher visage où la vie renaissante et la souffrance vaincue s'attestaient l'une par l'autre, dans une adorable langueur.

Marinette était ainsi délicieusement belle. Ses yeux agrandis avaient conservé de leur exaltation récente un feu tout particulier qui répandait sur la pâleur des joues une lumière incertaine, vive ou molle, selon le jet silencieux de la pensée. La peau était littéralement diaphane, et on y voyait courir, dans des réseaux marbrés, le sang rafraîchi de la triomphante jeunesse. Les lèvres teintes d'un rose dont le vif tranchait sur l'ivresse de la bouche, accentuaient avec charme les moindres mots qui sonnaient comme les notes

d'une mélodie. Le corps ne faisait pas un mouvement qui ne fût gracieux comme le frémissement du roseau que redresse, après l'aquilon, le souille réparateur de la brise.

Les visites se succédaient en grand nombre, mais la vigilante Cazille, obéissant aux ordres de son maître, fit un choix très-étudié parmi les visiteurs. Ce ne fut pas sans regret qu'elle refusa la porte à Victor Landry, car nous le savons, elle protégeait spécialement ce bon jeune homme ; mais ce fut avec volupté qu'elle répondit sèchement à Jules Bernard :

— Les hommes n'entrent pas.

Jules Bernard n'en demanda pas plus long, et se retira non sans débiter de fort polis compliments. Enfin la comtesse Chardin était assise près de Marinette, entre la baronne de la Perche et M. Parmentier, lorsque madame Bernard insista pour voir la chère demoiselle. — *miraculeuse*, — expression qu'elle avait adoptée depuis peu de temps pour désigner la bile du docteur.

Cazille aimait et admirait trop la Providence pour résister à cette calmerie de langage qui lui allait droit au cœur. Quoique le Bernard, — elle l'appela ainsi, — ne lui fût guère, elle l'admit à présenter ses félicitations à Marinette et l'annonça.

M. Parmentier se leva, la baronne s'arma de son lognon sans dire un mot, et Marinette salua d'un mouvement de tête.

— Bonjour, ma cousine, dit familièrement la comtesse, et, avant tout, un reproche : vous êtes, au château, bien plus rare que les beaux jours.

— Heureusement pour la saison ! observa tout bas et de méchante humeur la baronne.

— Il faut m'excuser, cousine, répondit la sèche Aglaé : notre grande affaire m'a donné bien du tracas.

— Madame Marie monsier son bis ? demanda la baronne continuant de braquer son lognon sur la Bernard.

— Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci ! s'écria vivement Aglaé tout en examinant la comtesse à la dérobée, comme pour essayer l'effet de cette riposte sur la jeune femme qui, au gré de la vanité maternelle, devait déjà s'interresser, par coquetterie, au célibat de Jules Bernard. Mon bis, ajouta-t-elle, n'est pas si pressé d'enchaîner sa liberté, c'est son père qui, seul, a ces idées-là.

— Quelle grande affaire donc ? demanda le docteur.

— Dame ! la grosse fortune du général nous a donné de l'ambition, nous venons de faire une folie ; nous avons acheté la métairie de Perron.

— Ah ! interrompit Marinette, dont les joues se teignirent d'un rose vif, avez-vous payé cela bien cher ?

— Les yeux de la tête. Mais l'ambition de Saturnin ne sait pas calculer, et je crains bien que nous soyons à la gêne pour un temps infini. Perron nous a coûté vingt-trois mille francs, autant dire vingt-cinq mille francs avec les frais... toutes nos épargnes.

Marinette ne répondit rien, mais son père qui, à toute minute, consultait son visage, remarqua, non sans un froid saisissement, qu'une pâleur jaune succédait à l'animation de ses joues.

La conversation prit un autre cours et Marinette ne s'y mêla que par respect et politesse pour ses hôtes. On craignit de la fatiguer. La visite fut abrégée à la satisfaction du docteur.

En se retirant, mais étant encore à portée d'être entendue de Marinette, la baronne dit à Aglaé :

— Madame, continuez d'ambitionner, faites des épargnes et achetez-nous le château de Rouillac ; on vous le donnera, moi du moins, pour un morceau de pain.

— Miséricorde ! s'écria madame Bernard, relevant avec agreur le sarcasme ; ça nous priverait du bonheur de vous voir.

— Il y aurait compensation, car tout le monde n'y perdrait pas, riposta la baronne.

— Rassurez-vous, reprit madame Bernard : loin de vouloir nous élever si haut, je conseillerai à mon mari de des-

cendre, et de revendre, à bon prix bien entendu, ce qui nous a coûté si cher...

Ce furent là les derniers mots du dialogue au peu aigu qu'entendit Marinette. Ils lui donnaient beaucoup à réfléchir, lorsque M. Parmentier revint de la conduite qu'il avait faite aux trois dames jusqu'à la grille de son jardin.

La charmante fille prit tout d'abord cet air mignon dont nos enfants font une arme si sûre lorsque'ils ont à vider quelque procès avec nous, et elle dit au bon docteur :

— Cher père, avez-vous remarqué que madame Bernard ne semble pas très-enthousiasmée de sa nouvelle propriété ?

— Elle est plus sage que son mari. Ce vaniteux personnage s'est enflé comme une grenouille au seul aspect du général, son riche cousin.

— Vingt-cinq mille francs ! C'est beaucoup d'argent, n'est-ce pas, père ?

— Je crois que c'est beaucoup pour Bernard ; pour nous, ce serait rien...

— Ah ! interrompit Antoinette avec un sourire déguisant mal une pensée chagrine ; puis elle reprit aussitôt :

— Ainsi, je suppose que vous avez fantaisie d'acheter un petit domaine... vous ne pourriez pas y mettre vingt-cinq mille francs ?

— Assurément non, mais...

— Comment ! nous sommes si pauvres que cela ?

M. Parmentier regarda sa fille avec inquiétude, et, comme il vit paraître cette pâleur qui, quelques instants auparavant, l'avait effrayé, il redouta l'une des crises dont il surveillait, en tremblant, le retour possible. Aussi, voulant écarter tout sujet désastreux, s'empressa-t-il de corriger sa dernière phrase.

— Quand je dis non, je m'explique, chère enfant. Te voilà grande fille, et, d'un jour à l'autre, on peut te demander en mariage.

— Soyez sûr de mon refus.

— Pourquoi cela ?

— Parce que...

Ici Marinette baissa les yeux en rougissant, et elle fit effort pour retenir une larme qui borda sa paupière. L'effort fut violent et presque surnaturel, puisqu'il eut plein succès devant le regard pénétrant d'un père.

Le docteur se prit à sourire, et il répondit par un doux badinage :

— Parce que, est une raison comme une autre qui ne serait pas bonne. Les jeunes filles, lorsqu'elles sont sages, doutent toujours de la rencontre d'un mari, et ce mari n'arrive que trop vite pour enlever l'ange du foyer. Que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, ton jour viendra ; ce jour, je l'appelle et le redoute, mais mon devoir est de m'y préparer. Donc, pour marier une fillette, il faut autre chose que son cœur et ses beaux yeux, œuvres du Créateur, il faut une dot, fruit du travail paternel. Ta dot, mon enfant, c'est tout ce que je possède, et mes mains se sécheraient plutôt que d'y toucher.

— Quand vous parlez de cette voix émue, vous me charmez jusqu'au fond de l'âme, mon cher bon père, dit Antoinette.

Elle quitta son fauteuil, poussa le coussin qui était sous ses pieds et vint s'agenouiller devant le docteur dont elle baisa les mains.

— Malheureuse imprudente ! s'écria M. Parmentier, veux-tu bien te relever et te rasseoir.

— Non, non, laissez-moi là... Ah ! j'ai tant de bonheur à vous aimer !

Ces derniers mots, prononcés avec un accent de singulière mélancolie, contenaient comme un cri de douleur et de volupté tout à la fois.

L'heureux père n'entendit que la voix de la piété filiale, et cette voix le fit d'autant plus tressaillir, que, depuis le premier jour de la maladie d'Antoinette, elle n'avait parlé ni à son cœur ni à son oreille avec cette explosion d'une tendresse à laquelle il était trop habitué pour y pouvoir renoncer. La joie déborda de son âme, il la savoura jusqu'à

l'enivrement. Sa fille lui était, dès cet instant, rendue tout entière, mieux qu'avec la beauté du visage, mieux qu'avec la santé un corps, avec la santé du cœur rallumée par la santé complète de l'esprit.

— Tu as tant de bonheur à m'aimer, chère petite ! répéta M. Parmentier, promenant ses lèvres sur les cheveux et le front de son enfant ; qui donc pourrait t'enlever une parcelle de ce bonheur ? Et tout cas, tu serais bien coupable de l'en dessaisir aujourd'hui, quand les petites mains s'y cramponnaient si fort, il y a dix-huit ans, dans ton berceau.

— Ne dois-je pas vous aimer mieux depuis que j'ai grandi à l'ombre de vos tendresses ?

— Sans doute ! sans doute ! s'écria le docteur ; mais, tu sauras cela, nous ne demandons pas à nos enfants la science de l'amour filial. Cet amour ne nous est pas plus doux à l'âge où il enorgueillit notre vieillesse, qu'à l'âge où ses lèvres roses bégayent leurs premiers baisers dans d'innocents sourires. Les père et mère les plus heureux sont ceux qui n'ont saisi aucun progrès dans le cœur de leurs enfants, pour y avoir toujours été chers de même.

— Et moi, demanda Marinette, ai-je varié ? Suis-je en retard, suis-je en progrès ? ajouta-t-elle avec un accent dont elle s'efforça d'étendre la tristesse.

— Toi ? miguouou ! non, tu n'as pas varié, puisque dans ce moment béni du ciel, tu me verses la manne que j'attendais en prière ; non, puisque si j'ai souffert durant quelques jours, c'est ta bèvre, ton délice, ta laqueuse que je dois accuser de ces souffrances. Depuis que Dieu t'a détournée de la tombe où nous avons fait descendre tous les deux, tu me paraissais changée. Toujours bonne et tendre, tu semblais cependant t'étudier à me mesurer les carresses de ton langage, les élan de ton âme, et si je n'avais pas eu le secret de cette réserve momentanée, j'en serais déjà mort de douleur. Mais ne vois-tu pas que je te retrouve, à cette heure, telle que tu étais au sein de ta mère qui se réjouit à l'aspect du retour de ma fortune, telle que tu étais avant la mort du vieux Laïaste, quand, par toi, mon bonheur remplissait notre humble maison.

Marinette eut ici, encore, à cacher le trouble de son âme et la rougeur de son visage ; elle courut la tête et baigna les genoux de son père à plusieurs reprises.

— Oh ! oh ! s'écria M. Parmentier, ne suis-je pas vraiment un médecin à entendre ? Quoi ! j'oublie qu'il faut des soins à ma belle convalescente, j'oublie que les émotifs, même les plus doux, lui sont défendus, et, Dieu me pardonne ! je la gronde... Allons, à votre place, mademoiselle... relevez-vous, allez-vous-en... là, dans votre fauteuil, et raisonnez des pauvres fleurs de votre jardin ; elles ont bien souffert de ta maladie, va, chère enfant. Cézille et moi, nous n'avons pas le cœur à les soigner, et toutes, d'ailleurs, voulaient mourir avec leur reine. Rassure-toi, ils bien-aimé, toutes renaissent avec toi !

Marinette, doucement relevée par son père, se replaça dans son fauteuil. Deux grosses larmes sillonnèrent ses joues.

Elle s'empressa de les essuyer, mais ne s'y prit pas assez vite pour les dérober à l'œil vigilant de Cézille, qui se montra brusquement sur le seuil de la chambre.

— Allons, là-bas ! dit l'inquiète et bonne nourrice : voilà que vous la laites pleurer... une belle ordonnance que vous suivez là.

— Pleurer ! répondit non sans chagrin le docteur ; vous avez raison, je suis un maladroit, mais ce sera sans danger ; nous ne nous sommes fait que des châtiments... les nerfs se sont défendus... c'est peut-être un lien, n'est-ce pas, fillette ?

— Oui, père, j'en réponds.

— Et moi, je réponds, riposta l'intraitable nourrice, que pleurer fait toujours du mal, à moins que ce ne soit à force de rire. A ce compte, monsieur, laissez-moi là, hezogne, je suis plus gaie que vous, c'est connu.

— Faites donc, dit le docteur en prenant son chapeau ; et comme elle et moi nous sommes en même disposition d'esprit, vous n'y auriez pas de peine, car, tout seul et comme un fou, je vais rire à travers champs, tant j'ai l'âme en joie depuis une heure... Donnez-moi mes raisons, s'il vous plaît, ajouta M. Parmentier, pendant qu'il baisait sa fille au front, et il sortit.

— Je parie que je devine, commença Cézille.

— Quoi ? demanda Marinette.

— Ce qui met votre père en joie et vous en larmes.

— Tu vas donc me prouver que tu es sorcière ?

— Peut-être bien.

— Alors, assis-d-toi : j'écoute.

Dans le midi de la France, certains usages sont encore, chez le peuple, comme un souvenir des coutumes romaines et arabes : Cézille prit la pose qui lui était habituelle dans l'intimité de sa jeune maîtresse. Elle s'agenouilla aux pieds de Marinette, se recversa en arrière sur ses talons et, dans cette attitude d'esclave amoureux d'une idole, elle lui dit à demi-voix :

— Je sais tout, moi aussi !

Mademoiselle Parmentier se redressa et se leva d'un bond ; son visage se couvrit des teintes de l'épouvante, et elle arrêta, sur l'esclave agenouillée, un regard qu'on aurait cru fixé sur les yeux d'un reptile.

XII

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Cézille : est-ce que la fièvre vous reprend ? Ce n'est ni bien terrible ni bien effrayant ce que je ne sais ; et, d'habitude, les jeunes filles n'en tombent pas du haut mal.

Les mots pénétrèrent comme un baume dans la raison ébranlée de Marinette ; sa surexcitation nerveuse s'affaissa brusquement ; elle se laissa retomber dans son fauteuil où elle s'enroula avec une grâce toute féminine, et dit en s'efforçant de sourire :

— Tu m'as fait peur avec cette voix mystérieuse et cette annonce d'un grave secret. Je suis encore si faible que mon pauvre cerveau fléchit, comme avant de rhumes douloureux, les moindres révélation lorsqu'elles sont inattendues.

— Je le vois bien, pardienne ! et ce n'est pas vous qui avez eu peur, c'est moi.

— Allons, parle... je ne serai plus sotte.

— C'est juste que je ne sais plus, maintenant, comment n'y prendre. Ça devient difficile avec une mauvaise maladie comme vous.

— Ne te gêne pas, me voilà prévenue et très-bien sur mes gardes.

Cézille complètement rassurée, reprit, avec sa première pose, le ton rugissant qu'elle voulait mettre à sa grande confidence :

— Depuis que vous êtes hors de danger, dit-elle, avez-vous cherché, dans votre jolie petite tête, les noms de ceux qui vous ont montré le plus de dévouement ?

— Je connais ces bonnes personnes d'après ce que vous m'en avez dit, mon père et toi.

— Eh bien ! comptons-les à nous deux.

— Ce sera facile : la comtesse et le général d'abord...

— D'abord ! d'abord ! interrompit Cézille avec un petit grognement, ce n'est pas tout à fait vrai, mais passons, car les deux ont été de vrais amis.

— C'est juste, je devrais mettre en première ligne notre bon curé.

— Les curés ça ne compte pas, s'écria Cézille en partant d'un fou rire.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est leur état d'aimer tous les chrétiens, de les soigner et de prier pour eux... et puis, allez-vous, vous verrez que j'ai raison de mettre notre saint curé hors de cause.

— Les dames Rosier, la famille Bernard, M. Jules, entre autres, qui n'a pas manqué, un seul jour, de faire prendre de mes nouvelles...

— Oui, oui, un homme poli, celui-là, mais rien de plus... Si vous le notez, moi je l'efface ; à chacun son goût. Après ?

— Après, ma chère Cazille... dame ! un peu tout le monde dans le village.

— Et voilà tout ?

— Oui, si j'ai bonne mémoire, hasarda Marinette avec quelque timidité.

— Ah ! reprit Cazille en poussant un soupir naïf. Si les gens savaient, ils ne prendraient pas tant de peine à se faire moquer... attendez-moi, vous allez voir.

La bonne servante se leva, passa dans sa chambre qu'une seule portière séparait, nous l'avons dit, de l'appartement de sa demoiselle, et elle revint, tout aussitôt, son tablier retroussé, se remettre aux genoux de Marinette.

— Que m'apportez-vous là ? demanda la jeune fille.

— Pas grand-chose, vraiment, le cœur tout entier de mon meilleur ami, à moi.

Et, entr'ouvrant son tablier, Cazille laissa voir une pile de petits bouquets, les uns desséchés, les autres flétris ; ceux-là brillant encore, mais à divers degrés, d'une fraîcheur printanière. Ces bouquets attachés de rubans veris étaient, tous, d'unique et même espèce, de roses, fleur privilégiée de mademoiselle Parmentier.

— Il y en a seize, dit Cazille ; comptez sur vos doigts s'il n'y a pas seize jours que vous avez été à cette station métairie de Perron ramasser la fièvre qui a failli nous tuer tous : vous, votre père, moi et... suffi ! Je sais son nom que vous ne reconnaissez pas. Tenez, voilà le premier... Il est mort, lui, et ce n'est rependant pas fâché d'avoir été arrosé de belles et grosses larmes ! Voilà le dernier... n'est-il pas frais, heureux, vivant ? Ne dirait-on pas que le soleil lui verse encore sa chaleur, la terre sa nourriture, et le matin sa rosée ? Il pourrira, cependant, comme le premier, dans l'ingratitude de l'oubli.

— Est-ce que je l'ai jamais donné des témoignages d'ingratitude, interrompit Marinette, visiblement émue, quoi qu'elle fût depuis longtemps pour se maîtriser.

— Non, non... je ne dis pas ça, mais enfin... voilà ! répondit Cazille en joignant les mains avec un geste plein d'abandon sur les fleurs amassées aux pieds de sa maîtresse. Chaque jour, il venait m'apporter un bouquet qui avait passé la nuit sur l'autel de la sainte Vierge...

— Tais-toi, interrompit Marinette vaincue par une larme qui vint briller à sa pupille : tu as promis à mon père de ne faire rien...

— Aussi, pourquoi ne savez-vous pas le nom de celui dont le cœur est là... par terre, au milieu de ces pauvres choses mortes de peur et de chagrin ?

— Eh ! mon Dieu ! dit la jeune fille, ce nom, je le sais, puisque je veux l'oublier.

— Parlons comme ça ! s'écria Cazille en bondissant et frappant dans ses mains : le pauvre garçon vivra, et c'est plaisir dans votre maison, tout le monde y ressuscite.

— Foutre ! répondit Marinette avec amertume et rêverie, tu fais de singuliers châteaux bâtis par des ombres. Causons sérieusement de choses plus importantes.

— Ah ! maintenant, causons de tout ce que vous voudrez ; prenez la parole, gardez-la ; je vous écouterai sans soulever moi.

— Tu sais, ma bonne Cazille, que j'ai toujours été capricieuse et obstinée dans mes caprices.

— Moi ! je sais cela ? interrompit Cazille avec étonnement.

— Sans doute.

— C'est-à-dire que je sais le contraire ; mais, enfin, puisque ça vous plaît, je le veux bien... Oui, vous êtes capricieuse et manique... dame ! c'est possible...

— Eh bien ! figure-toi qu'un singulier désir m'est venu à l'improviste. Madame Bernard sort d'ici...

— Je l'ai vue, de reste.

— Et elle nous a appris que son mari vient d'acheter la métairie de Perron.

— On en parle assez, Dieu merci ! Ces Bernard ont une ambition qui lui tremblait !

— Le croirais-tu, reprit Marinette en regardant la nourrice en-dessous, je n'aurai la tête en repos que quand mon père aura acheté l' Perron aux Bernard.

— Est-ce possible ?

— Vrai.

— Mais ce doit être pour vous comme un lien maudit. N'est-ce pas là, près du lit de mort du vieux Lataste, que vous avez pris le germe de cette fièvre ?...

— C'est précisément pour cela.

— Sainte Mère de Dieu ! en voilà une idée !

— J'ai senti mon père, il a fait la sourde oreille.

— Ah ! je crois bien.

— Et je compte sur toi pour le gagner à mon caprice qui s'est logé dans ma cervelle de manière à y faire un trou terrible si l'on me résiste.

Cazille examina attentivement Marinette, et, saisie d'effroi à la pensée que le cerveau de la pauvre convalescente pouvait encore être en danger, elle s'écria :

— Rassurez-vous, le docteur a hérité Perron, puisque vous y tenez... Ah ! le cher homme ! il achèterait le Perron si vous en aviez l'aisance, et moi je ne vendrais, si ma vieille peau pouvait aider à faire la somme.

— Ainsi, tu lui parleras ?

— Je vous le promets.

— Adroïtement, pour ne pas trop le chagriner. Crois-tu, ajouta la jeune fille en échangeant de son coussin à dessein, crois-tu que nous soyons assez riches pour payer cette métairie ?

— Les Bernard sont fûts ; ils vont demander un prix impossible, et M. Parmentier ne roule pas sur l'or, quoiqu'il ne m'ait jamais raconté ses affaires.

— S'il est besoin, tu déviéras mon père à emprunter.

— C'est donc pour tout de bon ? Vous y tenez... sans plaisanter ?

— Écoute, Cazille, et garde mon secret. Je suis si résolu à te le dire que, je le sens, je ferai une nouvelle moutade, d'ici nos pères, si la métairie de Perron nous échappe. C'est comme ça, que veux-tu... ?

— Moi ! je ne veux rien que vos quatre volontés. Laissez-moi attranger les choses avec votre père, et comptez déjà que ce domaine ensorcelé est à vous.

Ce même jour, vers dix heures du soir, un homme se promenant à petits pas sur le plateau où s'élevaient les humbles bâtisses de la métairie de Perron. Cet homme s'arrêtait fréquemment pour tendre l'oreille aux bruits agrestes de la nuit ; le pas d'un cheval ou d'un pèton le faisait tressaillir ; les oiseaux de passage même semblaient l'interrompre lorsque, près de lui, effrayés de sa rencontre, ils jetaient en fuyant les notes aiguës de leurs cris mélancoliques. La campagne était paisible ; les dernières lueurs du village venaient de s'éteindre, et quelques ruminants de l'étable de Perron attendaient, seuls, la présence d'êtres vivants dans ces parages. L'homme aux aguets se rapprocha de la porte de la maison principale, et s'y arrêtant de nouveau il dit, se parlant comme font les gens vivement préoccupés :

— La terre entière semble endormie... Allons, Bernard, à l'œuvre ! et sois enfin le premier de ton nom, le premier de ton foyer à prendre rang parmi les hommes.

Après avoir jeté ces mots avec une exaltation où le fiel de l'envie se mêlait à la cupide ambition, Jules Bernard poussa la porte de la métairie et entra, d'un pas ferme, dans la chambre où le vieux Lataste était mort sous les yeux terribles de mademoiselle Parmentier. Cette chambre n'était pas éclairée, et quoique Bernard ne manquât pas de courage, la pensée de la mauvaise action qu'il allait commettre l'envahit tout à coup ; il frissonna dans les ténèbres où le spectre de Lataste lui apparut irrité, menaçant, prêt à châtier un sacrilège.

— Veux-tu d'enfant ! murmura le fils de Salurnin : Dieu me pardonne, je crois que j'ai eu peur.

Il plongeait une allumette dans une fiole de phosphore, — seul système qui, jusqu'alors à Bouillay, eût dérobé le briquet à silex : — il alluma une lanterne à purée opaque, date lanterne de minceur, et il promena lentement un rayon blafard de lumière sur les quatre murs sales et froids de cette triste chambre, d'où les rares et pauvres meubles du défunt avaient récemment disparu.

La place du lit était marquée, et par quatre dépressions creusées dans le sol par les pieds de ce meuble longtemps stationnaire, et par le large espace qu'il avait protégé contre les dégradations journalières.

Bernard vint s'adosser à la porte d'entrée et fit trois pas sur sa droite. Alors, il se trouva sur la ligne de la tête du lit de Lataste. Il se retourna, face à gauche, et fit encore trois pas dans cette direction.

— Voilà ! dit-il : je suis juste sous le lit, ce doit être là. Commençons et faisons vite.

Il alla prendre une bêche qu'il avait, le jour même, déposée dans un coin de la chambre, et, à la place qu'il avait marquée, il planta son outil avec plus de vigueur que n'en montraient d'habitude ses bras effeminés. Selon l'usage, le sol de la mairerie n'était ni dallé ni planchéié, mais foulé à la dame, caillouteux et fort dur. Au bout d'une heure de travail opiniâtre l'inhabile pionnier n'avait guère avancé son ouvrage. Il avait des ampoules aux mains, la sueur au front et la robe sur les lèvres, mais à peine avait-il défoncé quelques centimètres de cet lugubre terrain. Il se reposa, se remit au travail avec une nouvelle ardeur, se reposa de nouveau et trouvant moins de résistance à mesure qu'il dépassait la couche pierreuse, il poussa tout à coup un cri de joie. Le fer de la bêche venait de rebondir sur un corps dur qui avait rendu un son métallique. Bernard plongea la main dans la profondeur du trou, et un sourire satanique erra sur sa bouche : il rencontrait, palpait, caressait un coffret de fer qu'il ne s'agissait plus que de désceller, car il était maintenu par une sorte de maçonnerie. Ce fut l'affaire d'une demi-heure d'un travail vertigineux pendant lequel les tempes de l'ouvrier battirent comme dans un accès de fièvre chaude. Le coffret, les pierres d'où s'échappaient des étincelles au heurt précipité du pie, la terre s'ébouillant sans relâche entre les doigts crispés et occupés à rejeter hors du trou le sol entier de la maison et la maison elle-même, tout cela parlait à l'imagination enflammée de Bernard, qui donnait à toutes choses un corps, une âme, une voix selon le désordre de ses convoitises. Enfin, la dernière attache se rompit et le larron triomphant arracha des entrailles murées de la terre, une cassette à couvercle bombé qu'il éleva vers le ciel avec extase, comme si le ciel eût pu recevoir les actions de grâces d'un malfaiteur.

Cette cassette était très-lourde. A en juger par sa capacité, elle pouvait contenir une fortune de millionnaire, ne fût-elle qu'à demi remplie d'or. Jules Bernard l'examina sur ses quatre faces. Il remarqua, non sans joie, car c'était bon indice, que la serrure était surmontée d'une couronne de marquis en relief et en argent.

N'ayant pas trouvé la clef de ce coffret mystérieux, il asséna sur sa serrure un violent coup de pince, qui fit éclater le pêne et chavirer le couvercle.

Une liasse de papiers tomba sur le sol, et ce fut tout. L'œil avide de Bernard ne vit rouler ni or ni pierres ; son oreille impatientement entendit aucun des bruits attendus. Le voleur frémit et devint pâle, comme si le bras de la justice se fût appesanti sur son épaule.

— Ai-je rêvé ? se dit-il.

Et il s'agenouilla, saisissant d'une main découragée les papiers qui s'étaient échappés du fond de la cassette.

Ces papiers étaient noués, en plusieurs rouleaux, avec des rubans noirs fanés par l'humidité. Jules Bernard prit le plus volumineux de ces rouleaux, dénoua son ruban et en retira tout d'abord deux petites miniatures, dont l'une était encadrée de brillants et l'autre d'un cercle de plomb. La miniature aux brillants offrait le portrait d'une très-jolie femme portant le costume du règne de Louis XVI ; celle du cadre de plomb représentait un gentilhomme de la

même époque dont le visage était jeune, fatigué, railleur et lu. On y saisisait des traces de profonds ravages et l'attestation de violents désordres. Ces deux peintures, également remarquables, étaient évidemment l'œuvre d'un maître. Jules Bernard s'occupa beaucoup plus du feu des diamants que de la physionomie des personnages ; puis il approcha sa lanterne des papiers étalés sous ses yeux.

Il lisait à peine depuis cinq minutes, que déjà à une vive émotion, il changea de posture, s'assit commodément, plaça les rouleaux et la lanterne entre ses jambes, et se mit, non plus à feuilleter ces papiers jaunés par le temps, mais à les étudier avec un soin tout particulier.

Comme il terminait la lecture du premier rouleau, il s'écria en joignant les mains :

— Insensé ! tu as les mains pleines de diamants, et tu te plains de n'avoir pas trouvé d'or. O fortune ! enfin je te tiens !

XIII

Le jour commençait à poindre, et on entendait déjà le pas lourd et traînant des bœufs se rendant au labourage, lorsque Jules Bernard termina la lecture du dernier rouleau des papiers dérobés à la cachette du métayer Lataste. Il remplaça papiers et médaillons dans le coffret, et après quelques minutes de réflexion, il se mit en devoir de combler le trou qu'il avait creusé.

Après avoir rétabli de son mieux l'état des lieux, c'est-à-dire effacé autant que possible les traces de son travail clandestin, il sortit de la maison, emportant sous son manteau la cassette de fer, et, au plus profond du cœur, l'une de ces joies sans nom, tant elles sont à la fois dominantes et criminelles.

Jules Bernard ne rencontra personne dans le village, entra chez lui, courut à son appartement et enferma soigneusement son trésor dans un meuble dont il garda la clef. Comme il achevait cette opération et se retournait pour atteindre son lit, il aperçut sa mère qui lui cria du seuil de sa chambre :

- Seigneur, mon Dieu ! que l'arrive-t-il, cher enfant ?
- A moi ? Rien, absolument rien.
- Mais, prends un miroir, regarde-toi... tu es plus pâle qu'un mort !
- En vérité ! Eh bien, ma bonne mère, je n'en mourrai pas, rassurez-vous.
- Cependant tu dois souffrir ?
- Souffrir ! j'ai l'âme en paradis.
- Pourquoi donc cette pâleur ? Pourquoi ces yeux couleur de sang ?
- Je ne me suis pas couché... je rentre.
- Je le sais... moi non plus je ne me suis pas couchée, moi non plus je n'ai pas dormi. — Je t'attendais, j'avais peur !

— Écoutez, ma mère, écoutez bien et ne m'interrogez pas davantage, car à l'homme qui va jouer ma partie il faut des forces, de l'audace, de la ruse, du génie même, et les nuits blanches ne donnent rien de tout cela, au contraire. Donc, je vais dormir, rêver, préparer... mais il est juste que je vous confie un secret d'où dépend plus que ma vie. Je m'y suis, d'ailleurs, engagé vis-à-vis de vous il y a de cela quelques jours...

- Le nom de l'une des trois femmes... interrompit Aglaé.
- Oui, ne vous ai-je pas dit que je n'en aimais aucune, mais que, très-prochainement, j'éprouverais pour l'une d'elles...
- Une passion terrible, irrésistible, s'écria madame Bernard dont le corps entier frissonnait.
- C'est cela, reprit Jules d'une voix calme et froide. Eh bien ! c'est mademoiselle Parmentier que j'aime, que j'aime avec... à l'excès.
- Eh ! quoi, ton cœur a-t-il pu s'prendre si vite ?
- Mon cœur n'a rien à voir dans cette affaire, répondit



Jules Bernard. Je croyais vous en avoir avertie, ajouta-t-il. Le cœur est un traitre dont les niais ne se défient pas. Je suis, moi, mieux avisé, et si cet amour dont le foyer est dans ma tête, était vaincu, par malheur, il ferait, n'en doutez pas, un horrible bruit dans ces contrées, et peut-être beaucoup plus loin. Allons, chère mère, laissez-moi reposer, et, si vous m'aimez, défendez ma porte aux indiscrets, notamment à mon père.

A huit jours de là, comme les trois Bernard achevaient de souper, Saturnin dit à son fils :

— L'espère que tu as en le temps de faire tes fouilles à Perron. Fin de compte, qu'as-tu trouvé, en long et en large, sous le lit de feu Lataste ?

— Absolument rien.

— Ça t'apprendra à te fier aux suppositions.

— J'avoue que j'ai fait une sottise.

— On ne réussit pas à tout ce qu'on entreprend, dit Aglaé.

— Quand on échoue, reprit Saturnin, c'est qu'on a mal calculé. Moi, je ne livre rien au hasard ; aussi n'ai-je jamais de déceptions. Mais ce qui est fait est fait, et puisque nous avons acheté assez étourdiment, il s'agit de revendre avec réflexion, avec beaucoup de réflexion. J'imagine que tu ne m'as pas fait acheter Perron pour m'y voir planter des choux ?

— Pas précisément.

— Et tu as absolument renoncé à y trouver le trésor en question ?

— Absolument.

— Eh bien ! je ne sais pas si le diable a jeté un sort sur cette métairie, mais tout le monde en vent. Figurez-vous que ce matin M. le curé est venu me demander ce que je me contenterais de gagner sur mon acquisition : « Faudrait voir, que j'ai répondu. C'est un fier domaine et une terre de bénédiction. — Vous en êtes pour vingt-cinq mille francs ? a-t-il ajouté. — C'est vrai, mais il ne faut jamais demander ce qu'un cheval a coûté. — Voulez-vous mille écus de profit ? — Je veux dix mille francs, en supposant

que l'acquéreur sera mon ami. — Dix mille francs ! mais c'est refuser. — Non, c'est à prendre ou à laisser. » Alors, le bonhomme de curé m'a retourné, retourneras-tu, sans y gagner un liard ; car, à son obstination, je devinais que j'avais demandé trop peu, et il a fini par m'avouer que M. Parmentier, cédant à un caprice de sa fille, désirait nous acheter Perron, qu'il irait jusqu'à trente mille francs, mais ne pourrait pas dépasser ce chiffre sans se ruiner.

— Et qu'avez-vous répondu ? demanda Jules dont le regard brilla d'un éclat singulier.

— J'ai tenu bon.

— Est-ce que vous n'êtes pas mariés en communauté de biens ? dit Jules Bernard s'adressant à sa mère.

— Oui, répondit Aglaé.

— Pourquoi cette question ? demanda Saturnin.

— Parce qu'alors vous ne pouvez pas, ce me semble, acheter et vendre sans l'assentiment de votre femme.

— Sois persuadé que ta mère ne refusera pas de tendre son tablier pour recevoir cette bonne aubaine. Dix mille francs, mon garçon, ça ne se trouve ni dans tes gros livres, ni sous le lit de feu Lataste, pas plus que sous les pieds d'un âne, pas vrai, ma vieille ?

— Laisse parler l'enfant, répondit Aglaé : je lui donne pleins pouvoirs.

— Ce n'est pas un misérable gain de dix mille francs qu'il faut faire, reprit Jules Bernard avec le plus grand calme. Pour mademoiselle Parmentier, Perron vaut cent mille francs.

Saturnin fit un bond sur sa chaise. Aglaé, toujours prête à l'admiration quand son fils prenait la parole, battit des mains et s'écria :

— C'est juste, ça ; c'est clair et net.

— Autant renoncer à l'affaire, observa Saturnin ; car demander cent mille francs au pauvre Parmentier, c'est lui demander un million. Il vendrait sa fille qu'il ne les ferait pas, tes cent mille livres.

— D'abord, répondit Jules, on ne connaît pas la fortune

du docteur, qui ne dit ses secrets à personne; et puis il a des amis qui s'engageront pour lui.

— Ah! ouiche! des amis! interrompit Saturnin; on n'en a que jusqu'à la bourge.

— Le général, et d'un, reprit Jules Bernard; notre cousin Landry, et de deux...

— Landry! il est serré comme un boudin, et s'il a suixante mille francs, c'est pour lui le bout du monde.

— Oui, mais il est fort épris de mademoiselle Parmentier, et, tel que je le connais, l'amour peut lui inspirer un désintéressement héroïque; il est homme à se ruiner pour sa belle.

— Tu crois ça, toi?

— J'y crois et j'y compte.

— Tu ne l'aimes donc pas, notre cousin?

— Je le déteste, et s'il se ruine, j'en rirai. Au surplus, laissez-moi le soin de conduire cette affaire; ne vous en mêlez plus; dites au curé qu'elle nous regarde seuls, ma mère et moi. Dès demain je me mettrai en campagne... Ah! mon cher père! vous êtes madré, vous passez pour un finand dans le pays, et, cependant, ma vue porte plus loin que la vôtre.

— L'aurait voir, mon garçon, faudra voir! Viser n'est pas tout; atteindre, voilà l'essentiel. D'ailleurs, ton projet me semble dangereux. On va nous lapider dans le pays; il sera dit que nous égorgions le prochain.

— Laissez donc! on ne dit cela que des pauvres, et les riches ne sont jamais pendus. Je veux vous enrichir; j'y travaille. Je suis sur la route d'une énorme fortune, ne m'arrêtez pas; laissez-moi passer.

Jules se leva de table, et quelques pas dans la salle, prit brusquement son chapeau et sortit.

— Notre fils devient fou! dit Saturnin à sa femme. Sa tête lui la breloque; chez lui la science a dévoré le bon sens.

— Fallait pas l'envoyer à l'école, répondit laconiquement Aglaé. Si insensé qu'il te paraisse, je suis de son avis. Perron vaut cent mille francs.

— Allons! dit Saturnin s'efforçant de rire; les deux font la paire.

Et il sortit à son tour, laissant madame Bernard au trouble de ses méditations.

Le lendemain, Jules se présenta en toilette étudiée, à la grille de la maison Parmentier. Le docteur était sorti, et Cazille allait renvoyer l'illustre rejeton des Bernard sans plus de façon qu'un simple mortel, lorsqu'une douce petite voix dit derrière la fidèle servante :

— Faites entrer monsieur; je le recevrai avec plaisir.

C'était Marinette qui, ayant aperçu Jules Bernard, était accourue dans l'intention de lui faciliter un accès que devait combattre la robuste vertu de Cazille, peu sympathique au jeune savant.

Jules entra dans le salon que nous connaissons; Marinette lui désigna un fauteuil et s'assit en face de lui. Cazille ajouta au srvant un feu de la cheminée, puis elle sortit, comme à regret, non pour aller loin, car elle se promena dans le jardin, sous les fenêtres du salon, de manière à se montrer au premier appel de sa maîtresse.

Mon père prolongera peut-être son absence, commença mademoiselle Parmentier, et il s'en vaudra, monsieur, d'avoir manqué votre bonne visite.

— Je n'aurai pas même sujet de me plaindre, mademoiselle, puisque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir.

— Ce n'est donc pas pour affaire que vous désirez voir mon père?

— Pardon, mais comme cette affaire vous intéresse et beaucoup, il est possible que je me fêlicite d'en avoir, préalablement, causé avec vous.

— Je suis fort inhabile, mais enfin j'ai bonne mémoire, et ce que vous me direz je le répéterai fidèlement. De quoi s'agit-il?

— D'un acte à signer. M. le curé Dubois nous a dit que monsieur le docteur désire acheter la métairie de Perron...

— C'est la moitié de la vérité, interrompit Marinette en

rougissant, car le désir de mon père a cédé à mon caprice à moi, caprice de malade et... d'un enfant gâté.

Jules Bernard s'inclina respectueusement et gracieusement, puis il reprit :

— Perron m'appartient en propre, mademoiselle; mes parents m'ont donné ce domaine, et puisque c'est vous qui en avez fantaisie, nous n'aurons vous et moi qu'à traiter... à l'amiable.

— Vous m'annoncez une bonne nouvelle, car, je veux le croire, vous serez moins difficile que monseigneur votre père.

— Très-certainement; mon père est de son âge; une affaire n'est pour lui qu'une affaire; le calcul prend trop souvent la place du cœur chez les vieillards.

Mademoiselle Parmentier baissa les yeux, car Jules Bernard venait de donner à sa voix une très-douce intonation qui annonçait que l'entretien allait devenir gênant pour la timidité d'une jeune fille.

— Et que demandez-vous pour conclure? dit-elle avec quelque embarras.

— L'impossible, mademoiselle.

— L'impossible!

— J'en ai peur.

— Expliquez-vous?

— Ce n'est pas chose facile, et cependant vous allez voir que le mot dont je me suis servi n'a rien d'exagéré. La métairie de Perron m'appartient, j'en peux disposer à mon gré, c'est-à-dire la vendre ou la donner; si je la vends je l'estimerai cent mille francs, si je la donne...

— Vous avez raison, monsieur, interrompit Marinette avec animation, c'est l'impossible que vous êtes venu nous proposer, car cent mille francs, nous ne les aurons jamais, et, que je sache, mon pauvre père n'est pas homme à recevoir un don que rien ne justifie.

— Hélas! mademoiselle, vous me condamnez d'un mot, avant même que j'aie parlé. Un don que rien ne justifie, avez-vous dit? Il faut que la voix, le regard et l'âme soient bien impuissants, pour qu'ils n'aient pas su vous dire, depuis longtemps déjà, ce qui se passe en moi. Permettez que je m'explique dans cette unique occasion que m'offre mon destin railleur de vous approcher sans témoins. Je vous aime, je vous tiens en adoration secrète... j'ai failli mourir de votre maladie, et quand j'ai su, par un caprice de convalescente, vous désirez posséder ce domaine, dont la faveur du ciel m'a fait maître, j'ai bûni ce sourire de la fortune, je me suis dit que je mettrai Perron à vos pieds, en vous suppliant de m'accepter pour époux.

— Monsieur, interrompit la jeune fille, qui, dès les premiers mots de cette déclaration passionnée, avait reculé son fauteuil avec frayeur; je ne peux plus vous entendre, souffrez que je me retire.

Et mademoiselle Parmentier se leva.

— Rien qu'un mot, ajouta Bernard, et je me tairai : Si j'ai estimé mon domaine cent mille francs pour le vendre, n'est-ce pas vous dire que je ne veux céder à personne le droit, le bonheur, la joie suprême de satisfaire le seul désir que vous avez encore hautement manifesté.

— Vous avez succès complet, monsieur, car ni mon père ni personne ne possèdera l'extravagance aussi loin que votre prétention.

— Ainsi, l'acte à signer, vous le rejetez? demanda Bernard toujours suppliant.

— Quel acte?

— Le contrat de mariage qui doit vous donner tout ce que je possède.

— Vous avez été d'une franchise un peu brusque, monsieur, répondit Antoinette en regardant de haut Jules Bernard; souffrez donc que je vous mette et que je vous parle avec une sincérité absolue : si je pouvais disposer de cent mille francs, je vous les donnerais de suite pour payer votre domaine quatre fois sa valeur; je peux disposer de ma main, et je ne la donnerai jamais à l'homme qui a osé me faire des conditions.

Bernard se leva, les lèvres pâles, le front couvert d'un sombre nuage et les yeux injectés d'hypocrisie.

— Je n'ai plus qu'à vous demander pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix mielleuse, du dérangement que je vous ai causé et de mon importunité. On assure que M. le docteur Parmentier est riche, que, s'il était seulement de petite aisance, il ne pourrait pas produire gratuitement à nos paysans les secours de son art. Je souhaite que ce bruit public soit fondé, car alors, pour peu que votre fantaisie s'obstine, vous trouverez facilement les cent mille francs qui devront la payer. Veuillez être assurée, mademoiselle, de mon profond respect, et dire à monsieur votre père combien je suis chagrin de l'avoir manqué.

Mariette était si étourdie du coup de foudre qui avait tonné à ses oreilles et dans son cœur pendant la dernière partie de ce singulier entretien, qu'elle n'entendit ni les adieux sardoniques de Jules Bernard, ni le bruit de sa retraite. Elle demeura glacée et comme clouée à la place où, debout et dans une noble attitude, elle avait pris congé de cet adorateur dangereux que Cazille accompagnait, en le serrant de près, jusqu'à la grille, comme font les chiens de garde à l'égard des étrangers mal vus.

Lorsqu'elle eut donné, d'un air bouffé, deux tours de clef à la porte extérieure, Cazille courut au salon. Mariette la vit, fondit en larmes et tomba dans ses bras.

XIV

Le soir de ce même jour, il y avait petit cercle de famille et d'amis dans le salon réservé du château de Rouillac. Madame de la Perche faisait sa partie de whist avec la comtesse Sydonie, le général et le capitaine de Chalouze. Près de la cheminée se tenait le curé Dubois, le neveu Landry et Cornélie Rosier, qui, prenant son parti de la cuisine au beurre, dinait régulièrement deux fois par semaine chez son cousin. La conversation languissait dans ce coin. Le curé était préoccupé; Landry fronçait le sourcil, et madame Rosier faisait des grâces à Jupiter, qui, couché contre le garde-feu, paraissait mépriser des avances dont il devinait l'hypocrisie portée. C'est qu'en effet la gourmande Cornélie tenait à plaire à la difficile baronne qui gouvernait la table de la maison.

— Nous ne voyons plus le docteur, observa M. de Chalouze pendant que la comtesse achevait de donner les cartes.

— Et j'en suis fâché, dit le général, car c'est un joueur émérite.

— Laissez donc! s'écria madame de la Perche; depuis quel temps, votre M. Parmentier devient insupportable; il est si triste, avec sa longue mine, qu'un whist, je le prends toujours pour le mort quand il est mon partenaire.

— Ah! madame, c'est méchamment joli ce que vous venez de dire là! répliqua le général en souriant. Un donc, en vérité, prenez-vous toutes ces pierres que vous jetez dans les jardins de mes pays?

— Général, j'ai joué tréfle, répondit la baronne.

— Voilà tout de même une drôle de partie, remarqua Cornélie qui était venue se placer derrière le siège de madame de la Perche, on y dit un mot tous les quarts d'heure.

— Vous auriez besoin de l'apprendre pour... nous tenir compagnie, répliqua la baronne.

— Moi! merci! je ne suis que la endrille et le truc.

— Le truc! Vous n'y entendrez le truc, madame Rosier... quel joli mot...

— Vous n'y sentez pas balade, avance le général qui se sentait enerve; on y fait force grimaces.

— Ce s'nt donc vos pays qui l'ont inventé? riposta la douairière, que le capitaine encouragea d'un sourire.

Le maire de Rouillac entra dans le salon et vint saluer les joueurs.

— Quel de nouveau, monsieur le maire? demanda la comtesse.

— Une singulière aventure, madame, mademoiselle

Parmentier est menacé d'une reclute, et le pauvre docteur est au plus mal.

— Allons donc! s'écrièrent à la fois le général et Landry, qui se levèrent tous les deux et entraînant le magistrat près du foyer.

— Je perds encore quinze fibres ce soir, dit la baronne se levant à son tour, il n'y a décidément rien à gagner dans ce maudit pays.

— Vous appelez cela une singulière aventure? observa le capitaine s'adressant au maire, l'effroi et peut-être le deuil dans une pauvre maison.

— C'est inhumain, dit tout bas la comtesse.

— C'est routillacquois! dit encore plus bas la baronne.

— J'ai vu le docteur et mademoiselle Parmentier dans la journée, observa le curé, le docteur n'a semblé inquiet, préoccupé, légèrement exalté peut-être, mais non pas en danger. Quant à sa fille, elle était presque gaie.

— L'exagère sans doute, reprit le maire; mais enfin voyez le fait, et je n'invente rien; ce que je vais vous raconter court la ville.

— La ville! murmura la baronne. O Gascons! je parie que Rouillac a des armes...

— Partantes, glissa le capitaine à l'oreille de la douairière, un éteignoir dévoré par la rouille.

On fit cercle autour du maire, qui commença son récit :

— Vous savez tous que mademoiselle Parmentier, imparfaitement guérie, à ce qu'il paraît, a conservé, comme reliquat de sa maladie cérébrale, une curieuse démesure de posséder la métairie de Perron. Vous savez encore que le docteur, cédant aux instances de sa fille, s'est décidé à faire cette acquisition, c'est-à-dire à offrir au Bernard un beau profit sur l'achat; mais ce que vous ne savez pas et ne pouvez pas savoir, c'est le prix que les Bernard ont fixé.

— Trente-cinq mille francs, interrompit Landry.

— Trente-cinq mille francs hier, mais aujourd'hui, devinez... Cent mille francs, pas un liard de moins.

— C'est de la démesure! s'écria le général.

— C'est odieux! ajouta la comtesse.

— Cela ne m'étonne pas, dit la baronne à demi-voix.

— C'est du chantage! observa de Chalouze.

— Tiens! pensa Cornélie, c'est une idée! Lucrèce ne s'en trouvera pas plus mal.

Le curé avait joint les mains et levé les yeux au ciel; Landry avait passé convulsivement ses doigts dans ses cheveux, et si on les avait suivis dans leur trajet, on aurait vu tomber, sous leur étreinte, les innocents victimes de son honnête colère.

— C'est tout ce que vous voudrez, reprit le maire, mais, avant tout, c'est la pure vérité. Les époux Bernard ont fait donation de Perron à leur fils, et il paraît que celui-ci, jeune homme fort savant, a découvert dans deux champs de sa métairie des gisements précieux de je ne sais quoi, dont personne avant lui n'avait soupçonné l'existence. Bref, il veut cent mille francs de son domaine, et le pauvre M. Parmentier se fend la tête à tous les mors pour trouver cette somme formidable qu'il n'a pas. Dieu merci! car il la donnerait, parole d'honneur, tant il a peur de revoir sa fille dans l'état où il l'a tirée.

— N'avez-vous pas dit que mademoiselle Marinette était ce soir menacée d'une reclute? demanda Landry.

— C'est encore vrai. M. Parmentier sort de chez moi. Il m'a demandé soixante mille francs à emprunter en me racontant l'affaire; et si m'a dit que sa fille venait de se mettre au lit avec une grosse fièvre. Soixante mille francs, c'est une fortune. J'en aurais la libre disposition, que je ne les prêteraix pas à ce pauvre homme. D'abord, à vrai parler, parce qu'il ne pourrait pas me les rendre, ensuite parce que ce serait le ruiner à coup sûr et enrichir les Bernard, qui font là un vilain métier.

— Vous avez parfaitement raison, dit le général. Je vous approuve.

— Et je suis venu, bien vite, vous trouver, ajouta le maire, afin de vous prévenir. Car, pris à l'improvise, vous

muriez pu, riche comme vous l'êtes, céder aux instances de M. Parmentier, qui ne tardera pas à s'adresser à vous.

— Pardienne ! pensa la douairière, tous les vœux de Rouillac s'en donnent de têter ; ne sommes-nous pas la vache à lait communale ?

— Dans ce cas, répondit le comte Chardin, je ferais comme vous. Je refusais au uom de la morale outragée par les Bernard.

— Oui, mon oncle, observa timidement Landry, mais au uom de l'humanité ? Cette jeune fille est bien malade !

— Il n'y a pas d'apothicaires qui aient des remèdes de ce prix, dit crûment la baronne au capitaine. M. Landry ne va-t-il pas faire l'amour à nos dépeux ?

— Il y a quelque terrible mystère là-dessous, glissa tout bas Chalouze à la douairière, qui riposta sur-le-champ.

— Il n'y a là-dessous que trois coquins : les Bernard, un fou, le docteur, et une Jacqueline à vapeurs villageoises, la Mariette. Peut-être monsieur mon gendre sera-t-il la dupe qu'on cherche ; alors la chambrée sera au grand complet.

— Je voudrais avoir soixante mille francs bien à moi, dit la comtesse à sa mère, dont elle avait entendu l'apostrophe.

— Ma fille, vendez vos diamants, répondit avec humeur la baronne ; vous les remplacerez par des pierres fausses, qui vous rappelleront, fidèlement, les faussetés de tous ces intrigants.

Un domestique ouvrit la porte et annonça le docteur Parmentier.

Chacun des assistants, moins la baronne, frissonna comme à la commotion d'une décharge électrique.

Le bon vieillard s'avança d'un pas incertain, l'œil vitreux, le maintien gêné. L'altération visible de son visage annonçait le trouble désolé de son cœur ; ses cheveux, dont il avait un soin particulier et qu'il relevait en cercle épais d'une extrémité à l'autre de son large front découvert, flottaient abandonnés sur ses tempes, et il paraissait avoir perdu jusqu'au souvenir de cette grâce naïve qui, nous l'avons déjà dit quelque part, lui donnait la majesté raffinée d'un portrait d'ancêtre.

La comtesse courut au-devant du docteur.

— Nous sommes heureux de vous voir, monsieur Parmentier, c'est preuve que votre chère fille se porte bien.

Le vieillard secoua la tête en silence.

— Vous êtes mille fois bonne, madame, répondit-il, mais nous n'allons bien ni ma fille... ni moi. Ah ! nous traversons des jours de sévère épreuve pendant lesquels il fait bon d'être... chrétien. Monsieur le comte, ajouta-t-il parlant bas au général, et après avoir salué tout le monde : n'en mot dans votre cabinet, s'il vous plaît ; rien qu'un mot, mais au plus vite.

Le général fit quelques pas dans le salon, puis, feignant de rappeler un souvenir, il se frappa le front et s'écria :

— Sapristi ! docteur, puisque vous voilà, permettez que j'abuse de votre visite. J'ai à vous consulter pour une vilaine blessure... voulez-vous que nous passions dans mon cabinet ?

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte, répondit le médecin.

Et il remercia, par un sourire plein d'affable tristesse, l'air du bienveillant mensonge qui facilitait sa sortie d'un salon où il était entré en tremblant.

— Ah ! ma tante, dit Landry à la comtesse, quel noble et grand cœur que celui de votre mari, et que vous devez l'aimer !

— Oui, certes ! répondit la jeune femme ; ce cœur fait ma joie et mon orgueil.

Ici, la cousine Rosier regarda en dessous le capitaine et la comtesse, espérant saisir entre leurs yeux le choc d'un double éclair, tant elle croyait volontiers aux canons répandus par les Bernard. Le hasard voulut qu'en effet, à ce même moment, M. de Chalouze et madame Chardin se regardassent, Chalouze pour approuver ce que la comtesse venait de dire, et la comtesse comme pour invoquer le té-

moignage du meilleur et du plus vieil ami de son mari. Cette communication, involontaire des deux parts, fut aussitôt commentée par le maire et Cornélie, qui, traitement, la recueillirent avec la ferocité naturelle aux méchants lorsqu'ils sont bêtes.

Dix minutes après le départ du docteur et du général, le comte Chardin rentra seul dans le salon ; ses traits bouleversés attestaient la fatigue qu'une grande lutte avait causée dans tout son être.

— Il est parti, dit-il avec chagrin ; sa parole m'a navré... Je ne suis pas sans inquiétude, et je ne sais pas, en vérité, si je dois être content de moi.

— Vous avez donc refusé, mon ami ? demanda la comtesse.

— Oui, mon enfant, c'était mon devoir d'être homme ; mais il y a des refus qui coûtent bien cher !

— Oh ! mon Dieu ! soupira tout bas Landry, que faire pour les sauver ?

— J'ai résisté d'abord à ses calculs, qui sont d'un pauvre insensé, reprit le général, car il m'a parlé de son travail opiniâtre comme d'une garantie de sa solvabilité... le travail d'un vieillard dont les jours sont comptés ! J'ai résisté à ses prières, puis à quelques larmes qui semblaient creuser à travers sa honte des sillons de feu sur ses joues. J'ai résisté au sombre tableau qu'il m'a fait de sa fille expirante. Tout cela n'a duré que quelques minutes, et me voilà tout effrayé de sa douleur et de mon courage. Ce malheureux est fou, comme sa fille est folle ; mais si la folie due à l'ébranlement causé par une fièvre incurable est digne de pitié, celle qui entraîne l'adoration paternelle commande un respect dont je suis profondément pénétré. Non, les Bernard ne savent rien de cette lamentable histoire. Je les verrai dès demain, et s'ils ne sont pas des monstres, ils reviendront à des sentiments moins barbares.

— Et moins absurdes, dit la baronne ; car enfin les Parmentier morts, la métairie ne vaudra plus que vingt-cinq mille francs.

— Sauf réserve de la trouaille, observa le maire ; car si, comme le dit le savant Jules, les champs de Perron contiennent des gisements précieux, du cuivre ou de l'argent, du mercure, de la terre à porcelaine ou du charbon, que sais-je ! le gaillard en tirera profit.

— Épargnez-nous ces suppositions, s'écria la douairière, il n'y a que gasconnade dans ce pays, sous terre comme dessus.

— Tiens ! dit Cornélie Rosier, où donc est passé mon cousin Landry ? la nuit est noire, et je comptais sur lui pour m'accompagner.

— Il s'est échappé à la sourdine, répondit le capitaine. Ce brave jeune homme est en proie à une vive agitation qui fait honneur à ses sentiments.

— Il en tient pour la petite, reprit Cornélie, et c'est naturel que ça le chiffonne.

La conversation fut interrompue par les domestiques qui servaient le thé.

Cornélie mangea du gâteau de plomb comme si elle n'avait pas diné, et la baronne trouva mainte occasion de lui jeter, à travers jambes, quelques-uns de ces lardons qu'elle savait si bien aguiser, mais qui mordaient moins fort que les dents de la robuste cousine.

Le euré s'était tenu silencieux. Il se leva, prit sa canne et vint droit à M. de Chalouze :

— Que pensez-vous de tout ceci, capitaine ?

— Si vous n'êtes pas prêtre, je vous dirais, répondit Chalouze, que le diable s'en mêle et que Perron est ensorcelé ; mais vous êtes un homme du bon Dieu, et vous devez croire que la Providence nous cache là-bas quelque important mystère. Je suis disposé, dans ce cas, à me ranger à votre avis. Rappelez-vous les mots que mademoiselle Parmentier laissait échapper dans son délire...

— J'y ai songé tout ce soir.

— Rapprochez-les de cette obstination de la jeune fille, de son désespoir, de sa rechute enfin...

— Oni, oui, il y a là quelque chose de grave... un indice.

— Mais rien qu'un indice. Observons, vous et moi, étudions en secret... la lumière se fera, soyez en sûr.

— Dieu vous entende.

Les hôtes du château prirent congé de la comtesse. Cornélio s'en alla gênée par la présence du curé qui, l'accompagnant, l'empêcha de médire, avec M. le maire, et du prochain et surtout de ceux dont elle venait d'essuyer la nappe.

Landry à peine instruit des instances infructueuses de M. Parmentier, s'était esquivé du salon et avait pris sa course sur la pente du coteau de Roillac.

Arrivé au point marqué par le quartier de roche dont nous avons déjà parlé, il vit sur cette roche une masse noire immobile, s'arrêta, entendit un sanglot, et se précipita. Il serra dans ses bras le bon docteur.

— Pour l'amour de Dieu et de votre fille, ayez plus de courage, dit-il; vous voilà faible et pleurant comme un enfant.

— Ah ! je suis maudit ! répondit d'une voix éteinte dans les larmes le malheureux, je n'y connais, moi, je ne peux pas me faire illusion... je ne serai pas surpris deux fois... je la vois revenir cette maladie implacable, horrible... Et dire que je sauverais mon enfant avec cet or que tout le monde me refuse, cet or que je voudrais gagner, ici-bas, en quelques minutes, quand je devrais le payer des éternelles supplices de l'enfer... dire que j'ai vu... horreur ! — Ici le vieillard frissonna de tout son corps, comme sous le coup d'aile d'un vent glacial. — Dire que j'ai vu, dans ma jeunesse, un homme jouer et perdre soixante mille francs sur une carte, soixante mille francs que je n'ai pas, qu'il me faut pour arracher ma fille à la mort, soixante mille francs pour lesquels je donnerais non pas mon sang, il ne vaut rien, le misérable ! mais mon âme ; soixante mille francs que je demanderais, la corde au cou, à mon plus grand ennemi... O ciel ! n'y a-t-il donc pas d'échos pour te porter ma misère et les cris de mon désespoir ?

— Monsieur Parmentier, dit Victor Landry, relevez-vous et ne blasphemez plus. Retrouvez des forces, connez votre fille. J'irai demain vous porter soixante mille francs.

— Vous ! s'écria le docteur, et il se redressa dans les ombres de la nuit comme un spectre : vous !

— Oui ! de la part du général qui veut caehier à sa famille comme à tout le monde sa générosité.

— Je vais me jeter à ses genoux...

— Gardez-vous-en bien ! si lui vous fait cette avance, c'est à condition que vous ne lui en parlez qu'un jour où vous pourrez vous acquitter.

— Ah ! ma fille ! ma fille ! s'écria l'heureux père ; et, embrassant Landry avec une brusque précipitation, il se mit à courir vers sa maison.

— Je suis donc plus heureux que lui, pensa Landry, puisque je n'ai pas la force de la suivre.

XV

Le lendemain de très-bonne heure, le général frappait à la porte des Bernard. Ce fut Saturnin qui vint ouvrir.

— Quel bon vent vous amène, cousin ? s'écria-t-il d'un petit ton dégagé qu'il ne prenait pas d'habitude, car d'habitude non plus, il ne se permettait pas d'appeler le comte cousin, à moins que la rondeur du général ne l'y contraignît.

— Si le vent qui a régné hier, mon garçon, répondit assez brusquement le général, souffle encore, il n'est pas bon, loin de là, et j'en suis incommode.

— Faut vous soigner, cousin, faut vous soigner ; comme on dit, la maman n'en fait plus et c'est...

— Tu ne comprends pas ce que tu ne veux pas comprendre, interrompit le comte ; mais, rassure-toi, je ne suis pas

venu pour te parler en bon français. D'abord, entrons chez toi. Ta femme est-elle là ?

— Oui, cousin.

— Et ton fils ?

— Oui, cousin.

— Bon ! voyons ta femme d'abord ; les enfants ne passent qu'après leurs père et mère quand il s'agit de l'honneur du foyer.

Il entra dans la pièce décorée du titre de salon, le général attendit assez longtemps l'arrivée de madame Bernard que Saturnin était allé chercher. Il convint, avec raison, de ce peu d'empressement, que le ménage ajustait, à l'écart, soit le thème de sa justification, soit son plan de résistance. Aglaé parut, suivie de son mari, et fit une révérence étudiée.

— Dépêchons-nous de causer, commença le comte, et prétez-moi bonne attention.

— Laissez-moi allumer le feu, cousin, dit Aglaé.

— Inutile, je n'ai pas froid, ma tête bout de tout ce qui lui est passé, hier, par la cervelle. Est-il vrai que vous ayez donné Perron à votre fils ?

— Oui, cousin.

— Et Jules veut vendre cette métairie ?

— C'est-à-dire qu'on veut lui lui acheter, ce qui n'est pas la même chose, observa Saturnin.

— Tu as payé ce domaine avec vingt-cinq mille francs que je t'ai prêtés.

— Oui, cousin, est-ce que, déjà, vous auriez besoin de votre argent ?

Le général regarda Bernard avec une telle expression de pitié que celui-ci baissa les yeux, quoiqu'il eût désiré se montrer fanfaron.

— Écoute, Bernard, reprit le comte. La conversation que nous avons en ce moment sera peut-être la dernière, cela dépendra de la façon dont elle se terminera. Ainsi, ne te gêne pas pour m'appeler aujourd'hui, cousin gros comme le bras, il est possible que demain cela te soit défendu, mais sois respectueux en attendant, car je n'aime pas qu'on me raille, moi le chef...

— M. Bernard n'a pas de chef, interrompit Aglaé, il n'est pas enrôlé, Dieu merci !

— Je suis le chef de famille, et indigné, à ce titre, d'un bruit qu'on fait courir sur votre compte.

— Il y a comme ça des bruits qui courent tout seuls, riposta la fière Aglaé.

Le général ne se rappela que plus tard, et dans une terrible circonstance, cette réponse à double entente de sa méchante cousine. Pour le moment, il n'y fit aucune attention et reprit :

— J'espère pour vous que le propos est calomnieux. M. Parmentier veut vous acheter Perron. Ce malheureux père est fou de douleur et d'effroi, en songeant que sa fille imparfaitement guérie, va de nouveau...

— Nous savons tout ça, interrompit Aglaé. Nous sommes affligés de la détresse des Parmentier, mais nous ne pouvons pas nous ruiner pour les beaux yeux d'une jeune fille qui n'a qu'une tocade, après tout. Ça lui passera.

— Enfin, vous consentez à vendre, et vous demandez...

— Cent mille francs, s'écria Saturnin, qui ajouta hypocritement : A cause que c'est eux.

— C'est donc bien vrai, cette infamie ? demanda le général.

— Oui, cousin, c'est le dernier mot. Jules a trouvé à Perron des fions à exploiter ; il est dans son droit.

— Vons l'approuvez ?

— Si j'approuve mon fils ! s'écria madame Bernard ; mon fils est mon Dieu : tout ce qu'il dit est parole d'Évangile, tout ce qu'il veut n'est que ma volonté.

— Appelez donc votre fils, j'ai à lui parler devant vous, afin de ne plus avoir à me répéter.

Madame Bernard se leva, et, marchant d'un pas de reine offensée, elle revint bientôt après, conduisant son fils par la main.

— Jules, dit-elle en le présentant, M. le comte Chardin, ton cousin, désire te faire une communication ; assieds-toi, cher enfant, et suis calme.

— Votre père et votre mère, monsieur, m'affirment que vous demandez à M. Parmentier cent mille francs de votre métairie de Perron ?

— C'est l'exacte vérité, général.

— Et vous n'en démordrez pas ?

— J'ai le regret d'avoir demandé trop peu.

— Qui vous pousse à cet air usuraire ?

— Mon bon plaisir joint à mes intérêts.

— Vous savez bien que ce maître domaine ne vaut pas même ce que vous l'avez payé ?

— Il a la valeur que lui assigne ma fantaisie.

— Vous savez encore que mademoiselle Parmentier est menacée d'une rechute mortelle ?

— Que ses amis se cotisent.

— Misérable !

— N'insultez pas mon fils chez moi ! s'écria madame Bernard qui se dressa comme une furie.

Jules la fit assiéger d'un geste fort doux, et répondit avec un begme merveilleux :

— Je suis de votre famille, et vous avez des cheveux blancs, monsieur.

— Commencez par me rendre ce que vous me devez. Votre impudence ne fait perdre mon sang-froid. Rendez-moi les vingt-cinq mille francs sur lesquels sont assis et votre faux droit de propriété et votre trop réelle cupidité.

— Nous vous les rendrons à notre loisir, général, attendu que, n'ayant pas exigé de reçu de mon père, nous ne vous devons rien devant lui.

— Bravo ! pensa Saturnin, notre fils ira loin, car il est plus fort que moi.

— C'est très-bien, dit le comte que cette réponse calma par l'excès de son audace et de son impudeur. Je vois ce qu'il vous faut à tous les trois, et voici ce que je vous propose : Pour sauver cette jeune fille, si près de sa tombe, vous simulerez la vente de la métairie en question. Mademoiselle Parmentier y fera ce que bon lui semblera, et comme il est plus que probable que d'ici à un an tout danger sera conjuré, rien ne s'opposera, dans un an, à ce qu'on lui révèle le stratagème mis en œuvre pour la sauver. Vous rentrerez dans votre possession, et comme il faut mettre un prix à votre complaisance, je vous abandonnerai les vingt-cinq mille francs que vous me devez. Perron ne vous aura rien coûté.

Saturnin regarda sa femme. L'offre lui paraissait si séduisante, qu'il l'aurait acceptée volontiers des deux mains. Aglaé regarda son fils avec l'embarras d'une cupidité indécise, quoique satisfaite. Le général saisit cette double communication de deux âmes avilies, et il crut porter le dernier coup à de honteuses hésitations en ajoutant :

— De plus, je vous ferai un cadeau de dix mille francs, et je vous promets que le souvenir de tout ceci s'effacera, sinon de ma mémoire, du moins de mon cœur.

— Non ! répondit Jules avec fermeté. Cent mille francs comptant ou rien. Je n'ai pas l'habitude de surfaire, et quand je vends, par hasard, c'est à prix fixe.

— Sott ! répondit le comte. Brisons là... c'est trop longtemps plaider pour le malheur près de gens qui n'ont ni humanité, ni bonpœur, ni sensibilité. Vous n'aurez pas une obole de ces champs devenus bientôt des champs maudits près desquels nul n'osera passer sans terreur et sans se signer ; je vous abandonne à votre honte, à votre impudence ; nous n'avons plus rien de commun. Je vous défends ma maison. Je vous défends de m'approcher, de me parler, de me sauer ; je vous couvre tous les trois de ma malediction... Allez, malheureux !

— Souvenez-vous de toutes ces injures, répondit Jules, avec un calme intolérable. Souvenez-vous que, ne me voyant pas venir à vous, vous viendrez, un jour, à moi !

Le général sortit furieux de cette maison, où il jura de ne plus mettre les pieds, et il se dirigea, machinalement,

droit devant lui sans trop savoir quel parti prendre pour châtier trois coquins et secourir à la fois l'infortune des Parmentier. Après avoir marché pendant quelque temps à l'aventure, il leva la tête et se trouva devant la grille du docteur.

— Parbleu ! pensa-t-il, me voilà guidé par la bonne étoile de ces pauvres gens, et ma conduite est toute tracée. Cent mille francs de plus ou de moins... Il n'y a pas à balancer... ma femme et mon cœur s'en réjouiront, et cet argent ne portera pas bonheur au Bernard, car il y a, là-haut, un bon Dieu qui voit tout.

— Bonjour, ma fille, dit le comte à Cazille qui s'était empressée d'accourir dès qu'elle avait aperçu le général. — Oh ! mais vous avez une mine gaillarde, ce matin.

— Ah ! dame, il y a de quoi, mon bon monsieur.

— La demoiselle va donc mieux ?

— Elle va tout à fait bien.

— On nous avait effrayés hier.

— Ce n'est pas sans raison. Figurez-vous que j'ai cru, et le docteur comme moi, que nous allions rechuter. La maladie reprenait la même marche. Sapristi ! que j'ai donc eu peur. Mais dans la soirée tout s'est calmé, la nuit a été excellente et, ce matin, notre demoiselle rit, chante, se promène, et M. Parmentier, donc ! c'est lui qui l'a fait voir... gai comme pincen ! l'auteur cher homme ! Est-ce que vous n'entrez pas, monsieur le général ?

— Merc !... Vous direz à M. Parmentier que je le félicite, que j'étais venu prendre des nouvelles de la part de ma femme, et que je m'en suis allé bien content, entendez-vous ?

— Je n'y manquerai pas.

Le comte s'éloigna le cœur soulagé, et il se répéta maintes fois, chemin faisant, qu'il avait eu bien tort de ne pas compter sur la Providence pour arranger au mieux les choses dans cette circonstance comme dans toutes.

— Ah ! les misérables, ajouta-t-il en songeant aux Bernard, ils en seront pour leurs frais d'imagination et d'avarice ; leur métairie ne vaut plus que vingt-cinq mille francs. Le diable a perdu sa partie.

En arrivant au château, le général rencontra Landry qui se promenait sous les ormeaux avec Nicolas, et il cria de loin :

— J'ai de fameuses nouvelles ! tout le monde est guéri chez les Parmentier : le père comme la fille et la servante.

— Je sais cela, mon bon oncle, répondit Landry. Aussi suis-je venu gaiement vous confier un grand projet. Voulez-vous que nous fassions un tour dans le parc ?

— Volontiers, le quel s'agit-il ?

— Mon oncle, reprit le jeune homme tout en marchant à petits pas, j'ai bonté de mon oisiveté, et cette honte n'est venue hier quand j'ai vu mon impuissance à secourir le malheureux. Je me suis dit que si j'avais les soixante mille francs demandés par M. Parmentier pour sauver sa fille, je les lui donnerais, et je me suis reproché cette paresse qui me fait végéter à Rouillac ou, assurément, je m'augmenterais jamais ma petite fortune en tirant des perdreaux. Je veux donc suivre de loin votre exemple, travailler comme un nègre et m'enrichir, s'il plaît à Dieu, pour être, comme vous, un jour, en position de faire du bien.

— Saperlotte ! voilà qui est parler ! s'écria le comte ; mais tu me permettras de penser qu'une si noble résolution n'a pas poussé d'elle-même en ton cerveau. Tu es amoureux de mademoiselle Parmentier... Ne baises pas les yeux, mon garçon ; ces choses-là s'avouent carrément quand on est de ta trempe... Tu veux faire fortune pour mériter... Allons ! allons ! très-bien ! je ne prétends pas en savoir plus long. A quoi et comment désires-tu travailler comme un nègre ?

— N'avez-vous pas des relations commerciales ou industrielles aux États-Unis ?

— Oui, parlons ! Mais c'est aller bien loin, et l'expatriation n'est tout codé qu'il me répugne de l'expédier au-delà des mers. Si tu es homme de ferme résolution ; si tu te sens assez fort pour résister aux entraînements et aux séductions de la vie parisienne, je t'adresserai à un ami dé-

voué, intelligent, laborieux, qui l'emploiera et te poussera.

— Mon cher oncle, vous ne rendrez un immense service dont je vous bénirai ma vie durant. Préparez votre lettre de recommandation, je la prendrai demain soir et me mettrai en route aussitôt.

— Soit ! la belle chose que la jeunesse ! et comme je me reconnais à cette ardeur.

— Vous ajouterez une grâce au bienfait... Vous me garderez, pendant quelque temps, le secret sur ma détermination ; car enfin si j'échoue, je désire qu'on ne se moque pas trop de mon ambition.

— Accorde.

— Mercé, mon bon oncle. Il reste entendu que ce secret ne concerne que les parents et amis du village ? Vous n'aurez rien à cacher à ces dames, mais à elles seules, car elles m'encourageront...

— Il te faut quelque argent...

— J'ai de belles économies, interrompit l'excellent jeune homme ; d'ailleurs, pour bien travailler, il faut être pauvre.

Et il s'enfuit pour se soustraire à des félicitations qui paraissent blesser sa modestie.

— C'est le contre-poison du Bernard, pensa le général, tout en suivant d'un oeil paternel Victor Landry qui se perdit bientôt dans la grande allée.

Retour chez lui, Landry écrivait lestement son régal, et les ossements de Rouillac le virent passer, au trot, sur la route d'Auch, sa grosse valise fixée à la palette de sa selle comme pour un long voyage. Quand le cavalier eut atteint l'un des tournants du coteau d'où l'on pouvait apercevoir la façade de la maison des Bernard, il se dressa sur ses étrécons et s'écria, les yeux levés vers cette maison :

— Elle ne mourra pas, jaloux insensé ! non, mille fois non, pour ta rage, pour mon bonheur, elle ne mourra pas !

Au même instant, Jules Bernard, caché derrière un rideau de mousseline, appuyait sa tête à la fenêtre où il était depuis quelque temps en embuscade.

— Venez donc ici, chère mère, lui dit-il. N'apercevez-vous pas un cavalier là-bas sur la route d'Auch ?

— Oui.

— Et vous ne le reconnaissez pas ?

— Non.

— C'est le cousin Landry qui court à sa ruine.

— Qui l'a dit ça ?

Jules Bernard posa un doigt sur son front, avec le geste grave qui lui était familier, et il répondit :

— Vous verrez... Je suis prophète, pour ne pas dire sorcier, puisque, dans le pays, ce mot fait peur.

Madame Bernard contempla son fils avec admiration, et remercia le ciel de ce qu'il avait béni ses entrailles.

XXI

A la nuit noire et par une bise qui forçait chacun à se renfermer chez soi, Landry entra dans Rouillac et mit pied à terre à la porte de son logis. Le cheval était harassé ; son maître lui avait fait faire quatre-vingts kilomètres dans la journée, en pressant une allure que le pauvre animal dut taxer de fantaisie despotique. Landry ne répondit à aucune des questions de son domestique, monta dans sa chambre, ouvrit sa valise, y prit un portefeuille et un sac assez lourd, sortit de nouveau, et alla droit à la maison Parmentier.

— Le mieux se sentait, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Cazille.

— Oui, monsieur, toujours, et de mieux en mieux, car le général est venu ce matin.

— Il n'a pas vu le docteur ?

— Non.

— Ni mademoiselle, par conséquent ?

— Pas davantage ; mais comme nous savons qu'il vous a promis, en secret, de nous tirer d'embarras, sa visite a confirmé ses bonnes intentions. C'est du moins ce que nous pensons, monsieur, mademoiselle et moi.

— En causant avec lui, vous n'avez pas eu l'air de savoir...

— Ah ! bien oui ! pas si sot. Puisqu'il veut être ignoré le digne homme, pourquoi donc aurais-je voulu la roche ? Ce n'est pas l'embaras, j'avais une fameuse envie de lui baiser les mains.

— Puis-je parler au docteur ?

— Certainement. Il est avec la demoiselle... mais vous ne voulez pas la voir, n'est-ce pas, la demoiselle ?

— L'heure n'est peut-être pas convenable, répondit Landry d'une voix troublée.

— Pauvre garçon ! reprit Cazille. Est-ce que l'amour a tant montré !... venez, venez, si on ne peut pas vous recevoir, on saura bien vous le dire ; quant à moi, je ne sais pas renvoyer le messager qui, hier au soir, nous a consolés tous les trois... N'importe, moi, et ne marchez pas trop fort. Là... heu... attendez un brin.

— Monsieur, dit à haute voix l'excellente fille, laissant la porte de mademoiselle Parmentier entrouverte, de manière à ce que Landry pût entendre, il fait un froid terrible dans l'escalier.

— C'est une bonne raison pour fermer la porte. Qui donc a sonné ?

— C'est M. Landry, il est quasi gelé le pauvre jeune homme et il demande à vous parler tout de suite. Faut-il le faire entrer ici ? Nous n'avons pas de feu au salon.

— Certainement, répondit Marinette que son père venait de consulter du regard, et qui, d'ailleurs, ne soupçonnait pas la ruse de Cazille.

Appelé par un signe, Landry se présenta brusquement. Il n'avait eu qu'un pas à faire, et le voix d'Adolphe avait retenti au plus profond de son âme.

Mademoiselle Parmentier se donna une contenance en avançant un siège, mais rien ne put la défendre du vil incarnat qui s'élevait sur ses joues.

Le docteur se leva en toute hâte pour servir la main de son jeune ami, et ne s'aperçut pas, lui, qu'il était ému lui-même, de l'émotion qui régnait autour de lui.

Cazille, avec cette familiarité que prennent les vieux domestiques qui ont vu naître les enfants de la maison, s'adossa cavalièrement à la porte qu'elle venait de fermer, et resta spectatrice d'une scène que son sagesse instinctive et l'intelligence de son dévouement lui lui eût dû devoir être décisive pour l'avenir de son protégé.

— Je vous demande excuse pour ma toilette, commença Landry, s'apercevant un peu tard qu'il avait conservé ses habits de voyage ; j'arrive d'Auch et j'ai fait la route à cheval.

— Par un vent de nord ! hasarda Cazille, de façon à être entendu de Marinette.

— Mais il y a quarante kilomètres de Rouillac à Auch, observa le docteur.

— Et quarante d'Auch à Rouillac, ce qui fait quatre-vingts, continua Cazille.

M. Parmentier s'apercevant, à ce dernier mot, de la présence de sa servante, fit un geste que Cazille comprit. Car elle disparut aussitôt, fort satisfaite, d'ailleurs, de ce qu'elle avait vu et lu sur les joues et dans les yeux de sa demoiselle.

— Je puis vous assurer, docteur, reprit Landry, que le retour ne m'a nullement fatigué. Je n'ai jamais trouvé chemin plus long, et à la fois plus agréable à faire. Il est vrai que je portais sur moi la joie de votre maison. Je vais vous remettre, monsieur, les soixante mille francs que je vous ai annoncés, hier, de la part du général. Mon oncle tient essentiellement au regret qu'il vous a recommandé. C'est pour mieux dérouter les curieux qu'il m'a envoyé à Auch chercher l'argent en papier, parle en or, les fopifs dont vous avez besoin. Voilà, monsieur, veuillez compter. Si mes vœux sont exaucés, mademoiselle, cet or et ces chiffons feront de vous la plus heureuse des femmes.

— Ils auront, du moins, servi à gâter une pauvre folle, répondit Marinette, s'efforçant de sourire et de s'essayer à



badinage pour dissimuler un trouble trop apparent. Puis elle ajouta : Mon père m'a dit que vous aviez eu du poût pour la profession de médecin, et que même vous avez étudié...

— Ah ! mademoiselle ! c'est là un mauvais renseignement à mon endroit, car mes études médicales ne m'ont pas fait bonneur.

— Peut-être vous serviront-elles, cependant, à ne me pas juger trop défavorablement.

— Je ne comprends pas.

— Je sais que des âmes charitables disent, dans le village, que ma raison se ressentira toujours de l'ébranlement qu'elle a éprouvé dans ces derniers temps ; que le mal ira sans doute en s'aggravant ; que capricieuse et fantasque aujourd'hui, au point de vouloir acheter Perron ou mourir, j'en arriverai bientôt à des volontés beaucoup plus insensées ; qu'enfin, je suis affligée à jamais d'un misérable cerveau peuplé de chimères où régnera la fantaisie. Je sais qu'on dit et comporte tout cela, et je veux compter sur vous, monsieur, sur le peu de connaissances que vous avez d'un art qui m'a sauvée, pour combattre ces mauvais bruits ; tout au moins pour n'y pas croire. Je sens, soyez-en persuadé, je sens, au contraire, que la générosité du comte Chardin a radicalement achevé ma guérison, que la possession de ce domaine tant désiré a refroidi, pour toujours, le volcan qui brûlait sous mon front ; que je suis redevenue ce que j'étais, calme, saine, heureuse enfin puisque vous l'avez dit. Ce phénomène, mon savant père le constate sans pouvoir l'expliquer ; moi, je l'affirme sans le comprendre, et, si vous le permettez, je vous tends la main comme à l'ami qui, le premier, avec un dévouement dont je saurai me souvenir, m'a apporté le baume auquel nous devons ma seconde résurrection.

Landry se précipita sur la main que lui tendait Marinette. Il oublia qu'il était en présence de M. Parmentier ; il s'éleva lui-même, car il osa, lui si timide et tremblant, porter cette main à ses lèvres et l'effleurer d'un baiser. Le docteur ne vit pas cette scène muette. Il écoutait encore la voix de

sa fille, et se demandait si les paroles qu'il venait d'entendre n'étaient pas plus inquiétantes que rassurantes, si elles n'indiquaient pas plutôt une fatale exaltation que le calme proclamé. Dans cette préoccupation, il ne voyait rien que le visage de Marinette, et son anxiété fut terrible, lorsque éblouant les traits de sa fille, il aperçut une larme rouler comme une perle d'un bord à l'autre de ses paupières. Aussitôt, voulant abréger une visite dont la durée devenait gênante, il se leva et dit à Landry :

— Je vais, monsieur, vous donner un reçu de tout cet argent, mais je ne sais vraiment comment vous remercier de l'intérêt que vous nous avez témoigné.

Landry se leva, lui aussi, mais sans trop savoir ce qu'il faisait, car il avait vu cette larme, cause de l'effroi de M. Parmentier, et source pure de sa propre ivresse.

— Ne me remerciez pas, docteur, répondit-il, je ne suis pas quitte envers vous. Quant au reçu n'y songez point, mon oncle m'a défendu d'en prendre. Il prétend que les choses écrites sont indiscrètes, que les papiers se perdent et que chacun y peut lire. Bref, pas de reçu... le souvenir suffit, n'est-ce pas, mademoiselle ? Se souvenir, mon Dieu ! c'est si bon, si doux, si consolant...

La voix émue, la parole embarrassée, le regard ébloui, Landry salua bien bas mademoiselle Parmentier, et, sans vouloir rien entendre aux instances du docteur qui l'accompagnait, il ouvrit brusquement la porte, la franchit, la referma, et se jetait tout courant dans l'escalier, où il bourra Cazille au passage.

— N'allez donc pas si vite, lui dit la nourrice en l'arrêtant par un bras : parce que vous êtes heureux, ce n'est pas raison d'effrayer les gens.

— Oui, oui, je suis heureux, mais qui vous l'a dit ?

— J'ai des oreilles, pardienne !

— Et elles étaient derrière la porte ?

— Naturellement. Est-ce que tout cela ne me regarde pas autant que vous ? Est-ce que vous crovez que vous allez prendre notre demoiselle sans que cela m'occupe ? Ma place était donc derrière la porte, puisque, à cause de monsieur,



elle ne pouvait pas être en dedans. Et j'ai tout entendu. L'œuvre monsieur ! il n'aura rien compris à la tirade de mademoiselle. C'est juste, la chère petite, elle ne savait trop comment vous dire ça qu'elle vous aime. C'est un mot qui rit dans le cœur des jeunes filles honnêtes, et qui leur fait mal aux lèvres, mais elle vous l'a dit, et si gentiment, que j'en ai pleuré moi toute seule.

— Non pas, seule ; car, elle aussi elle a pleuré, et moi j'en mourais d'envie.

— Allons, partez ! faites de beaux rêves. Le plus difficile est écouté ; nous irons bientôt à l'église.

— Bientôt ! soupira Landry.

— Quand je dis bientôt, je ne dis pas demain ; mais, enfin ça ne sera pas long.

— Ah ! ma bonne Cazille, ce sera bien long, au contraire.

— Tant pis pour vous si vous lambinez...

— Trouvez-vous demain, vers quatre heures, près du four à chaux. Je vous dirai les causes du retard quo je redoute, et vous ne m'en aimerez que davantage.

— Pourquoi ce rendez-vous à travers champs ? Pourquoi ne viendriez-vous pas chez nous ?

— Vous saurez mes raisons. Encore un mot, c'est-à-dire une prière. Si mademoiselle Marinette a voulu me faire comprendre qu'elle m'aime en me tendant sa main ce soir, si ses yeux ont parlé pour son cœur en recevant une larme que j'ai bénie, portez-moi de sa part, demain, un gage, un rien, qui sera pour moi tout un trésor de persévérance et... de consolation peut-être.

— Que diable m'a-t-il raconté là ? se demanda Cazille après le brusque départ de Landry. Ah bah ! ce sont des bavardages d'amoureux qui finiront par un beau sermon de M. le curé sur la fidélité conjugale. Jésus-Dieu ! qu'elle sera jolie, notre chère petite, avec sa robe blanche et son bouquet d'oranger. Il n'y a pas de temps à perdre, faut que je songe à tout ça pour faire crever les jaloux.

Dès qu'il s'était vu seul avec sa fille, le docteur s'en était approché, et, avec cette sage circonspection que déploient

les médecins lorsqu'ils veulent obtenir de leurs malades de délicates révélations :

— C'est un bien excellent jeune homme quo ce brave Landry.

— N'est-ce pas, mon père ?

— Oui, l'empressement qu'il a mis à servir la générosité de son oncle égale presque à mes yeux cette générosité.

— C'est à croire quo s'il eût été riche, il nous aurait prêté l'argent qu'il est allé chercher pour nous.

— Je le parierais. Eh bien, ma mie, te voilà satisfaite ?

— Au delà de mes désirs ; oui, mon père.

— Bien vrai ! sans arrière-pensée ? Je dois croire tout ce que tu as dit à M. Landry. Ce beau front n'est plus brûlant... Ah ! mauvaise, ajouta le pauvre père avec une amertume qu'il s'efforça d'adoucir, et en continuant de promener sa main sur le front de Marinette qui rougissait : tu me trompes ; cette petite tête est encore ouillonnée... Voyons, que te faut-il encore ; n'es-tu pas dame de Perron ?...

— Je vous jure, mon bon père, que vous vous méprenez. J'ai le feu aux joues, parce que... parce que je pense à la belle action de M. Landry et du général.

— Et tu réponds de toi à l'avenir ?

— J'en fais serment ; ainsi, bannissez toute inquiétude. Ne trouvez-vous pas étrange que M. Landry ait refusé de prendre le reçu que vous vouliez lui faire ?

— Il a obéi à l'ordre de son oncle.

— Très-bien ; mais son oncle ayant exigé que vous ne lui partiez pas de ce pré, il me semble quo M. Landry aurait dû se couvrir, car il ne nous connaît pas assez...

— Eh ! mais, chère mignonne, interrompit le docteur avec gaieté, ne le semble-t-il pas que tu l'occupes beaucoup de M. Landry ?

— Est-ce que je m'en occupe trop ? répondit Marinette, baissant les yeux et rougissant de nouveau.

Ici, M. Parmentier se frappa le front et se dit :

— Pauvre médecin ! tu deviens aveugle.

— Si tu as plaisir à m'en parler, ma mie, reprit le doc-

teur, tu ne t'en occuperas jamais trop, car je t'écouterai avec plaisir; cependant il ne serait peut-être pas sage de le laisser voir à d'autres que moi... mais, comme tu me regardes... tes yeux ont des larmes... c'est ainsi que tout à l'heure tu m'as paru vouloir et ne pas oser pleurer.

— Vous avez vu cela ? s'écria la jeune fille en se jetant sur le sein de son père, qui la couvrit de baisers et dit, après un assez long silence pendant lequel son âme savoura les délicieuses émotions d'une paix dont elle n'espérait plus jouir.

— Pourquoi te cacher, chère enfant ? Ton âme me rassure... Tu l'aimes... O Seigneur, soyez béni, car c'est maintenant qu'elle est vraiment sauvée ! Allons, raconte-moi tes mystères. Ce n'est donc pas d'une flèche, mais d'un coup de foudre que ce petit cœur a été frappé. Depuis quand, mademoiselle ?

— Depuis longtemps.

— Longtemps ! et je l'ignorais ?

— Ce n'est pas ma faute si vous ne voyez pas... Moi je n'ai rien caché... jamais.

— Et lui ?

— Lui non plus n'a rien déguisé, Cazille vous le dira.

— Ah ! Cazille est du complot... très-bien ! mais enfin a-t-il parlé ?

— Cher père, il y a un moyen d'expliquer certaines choses sans le secours de la parole.

— C'est vrai. Les amoureux ont un alphabet particulier. Si je mérite ta confiance, donne-moi, en ce qui te concerne, la clef de cet alphabet.

Marinette raconta tout ce qu'elle savait du tendre attachement de Landry.

— Je dois vous dire en toute franchise, ajouta-t-elle en terminant, que je n'avais pas besoin des seize bouquets remis à Cazille, pas plus que du voyage d'Auch, pour pressentir que M. Landry hésitait, par seule défiance de lui-même, à vous demander ma main. Mon cœur ne m'avait pas trompée, sur des sentiments que je sais heureuse et fière d'avoir inspirés.

— Ainsi, cette alliance te plaît, tu y consens, tu y tiens ?

— Lorsque M. Landry parlait tout haut, mon père, vous pourriez l'écouter avec bienveillance...

— Et lui répondre ?

— En acceptant, murmura chaste ment la jeune fille, si toutefois votre volonté s'accorde avec la mienne.

— Ce jour-là, s'écria M. Parmentier, je remerciai la Providence qui m'aurait consigné de bien des... soucis, chère enfant. Mais n'aurons-nous pas alors à nous repentir d'avoir mal administré notre humble fortune ? Hier, nous possédions environ soixante mille francs ; aujourd'hui, par l'acquisition de la métairie de Perron, nous n'avons plus que des dettes, car il faudra rembourser au général tout cet argent d'or par la rapacité de Bernard.

— Eh bien ?... demanda Marinette égarée tout à coup dans de graves méditations.

— Eh bien, tout compte fait, nous sommes à découvert, et si le général n'était pas notre créancier, nous pourrions n'avoir ni fin ni lieu. C'est donc une dot négative que la tiens. Heu, l'honnête Landry ne compterait pas, j'en suis sûr. Mais quelle est sa fortune ? J'ose à peine y songer. On ne peut plus entrer en ménage avec une simple provision d'eau fraîche ; car, comme le disait l'autre jour la mordante baronne de la Perche : « L'amour, dans ce siècle, s'est mis au vin pur. » Ah ! mignonne, si nous n'achetions pas Perron...

— C'est chose décidée, interrompit vivement Marinette, et il n'y a pas à y revenir. M. Landry se contentera de ce que nous avons, on bien il cherchera fortune ailleurs.

Cela fut dit avec une précision si nette que M. Parmentier crut avoir offensé sa fille par un doute blessant pour sa fierté. Aussi, se hâta-t-il de corriger son discours.

— Dieu me préserve, ajouta-t-il, de soupçonner le caractère de l'homme que tu as su distinguer et apprécier. Mon devoir, à moi, est de porter des chiffres ; à vous, mes enfants, le doux soin de les faire mentir. J'attendrai de pied

ferme les ouvertures de Landry, et, comme il est fort timide, je lui faciliterai même, si tu le désires, une occasion de se prononcer.

— Gardez-vous-en bien. Occupez-vous plutôt de conclure avec les Bernard.

— Ce sera demain ma première affaire. Adieu, fillette ; dors bien cette nuit pour me montrer, à ton réveil, des jours roses comme le velours de ta fleur privilégiée.

— Et vous, cher père, goûtez en paix un repos qui vous est si nécessaire. Si vous me voyez en songe, vous me trouverez telle que vous me laissez, parfaitement heureuse.

Au moment où M. Parmentier quittait sa fille le cœur en joie, un message frappait à la porte de la maison Bernard. Ce messager arrivait d'Auch, où Jules l'avait expédié sur les traces de Landry.

Agnès Bernard alla lui ouvrir et le conduisit à son fils. Jules le paya généreusement, le renvoya et, parcourant rapidement la lettre qu'il lui avait remise, il dit avec l'accent d'une vive satisfaction.

— Voyez, chère mère, si mes prophéties ne se réalisent pas une à une. Demain, Perron sera vendu cent mille francs au docteur Parmentier.

— Lis-moi cela.

« Aujourd'hui, M. Victor Landry a retiré les fonds qu'il avait placés chez deux notaires de la ville. Il a également pris pour quarante mille francs de valençans, chez le receveur général, en échange d'inscriptions nominales sur le grand-livre, et il est reparti pour Rouillac, emportant une somme de soixante et quelques mille francs.

« Voilà, non cher monsieur, les renseignements que vous me faites l'honneur de me demander. J'en garantis la parfaite exactitude. »

— Est-ce clair ? demanda Jules en repliant la lettre.

— Tiens ! tiens ! machonna madame Bernard, qu'est-ce que Landry va faire de tout ça ? c'est sa fortune entière !

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Il se met sur la paille pour prêter à Marinette, et moi je le tiens. Un amoureux ruiné, c'est un homme à la mer. Perron ne vaut pas vingt mille francs et ne produit que six cents francs. Donc le mariage des deux tourtereaux est désormais impossible.

— Je m'y perds, interrompit Agnès ; ils s'aiment donc ?

— A outrance.

— Qui l'a dit cela ?

— Moi.

— Calculez-tu bien ? Les jeunes gens font souvent des coups de tête ; ils s'épousent sans son ni maille.

— Prévu, riposta Jules ; j'ai, dans ce cas, mes grands moyens.

— Lesquels ?

— Est-ce que j'ai bûché pour rien, sous le lit de Latasie ? Ma fortune est faite, vous dis-je.

— Dieu soit loué ! mais, autre supposition, le général nous exècre depuis ce matin.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Il le déshéritera.

— Grand bien je lui souhaite.

— Et il donnera tout à son neveu.

— Il ne lui donnera rien, ni à lui, ni aux Rosier, ni à nous.

— Comment ! tu veux l'empêcher de doter Landry, si ça lui fait plaisir ?

— Oui.

— Et la raison ?

— Demandez à la comtesse.

— Que m'apprendra-t-elle ?

— Que l'époux ne dispose pas de tout ou partie de sa fortune en faveur d'étrangers, lorsqu'il attend de sa femme un héritier.

— Un héritier !
 — Quand on en a un, ou peut en avoir deux, trois... ainsi de suite. Si le général est vieux, sa femme est jeune...
 — Voyons, voyons, s'écria madame Bernard, parles-tu sérieusement ?
 — Je vois dis qu'il y aura l'an prochain, puisque nous sommes en novembre, un cousin ou une cousine de plus dans la famille.
 — L'h ! insécrécorde ! qui t'a raconté ça ?
 — Moi. Maintenant, bonsoir... dormons, s'il est possible, et, je vous prie, silence sur toute la ligne. Je saurai demain ce que je pourrai raconter à mon père.
 — Ce n'est pas un homme, c'est un ange ! murmura madame Bernard, en attendant son oreiller.

XVII

Le lendemain, vers cinq heures du soir, Cazille entra chez sa maîtresse, le visage triste, l'œil inquiet et le geste quasi bourru. Marinette, au contraire, paraissait d'humeur charmante. Elle regarda gaïement sa servante et lui dit :

— Que t'arrive-t-il ? Ton noirchoir est tout de côté. Regarde-toi. Ta mine est à l'envers.

— Il s'agit bien d'eux et d'endroit. Devinez d'où je viens ?

— Puis-je le savoir ?

— Je viens du four à chaux où M. Landry m'avait donné rendez-vous.

— Itendez-vous ! et pourquoi donc ?

— Pour lui apporter le bouquet fané que vous m'avez remis à son intention... le premier des seules...

— Je l'ai remis ce bouquet à son intention, c'est vrai, mais j'étais loin de penser que tu avais pris un rendez-vous pour le donner. Tu m'as dit que M. Landry demandait un gage de la sincérité de mon souvenir, mais tu ne m'as pas confié qu'il fût si pressé de le recevoir...

— Et il avait pardieu bien raison d'être pressé, puisque vous ne le verrez ni demain ni après-demain, ni je ne sais quand...

— Cazille, explique-toi, interrompit Marinette avec trouble.

— Il est parti.

— Parti ! pourquoi ? où est-il allé ?

— Est-ce que je comprends quelque chose à vos simagrées d'amoureux, moi ! Voilà un jeune homme qui vous aime, dit-il, à en perdre la raison, et il s'éloigne de vous juste au moment où votre père, vous et moi nous acceptons sa cour.

— Mais enfin il t'a donné un motif ?

— Certainement qu'il m'en a donné un, sans ça je ne l'eusse pas lâché. Eh bien, son motif n'a ni queue ni tête.

— Pour toi, peut-être, mais pour moi !

— Eh bien, si vous vous en contentez, vous ne serez guère difficile. Figurez-vous qu'il est arrivé à cheval au four à chaux. Il était botté, empaqueté comme pour aller en Amérique. Il a mis pied à terre et m'a tendu la main. Ses yeux étaient gonflés et rouges, et il parlait comme un enfant qui mâche des larmes. Sans attendre mes questions, voilà qu'il me dit :

— Ma bonne Cazille, je pars et je serai peut-être longtemps sans revenir, mais j'écritai souvent à M. Parmentier. M'avez-vous apporté ce que je vous ai demandé hier ?

— Oui, que j'ai répondu : voilà ce qu'elle m'a donné pour vous faire comprendre qu'elle n'a qu'une parole, c'est le premier des seize bouquets déposés, par vous, sur l'autel de la sainte Vierge. Tout vieux qu'il est, vous comprendrez qu'il ne sait pas mentir.

— Alors, il a pris les pauvres fleurs, les a chargées de baisers, les a mises dans une petite boîte et sur son cœur, et m'a dit :

— Maintenant, je pars plein de résignation, de courage.

— Vous partez pour où ?

— Vous le saurez.

— Parvenu ! que je lui ai crié, parions que vous allez tourner bride, si je prononce un mot, rien qu'un.

— Il a secoué tristement la tête, et, pour en finir, je lui ai dit, moitié de bon cœur, moitié de rage, tant il était obstiné :

— Mademoiselle a tout avoué à son père, le papa a sauté de bonheur, il attend que vous fassiez votre demande en règle.

— Raison de plus pour que je parte, a-t-il répondu avec un cri de joie, car, vous le lui direz, n'est-ce pas, bonne Cazille : je ne suis pas assez riche pour elle, et je vais faire une petite fortune que je brûle de mettre à ses pieds.

— Noble cœur ! soupira Marinette.

— Vous appelez cela un noble cœur, riposta Cazille ; moi, je dis que c'est un innocent. La première de toutes les fortunes, c'est de posséder une bonne et jolie femme comme vous. Quand on la tient, on travaille à l'enrichir, ce qui n'est défendu par personne, et dame ! je crois qu'on travaille mieux à deux que tout seul.

— Ne lui faisais-je pas reproche de ce qui l'honore tant à mes yeux, et console-toi de son brusque départ.

— Comme vous prenez ça, interrompit Cazille ; les bras m'en tombent.

— Je l'assure qu'il sera bientôt de retour.

— Il va donc trouver un trésor en route ?

— Je le trouverai peut-être moi, sans aller loin.

— Dès que vous avez des secrets pour votre vieille servante...

— Ingrate ! tu sauras demain si j'ai des secrets pour toi.

Disant cela, Marinette promena sa main sur la joue de Cazille qui s'empara de cette main, pour la baiser comme, au temps où son nourrisson trépassait sur ses genoux.

M. Parmentier se présenta sur ces entre faites.

— Tiens, dit-il à sa fille, voici ton acte de propriété. Perron l'appartient en propre. Il n'y a plus que la formalité de l'enregistrement à remplir.

— Puis-je, néanmoins, entrer de suite en possession ?

— Certainement, puisque je t'apporte les clefs de la métairie.

M. Parmentier posa sur la cheminée de Marinette un troussin de clefs rattachées par un anneau de fer. La jeune fille réprima un sourire convulsif et, se levant, elle embrassa le docteur.

— Vous avez été bien bon pour moi, cher père, lui dit-elle ; on pourra même penser que vous avez été bien faible ; car, sans rien calmer, ne voulant, à tout prix, qu'écouter la voix du mélerin attaché au salut de son malade, vous vous êtes complètement dépouillé. Ah ! si vous saviez tout ce que ce désintéressement vous vaut de bénédictions au plus profond de mon cœur ; si vous saviez ce que vous avez gagné à ne point vouloir calculer, vous vous réjouiriez de notre pauvreté que la Providence protègera, n'en doutez pas, cher bon père, n'en doutez pas !

— Je suis tout consolé de cette ruine matérielle, mon enfant. Tes caresses, la joie de ton sourire et la fraîcheur de ton joli visage ne sont-elles pas des inépuisables richesses ? D'ailleurs, tu l'as dit : la Providence nous viendra en aide. Je suis vieux, mais bien portant, Dieu merril ! et je peux encore travailler comme un jeune homme. Puis, ton brave fiancé ne restera pas les bras croisés, mon oncle a, pour lui, grande estime et le soutiendra dans la lutte que nous allons, tous, entreprendre. Et puis, il ne faut pas trop nous hâter de médire du prochain. S'il est vrai que ta métairie possède quelque trésor souterrain...

Marinette tressaillit de tout son corps à ces mots, et le docteur reprit après une courte interruption :

— Pourquoi pas ? Bernard l'affirme, et il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans son dire, car, d'ans le cas contraire, sa perversité serait inexplicable, sa cupidité serait sans nom.

— N'en croyez rien, répondit Marinette, ce malhonnête homme voulait m'épouser, et il n'a eu de si exorbitantes

prétentions pour son domaine, qu'au lieu de me placer dans une terrible alternative.

— Lui, l'épouser ! Il aurait eu des millions que je l'aurais repoussé.

— Moi de même.

— Et moi, donc ! s'écria Cazille.

— Ainsi, chère petite, ne songeons plus qu'à nous aimer et à nous préparer au grand jour. J'espère que M. Landry m'fera demain ses confidences. En les attendant, des demain, dès demain nous irons visiter la métairie, ta chère métairie... sans hyperbole. Viens dîner, ta joie m'a mis en appétit.

Assis tard dans la soirée, la lumière de M. Parmentier étant éteinte depuis quelque temps déjà, et tout faisant supposer que le docteur était endormi, Marinette écarta la portière qui fermait sa chambre du côté de la chambre de Cazille. Cazille faisait sa prière, agenouillée, profondément recueillie et tournant le dos à sa maîtresse.

Marinette attendit, immobile et silencieuse, que sa nourrice eût fini, et, lorsqu'elle se releva, elle lui dit :

— Tu as prié pour moi, n'est-ce pas ?

— Eh, donc ! comme toujours. Qu'est-ce que vous faites donc là ?

— Quand tu pries pour moi, que demandes-tu au bon Dieu ?

— Tant de choses, ma foi ! que je crains fort de l'importuner.

— Mais, enfin ?

— Dame ! je lui demande de vous accorder sa protection pour vous faire réussir dans tout ce que vous entreprendrez.

— Eh bien ! reprit Marinette en riant, nous allons voir si tu es écoutée là-haut, ma bonne Cazille. Prends une lanterne, ne fais pas de bruit et suis-moi.

— Une lanterne ! pas de bruit ! pas de bruit ! vous suivez ! Où voulez-vous aller ?

— A Perron.

— Sainte Mère de Dieu ! Y pensez-vous ? Courir les champs à pareille heure ! Il fait un froid de loup. On nous prendra pour des voleurs... et puis, il faut passer près du cimetière...

— Tu as peur ?

— Certainement, que j'ai peur la nuit... deux femmes seules ! Mais vous êtes donc enragée avec votre Perron où le vieux Lataste doit se promener en chemise et à moitié grillé pour ses péchés.

— Viens, te dis-je, ou je pars seule.

— Mo voilà ! me voilà ! Pour sûr, vous êtes loin d'être guérie, et le docteur peut recommencer un nouveau compte chez l'apothicaire.

— Non Dieu ! fais donc vite... Allume ta lanterne et prends une chandelle, nous resterons peut-être longtemps dehors.

— Au moins couvrez-vous bien, reprit Cazille après avoir obéi.

Et elle passa, de la tête aux pieds, l'inspection de Marinette, s'assurant qu'elle était bien chaussée, bien enveloppée.

— J'oublie l'essentiel, dit mademoiselle Parmentier au moment où elle allait passer de la maison dans le jardin ; tu dois avoir, dans quelque coin, une bêche ou une pioche.

— Pour quoi faire ?

— Pour bêcher ou pour piocher.

— Nous avons l'une et l'autre.

— Prends donc celui de ces deux outils le plus facile à manier et le meilleur pour faire un trou.

— Un trou ! murmura Cazille tout ébahie.

— Oui, tu m'as accusé, ce soir, de te faire mystère de mes secrets...

— C'est donc un secret que nous allons enterrer à Perron.

— Non pas enterrer, mais déterrer... Que de temps tu me fais perdre !

La bonne nourrice ne répondit plus, s'arma d'une forte pioche et, marchant sur les talons de sa fantasque demoiselle, elle sortit à pas de loup du jardin, en referma soigneusement la porte, puis gagna, par un détour hors du village, le petit chemin de culture qui menait à la métairie de Perron.

— Ouf ! j'ai l'onglée, dit Cazille en se reposant près d'un pailleur qui se dressait majestueusement devant la maison du métayer.

— Et moi, répondit Marinette, je commence à ne plus me sentir autant de courage qu'au départ.

— Pardienne ! j'ai entendu grogner là-dedans... C'est le vieux Lataste.

— Laisse donc les morts en paix, et ne traînes que les vivants.

— Oh ! les vivants ne m'inquiètent guère. Personne ne couche à la métairie, comme je vous l'ai dit ce matin, et je devine maintenant pourquoi vous m'avez fait prendre ce renseignement. Vous aviez fait votre plan d'expédition...

— Sans doute. J'ai voulu savoir si la métairie était gardée la nuit.

— Non, elle n'est pas gardée. Qui diable oserait coucher ici en compagnie du vieux Lataste, un vrai sorcier de son vivant ! Le bordier panse son bétail le soir, et ne revient qu'au jour.

— Rien sûr ?

— Bien sûr... Allons nous-en.

— Alors, ouvrons la porte. Cache ta lumière sous ta cape.

Marinette essaya deux clefs à la serrure principale de la maison. Le pêne céda. Les deux femmes entrèrent et s'enfermèrent. Cazille lit le signe de la croix par deux fois, et avec une plaisante précipitation.

— Enfin ! soupira Marinette, en promenant ses regards sur le sol et les quatre murs.

— Oui, enfin ! répondit la nourrice. Vous voilà satisfaites... Un beau grenier à rais, que votre propriété... Cent mille francs jetés à l'eau !

— C'est bien ici qu'était le lit de Lataste, reprit la jeune fille sans s'arrêter aux jérémiades de sa servante. Là les pieds, là la tête ; comptons : un, deux, trois, un, deux, trois... Voilà ! ajouta-t-elle en frappant le sol d'un énergique coup de talon.

— Parole d'honneur, elle est décidément folle, pensa Cazille. Quel malheur ! mon Dieu, quel malheur !

— Donne-moi la lanterne, continua Marinette.

Puis elle ajouta, après avoir promené les rayons lumineux sur la place qu'elle avait marquée :

— Intait, grâce au ciel ! N'est-ce pas, Cazille, que cette terre n'a pas été souillée ?

— Qui voulez-vous qui s'amuse à ces farces-là ? Certainement qu'on n'a pas touché à cette terre maudite.

Jules Bernard avait mis un grand soin à cacher sa fougère. Il était venu, journellement, tasser le terrain, le revêtir de poussière et dissimuler, enfin, le travail auquel il s'était livré.

— Maintenant, ta pioche ? demanda Marinette. Et elle attaqua le sol d'un coup mal assuré.

— Otez-vous donc de là, pauvre poulx ! s'écria Cazille. Est-ce que vous avez des bras et des mains pour bêcher ! Ça me connaît, moi ; tenez, voilà comment on s'y prend.

Et la robuste femme, déchauffée par la colère que lui causaient ses craintes pour la santé de Marinette, cribla le terrain de coups précipités. Tout à coup elle s'arrêta sous le regard aigu du sa maîtresse, et, s'appuyant sur le manche de sa pioche, elle dit :

— Eh ! mais je me souviens que dans le délire, aux premiers jours de votre maladie, vous avez souvent répété : « Trois pas à droite... mon lit... trois pas à gauche. » C'est donc du vieux Lataste que vous voulez parler ?

— Oui, sans doute... quoique je ne m'en souviens pas. N'a-t-on entendue ? A-t-on pris garde à ces propos ?

— Ou les a entendus, mais personne n'y a fait attention ; c'était la fièvre qui parlait.

— Alors continue.

— Et cependant, reprit Cazille, ou je me trompe fort, ou quelqu'un est passé par là avant nous !

— Par là... avant nous! Que veux-tu dire? s'écria Mariette avec l'accent de la frayeur.

— Je dis que je connais la terre, et que celle-ci a été remuée il y a pas longtemps... Voyez comme la pioche s'enfonçait aisément, malgré les cailloux... tenez, tenez... là!... voyez-vous? Voilà que ça déboule tout seul... tiens! un trou... de la maçonnerie, et comme qu'il dirait une niche dans la pierre.

Anoinette se précipita, s'agenouilla, enfouit ses mains délicates dans la tranchée que montrait Cazille, abîma ses ongles et déchira ses doigts aux angles écornés des pierres, puis, étouffant sous l'étreinte d'un sanglot, elle se renversa sur ses talons et pleura devant ce trou sinistre, comme elle eût fait devant la tombe ouverte de sa mère.

Cazille la prit dans ses bras, essaya, sur ses propres joues, les larmes qui haiguaient son beau visage, et lui prodiguant ces douces appellations qui ont le pouvoir de tarir, sur le sein maternel, les pleurs de l'enfance, elle parvint à calmer cette première explosion d'un chagrin incompris.

— C'est bien sûr, dit Mariette d'une voix raffermie. C'est bien sûr qu'on nous a devancés... qu'on a volé ce que je cherche.

— Je ne sais ce que vous cherchez, mais je réponds qu'on a fouillé par là avant nous; la fouille est encore trop fraîche; voyez! Il y avait dans ce coin une cachette... La place est ronde comme un nid.

— Alors, ma pauvre Cazille, reprit Mariette avec une singulière fermeté cette fois : nous n'avons plus qu'à rentrer à la maison, le ciel n'est pas encore pour nous. Il faudra redoubler de ferveur pour le prier, peut-être se laisserait-il fléchir.

— Ce n'était donc pas par espérance de malade que vous vous êtes obstinée à vouloir acheter cette baraque?

— C'était pour chercher ce qu'on m'a pris. Mon père et moi, vous m'avez eue folle; hélas! c'est maintenant que je deviendrais folle, si je n'avais pas besoin de toute ma raison pour faire face à mon ennemi.

— Votre ennemi! Qui donc est votre ennemi?

— Je ne peux que soupçonner... la certitude me manque... mais, enfin, c'est à qui s'est emparé de mon bien...

— Comment! c'est à vous ce qui était là-dedans?

— Oui, à moi seule.

— Alors, c'est Jules Bernard qui a fait le coup.

— Je dois le croire et n'en rien laisser paraître. Ainsi, Cazille, sur ta vie éternelle, promets-moi de taire ce que nous avons dit et fait cette nuit.

— Je le jure, mon enfant, je le jure. Mais qu'est-ce donc qu'il y avait dans ce trou?

— Je n'ose pas me le dire à moi-même; juge si je peux te l'avouer. Mais, rassure-toi, je me sens forte et comme régénérée par l'accablement du malheur. Na vie se transforme. J'ai ruiné mon père, et je ne serai pas lâche au point de ne lui pas cacher ma terrible affliction. Loin de là, je veux embellir sa vieillesse et l'égayer par le pieux mensonge de mon bonheur. Dieu me fera justice; je triompherai de la méchanceté... Ah! ce jour-là, nourrice, tu seras fière de ton lait, car tu sauras ce que vaut la pauvre Mariette, ce qu'elle aura souffert et ce qu'elle aura mérité. Tu m'écoutes avec inquiétude... Tu me crois encore sous l'empire de cette fièvre que a donné des crampes pour mon cerveau, et parce que je te parle de choses mystérieuses, tu me crois folle, peut-être...

— Non, non, je ne vous crois pas folle, interrompit Cazille : quand vous parlez gaiement, je ne vous comprends pas toujours, parce que votre esprit est supérieur au mien; mais quand vous pleurez, — et vous pleurez tout bas, dans ce moment, quoi que vous fassiez pour paraître courageuse, — je je vous comprends, je vous devine; mon cœur est dans le vôtre et vos larmes sont dans mes yeux! Non, vous n'êtes pas folle, vous ne l'avez jamais été.

— Embrasse-moi. Silence, adresse, bon espoir et fermeté.

— Faut-il pas reboucher le trou? demanda Cazille, tout en essayant sa brave figure du revers de ses mains.

— Oui, je vais l'aider.

— Ah bah! laissez donc vos menottes tranquilles. Cazille et Mariette sortirent du la métairie et cheminèrent jusqu'aux bords du village sans se parler, tant elles redoutaient de donner l'éveil. Près d'arriver à la grille de son jardin, mademoiselle Parmentier dit à sa compagne en hâtant le pas :

— Tu avais raison, le vent est glacial.

— Et je plains les pauvres voyageurs, répondit Cazille; surtout ceux qui vont au loin... ceux-là n'emportent rien à personne, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Tu te trompes, nourrice, j'en sais un qui, je l'espère, ne me rendra jamais... tu sais?

— Oui, oui. Vous y pensez... Tant mieux, c'est ça qui donne courage.

— Entrons... tout doucement, pour mon père.

Dans ce même instant, Jules Bernard, transi de froid, mettait son passe-partout à la serrure de la maison paternelle. Lui aussi revenait de Perron.

— Je ne suis peut-être bien enrhumé, dit-il, se parlant à haute voix; mais on n'a rien pour rien, ajouta-t-il en riant aux éclats, et la course vaut le rhume.

XVIII

Dès l'aurore, M. Parmentier s'élança hors de son lit. Il lui tardait de prendre sa fille à son bras pour la conduire à Perron et la mettre en possession de ce domaine, qu'il appelait à si juste titre la Folie-Mariette.

— Eh bien, demanda-t-il à Cazille, avons-nous passé une bonne nuit?

— Et vous, monsieur?

— Excellente. Je n'ai fait qu'un somme.

— Nous de même, répondit sournoisement la nourrice, qui se sentait la tête lourde de toutes les tristes pensées qu'elle y avait entassées depuis la veille.

— Dort-elle encore?

— Mon Dieu, oui, vous comprenez qu'ayant l'esprit en repos, elle se rattrape, la pauvre enfant.

— C'est juste. Bah! tout bien considéré, je n'ai pas payé trop cher cette métairie, puisque j'y ai trouvé un trésor.

— Vous y avez trouvé un trésor? répéta Cazille avec une exclamation qui lui arrachait sa mésaventure nocturne.

— Sans doute; n'est-ce pas un trésor que la santé, la gaieté, la sérénité de ma fille chérie?

— Pardienne! répondit Cazille, comme si elle eût rêvé : la santé, la gaieté, la sérénité, c'est vrai que tout cela était enterré à Perron. « Pauvre homme, va! » pensa l'honnête femme en arrêtant sur le docteur un regard plein de commisération et d'anxiété.

— Tu ne me parais pas satisfaite, reprit M. Parmentier. Puis il ajouta : Vous verrez que, de nous trois, je serai bientôt le plus content d'une affaire qui m'a mis à sec malgré moi. Allons! je vais tirer un tour en attendant le lever de Mariette. Le temps est beau, le soleil luit. Dis à ma fille que si elle veut gagner de l'appât pour déjeuner, je me ferai fête de l'accompagner à Perron. J'espère que cette nouvelle la fera sauter de joie.

— Oh! oui, bien sûr.

— Adieu donc.

Le docteur sortit de chez lui, guilleret comme à vingt ans, et il alla droit sur la promenade où les oisifs de Rouillac s'assemblaient d'habitude, et d'une aube à l'autre, pour, selon l'expression proverbiale, tuer le temps dont ils n'avaient que faire.

Il y avait cercele ce jour-là, et pour deux raisons. D'abord, le soleil plait aux lézards, et les badauds des petites villes ne peuvent être que flattés de ce qu'on les compare aux lézards dont ils n'ont certes pas l'utilité; ensuite, que de nouvelles à commenter! La grande affaire de Perron était conclue, et Victor Landry était parti brusquement, sans dire, sans donner à deviner le motif de son voyage.

Ces deux événements considérables aiguillaient toutes les langues, échauffaient toutes les imaginations. Les plus

malins se louaient de leur perspicacité en démontrant que le honhomme Parmentier n'aurait pas pu payer cent mille francs la métairie de Perron, s'il n'avait pas eu, comme ils l'avaient toujours dit, de gros capitaux en réserve, et ils coloraient leur démonstration de confidences fantastiques qui pouvaient faire passer l'excellent docteur pour un quart de sorcier.

M. Parmentier se montra au plus fort de la discussion. On le vit venir de loin, et chacun se recueillit, comme pour se garer de son influence.

— Quoi de nouveau, messieurs ? demanda le docteur après avoir salué le groupe avec une gaieté routoise.

— Absolument rien, dit l'un, si ce n'est que nous attendons les fouilles que vous allez faire à Perron. Le père Bernard affirme que vous avez eu le domaine pour un morceau de pain.

— Diantre ! le pain est devenu bien cher, répondit en riant M. Parmentier. Quant aux fouilles, ajouta-t-il, je n'y songe pas. Les Bernard sont contents... Et moi de même. Ainsi, tout est pour le mieux.

— Ah ça ! s'écria le plus osé de la bande ; vous avez donc la Banque de France dans vos poches, docteur ? Les Bernard disent que vous avez acheté argent sur table.

— Moi, j'ai payé, c'est vrai ; mais je suis ruiné, voilà qui n'est pas moins sûr.

— Et vous êtes gai ?

— Parbleu ! puisque j'en suis venu à mes fins.

Chacun se regarda.

Le mystère s'épaississait. Folie ou sorcellerie, il n'y avait plus qu'à choisir. Dans les deux cas, l'homme était à mettre sous clef.

— Savez-vous ce qu'est devenu M. Landry ? demanda l'un des curieux.

— M. Landry, répondit le docteur, je l'ai vu hier, et je compte bien le voir aujourd'hui.

— Alors, vous savez où le trouver ?

— Mais... à Rouillac.

— Pour ça, non. Il est parti pour Lectoure.

— Quand ?

— Hier, à la nuit. Son domestique ne sait pas où il est allé, mais il assure qu'il ne reviendra pas de cinq ou six ans, on croit qu'il va s'embarquer pour l'Amérique.

— Vous m'étonnez fort, balbutia le docteur, que cette nouvelle trouble profondément ; j'en ai m'enquérir au château.

— Le château ne sait rien, on ne veut rien dire, car madame Rosier a laissé entendre que le général envoie son neveu aux Etats-Unis pour lui faire épouser une riche héritière amie de sa femme.

Si confiant que fût le docteur dans la loyauté de l'homme qu'il avait choisi sa fille, il ne put supporter avec calme le choc de cette douloureuse révélation. Ses traits se convulsèrent de pâlir ; il articula péniblement quelques banales politesses, et s'éloigna pour regagner sa maison aussi vite que le lui permettaient ses jambes mal affirmées. Il quitta la promenade, lorsque Saturnin Bernard y arriva. On lui conta ce qui venait de se passer, et il s'écria :

— Je crains bien que vous l'avez fait fuir, le pauvre homme ! Vous avez bellement mis les pieds dans le plat en parlant du mariage projeté de Landry avec une nénette d'Amérique. Vous ne savez donc pas que Martine est plus folle du beau Landry qu'elle n'était folle d'acheter Perron ?

— Ah bah !

— Mais d'où venez-vous, vous autres ? repartit l'Éveillé ; c'est de l'histoire ancienne, ça. Comment ! vous vivez porte à porte avec les gens, et vous ignorez ce qu'ils font au grand jour ?

— Au grand jour ! répétaient toutes les voix.

— Voyons, ensons un peu, continua Saturnin. Est-ce que, depuis plus d'un an, Landry ne se met pas tous les dimanches, à la messe, en avant et à droite des Parmentier pour regarder en face la Marinette ?

— C'est vrai.

— Est-ce que, l'an dernier, Landry allait aux vêpres ?

— Non.

— Est-ce qu'il y a manqué une fois depuis un an ?

— Non.

— Est-ce qu'on ne l'a pas vu, souvent, trop souvent, rôder près de la grille des Parmentier, et même entrer dans le jardin ?

— Moi, je l'ai vu.

— Moi aussi.

— Et moi donc !

— Et la pécore de Cazille, si bourru envers tout le monde, est-ce qu'elle ne fait pas des mines d'agneau à son Landry ?

— C'est vrai tout de même. Hier, à l'entrée de la nuit, elle causait avec lui autour à chaud, et ce n'était pas à coup sûr pour parler du beau temps, car il faisait un temps à décrocher les boeufs.

— Je crois bien que c'est vrai, continua Bernard ; et quand, dans ces sortes de tripotages peu décents la servante tripote, est-ce que la maîtresse ne tripote donc pas à son tour ? Ainsi, la belle et mijaurée Marinette en tient pour Landry. C'est connu, ça, comme bonjour ; mais, me direz-vous, il n'y a pas de mal à ce qu'une jeune fille bien tournée aime un jeune homme bien bâti. Sans doute, que je réponds, sans doute ; à condition que les amoureux resteront dans le platonique, comme dit mon fils, et qu'ils visceront au mariage, fin finale des bonnes affaires de cœur.

— Est-ce qu'il y a quelque chose qui cloche ? demanda un libertain.

Ici, le cercle dont Bernard était entouré se resserra ; les lézards de Rouillac, dans l'espoir de quelque révélation scandaleuse, prêtèrent une oreille affrondée. Bernard prit un air grave.

— Faut-il vous dire tout ce que je sais ? commençait-il ; ne dois-je pas craindre que vous exagériez les choses en concluant avec plus de sévérité que ne le veut la charité ?

— Dites toujours ; nous ne conclurons rien du tout.

— Eh bien, c'est Landry qui a soldé l'affaire Perron.

— Pas possible ! On assure, cependant, que le père Parmentier a beaucoup d'argent...

— Voilà une bêtise ! Parmentier n'avait au monde que quarante mille francs et sa maison. Or, il a payé comptant cent mille livres... ou aurait-il pris cet argent si on ne lui avait pas prêté, et qui le lui aurait prêté, quand le général Chardin le lui a refusé ? Avant-hier, Landry est allé à Auch, il en est revenu dans la nuit, portant soixante mille francs dans sa valise, c'est-à-dire que, pour faire un si riche cadeau à sa belle, il a réalisé tous ses valeurs...

— Tiens ! Mais il s'est mis à fond de cale, observa un sérieux d'esprit.

— Certainement, repartit Bernard en souriant, mais qu'est-ce que ça lui fait à ce jeune homme, puisque, du moment qu'il a racheté sa liberté à mes enfants, ça vaut bien sixante mille francs ?

— Quelle liberté ? demanda un patriote.

— La liberté de rompre une liaison embarrassante et de s'aller marier avec une richarde du nouveau monde. Il n'est pas manchot, mon cousin Landry.

— Je commence à y voir clair ! s'écria l'un des badales ; et, véritablement, ce n'est pas une superche chose que l'humanité ; Landry s'était fourvoyé chez les Parmentier ; la Marinette est folle, mais elle n'a pas assez de fortune pour un ambitieux, et comme Landry, guidé par son cœur,

trouve une femme et des millions en Amérique, il a pris congé de la fille par un beau trait de désintéressement qui le fait absoudre.

— Tu y es, c'est ça ! dit Bernard.

— Soixante mille francs ! c'est cher tout de même, avança un incrédule.

— Pas trop cher, si les choses ont été plus loin que nous le pensons, riposta le premier interlocuteur.

— C'est peut-être toi qui vas trop loin, glissa Bernard d'une demi-voix hypocrite accompagnée d'un méchant sourire.

— Comme ça, tout s'explique, dirent les badauds. Mais, fit remarquer un moraliste : « Bien mal acquis ne profite pas, » car Perron ne vint que vingt mille francs, et Landry a jeté son argent à l'eau.

— Ne croyez pas cela, reprit Saturnin ; mon fils m'a juré qu'un homme intelligent peut faire sa fortune sur cette matière. Elle est pleine de cachettes, et il n'y a qu'à fouiller au bon endroit pour y trouver des trésors. Maintenant, portez-vous bien. Vous êtes charmants ; mais je perds mon temps à bavarder. Ah ça ! *motus* sur tout ce que je vous ai dit là, n'est-ce pas ? Possible que mes suppositions ne soient pas, en plein, des vérités... faudra voir, mes enfants, faudra voir !... tout finit par se découvrir.

Le cercle se dispersa pour aller porter, aux quatre coins du village, les suppositions de Bernard qui savait, de reste, que recommander le secret, c'est commander l'indiscrétion. Saturnin rentra chez lui et dit à son fils :

— J'ai exécuté le programme ; tout le monde saura, dans moins d'une heure, que Landry a secouru, de sa fortune, les Parmentier, et nul n'ignorera la passion de Marinette pour notre beau cousin.

— Merci. Quel effet vous a paru produire cette nouvelle ?

— On applaudissait fort au désintéressement de Landry, et il m'a fallu certaine vigueur de logique pour démontrer qu'il y avait plus de calcul que de grandeur dans ce prétendu désintéressement. Dame ! j'étais serré de près ; j'ai dû écorner légèrement la réputation de la petite...

— Arriez-vous attaqué son honneur ? interrompit Jules avec brusquerie.

— Non pas... oh ! non... seulement, deux ou trois malins ont compris que si Landry payait si gros son déménagement... Tiens ! tiens ! déménagement, le mot est joli, n'est-ce pas ?

— Continuez, je vous prie.

— Eh bien, dame ! c'est que Marinette... Ah ! bah ! tu me comprends, pourquoi tant me questionner ? ce n'est pas moi qui ai supposé ça, mais les amis.

— Vous avez fait là une mauvaise action, répondit Jules, et vous avez d'ailleurs oublié que je compte épouser cette jeune fille. Me voilà mal payé de la confiance que j'ai mise en vous, lorsque, ce matin même, je vous ai ouvert mon cœur, à vous comme à ma mère.

A ce reproche hypocrite, Saturnin fit un hant-le-corps malin. Satan voulait duper son père. Il reprit :

— Mais, mon ami, jamais je n'aurais pu faire accepter le sacrifice de Landry de la façon que tu désires, si je n'avais pas donné le fil à ma langue. Se ruiner par dévouement amoureux, c'est toujours bête, mais toujours admiré. Landry serait devenu le héros de Rouillac et du Gers, si je l'avais laissé partir à cheval sur l'admiration causée par sa bêtise, c'est-à-dire par sa générosité. Ce n'est cependant

pas pour en faire une merveille que tu l'as mis à zéro, ce pauvre diable ! J'ai cru saisir la pensée, ton raisonnement, et j'ai marché de l'avant. Si je me suis trompé, rien de plus facile que de me rétracter.

— Le mal est fait, laissons courir les choses, répondit Jules ; j'avisai à réparer, s'il est besoin. Ainsi, on croit que Landry va se marier en Amérique ?

— Avant ce soir, trente personnes, dans Rouillac, en donneront leur parole d'honneur.

— Parfait ! maintenant, mon cher père, il est évident que M. Parmentier interrogera le général dès que ce bruit lui parviendra. Il faut donc démentir d'avance la réponse du général.

— Cela est malaisé, par exemple !

— Je réponds du succès, car si vous vous connaissez en affaires, moi je connais les hommes, et le faux a, dans le public, plus de crédit que la vérité. Il est donc essentiel de donner à croire, un peu partout, que le général, d'accord avec son neveu, cache ce projet de mariage en Amérique et donne le change sur l'itinéraire qu'a suivi Landry.

— Mais où diable a-t-il été ce Landry ?

— A Paris.

— Qui t'a dit ça ?

— Moi.

— Et si tu te trompes ?

— Je ne me trompe jamais.

— Ah ! ouïe ! c'est comme pour ce que m'a dit ta mère de la grossesse de la cousine Chardin.

— Eh bien !

— C'est peut-être vrai, farceur !

— C'est vrai comme votre existence.

— Qui te l'a dit ?

— Moi.

— Alors, tu es enragé, tu es somnambule.

— Non, je suis adroit ; j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

— Ah ! fit Saturnin avec un geste d'humilité, tu es plus fort que moi ; mais n'importe, je te trouve lancé dans un fameux embrouillamin, et je ne comprends goutte à tes moyens. Landry est à Paris, bon ! Qu'est-ce qu'il y fait ?

— Il veut y refaire sa petite fortune.

— Mais Paris n'est pas la Chine ; en cinq jours on en revient. Quand le cousin saura tout ce que nous laissons raconter ici, il nous tombera sur les bras, et alors il fera jour dans son histoire et dans la tienne.

— On fait bien des choses en cinq jours, et si je sais gagner du temps, vous verrez de mes œuvres.

— Soit. Tu n'as plus besoin de moi ?

— Non. Seulement souvenez-vous que le général doit être d'accord avec Landry.

— Oui, oui, j'en parlerai. Adieu... Pendant que j'y pense, ajoua Saturnin, revenant sur ses pas, as-tu songé à Lucrèce ? On a la puce à l'oreille, chez les Rosier.

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Cornélie m'a entrepris hier au soir ; elle m'a demandé si, finalement, tu comptes, oui ou non, demander sa fille en mariage.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Qu'il faudrait voir ! C'est mon grand mot, mais il n'a pas plu. Cornélie prétend que tu as compromis ta cousine.

— J'en compromettrai bien d'autres, riposta Jules en souriant ; puis il ajouta : Ceci n'est qu'un détail, ma mère s'en chargera. Quant à vous, répondez toujours qu'il faudra voir. Vous ne pouvez rien dire de mieux.

Saturnin quitta son fils en chantonnant, et Jules s'enferma

pour écrire une longue lettre qu'il alla porter lui-même à la poste. Cette lettre nous la lirons un jour, selon toute apparence. Contentons-nous de savoir, pour le moment, qu'elle était destinée à M. Oscar Blanchon, étudiant en médecine, rue de l'Observance, n° 5, à Paris. Ajoutons que Jules Bernard avait changé de main pour écrire l'adresse, et qu'avant de jeter dans la boîte cette missive importante, il s'était tourné et retourné en divers sens, avec l'inquiétude d'être aperçu.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE

fshh1